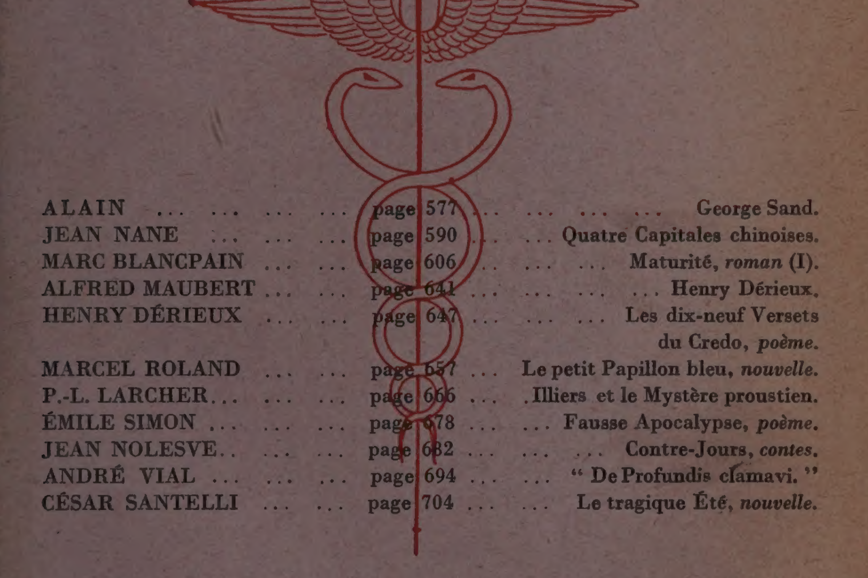
NUMÉRO 1020 1er AOUT 1948

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



MERCVRIALE

TABLE DES SOMMAIRES DU TOME CCCIII

LE

MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947

PRIX ACTUELS :

	France et Union Française	Étranger plein tarif postal	Étranger demi-tarif postal
Un an	1.000 fr.	1.350 fr.	1.200 fr.
6 mois	550 fr.	700 fr.	650 fr.

LE NUMÉRO : 100 francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).

Tél. : ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259.31 Paris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement.

A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de dix francs en timbres.

Correspondants du « Mercure » à l'étranger

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger, on peut s'adresser :

En Belgique, à M. Henri PIRON, 40, rue Aviateur - Thieffry, Bruxelles, C.C.P. 107.363 (un an : 275 francs belges, 6 mois : 145 fr. belges, le numéro : 25 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 38, Teofilo-Otoni, 3e andar, Rio de Janeiro.

Au Canada, aux Éditions Variétés, 1410, rue Stanley, Montréal et aux Messageries France-Canada, 5466, avenue du Parc, Montréal.

En Grèce, à la Librairie Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

GEORGE SAND

par ALAIN

GEORGE SAND

J'ai feuilleté l'*Histoire de ma Vie* de George Sand. J'y cherchais un renseignement que j'ai trouvé. Une fois de plus, je me suis laissé prendre et j'ai lu tout. On n'imagine pas quel monde d'idées on peut trouver dans ce livre! Par exemple, ce que je cherchais, c'est le nom et le portrait d'un abbé de Prémord, qui est jésuite; c'est un confesseur qui dit : « Je ne pose jamais de questions. » Par ce moyen de politesse il obtient des aveux et des progrès. Seulement pour expliquer à fond cet abbé extraordinaire, j'écrirais des pages. Je ferais voir que la confession, tant critiquée, se fait entre le coupable et Dieu. « Je confesse à Dieu. » C'est une formule de catéchisme qui équivaut à la discrétion de l'abbé de Prémord. Saisissez-vous l'autorité que prend un homme qui n'est pas curieux des fautes, qui ne les suppose jamais? Vous vous figurez, dirait-il, que j'ai pour tâche de découvrir les crimes et de les effacer par l'absolution. « Je n'ai pas de tels pouvoirs, dirait-il, je me propose seulement d'examiner avec vous vos propres remords; c'est vous-mêmes qui tirerez les conclusions. » A ce propos je pense à ce grand évêque du *Curé de Village,* de Balzac, qui conseille à la pénitente de se délivrer du remords. Pourquoi, dit-il, persistez-vous à vous juger vous-même? Laissez ce soin à Dieu. Pourquoi? Parce qu'il connaît mieux que vous l'origine des choses et le poids de la nécessité.

Evidemment, j'abuse de cette méthode de tirer des idées des romans. Et pourquoi pas? Les marchands d'idées n'en ont pas tant. Au lieu que dans le roman, tout est à la mesure humaine et les idées sont justes avant d'être vraies. Immense avantage! Car je trouve qu'on abuse du vrai et du faux et qu'il faudrait chercher l'idée juste. Après ce préambule, je reviens à George Sand, en qui je reconnais ce que j'appelle un théologien amateur. Saint Augustin en est un autre.

Seulement je trouve en George Sand plus de franchise et de naïveté; elle parle avec elle-même. Et de quoi parle-t-elle? Des droits de la femme, de l'inégalité des fortunes, de la vraie République, enfin de tout ce qui nous intéresse. Elle en parle avec elle-même mais plutôt, croit-elle, avec Dieu qui est notre esprit conseilleur. Cette manière de s'entretenir avec un *semblable* étranger aux passions est très bonne. C'est réfléchir.

Tout est tiré au clair, tout est selon la franchise; et la franchise de George Sand est quelque chose de rare. Elle s'accuse elle-même d'abord; elle cherche de bonne foi pourquoi son mariage a été une misérable aventure; par cette franchise, elle en a tiré à la fin sa liberté, c'est-à-dire ses nombreux romans. J'admire comment elle suppose tout au mieux dans son mari; il n'est pas méchant; il se croit lui-même (comme tout le monde!). Je crois cette méthode excellente dans tous les conflits; il faut commencer par rendre justice, au lieu de lancer l'invective. C'est ainsi encore qu'elle juge Frédéric Chopin; homme terrible. Elle commence par mettre à part, comme sacrée, l'admiration pour ce génie musical, peut-être unique au monde. Il tenait beaucoup à être jugé ainsi, et pardonné ainsi; on comprend que les querelles ne pouvaient pas aller loin, d'après ce précieux principe de reconnaître d'abord l'homme dieu, ce qu'elle faisait généreusement. Nous sommes dans le rêve, dans un autre monde. Et pourquoi non? Personne ne nous a condamnés à ce monde-ci, c'est-à-dire à chercher la raison pour l'accordance des fous, aveuglés de passions. Finalement il se trouve, il est évident qu'elle a aimé pleinement et généreusement. Ce souvenir est comme un trésor qu'elle garde. On peut se moquer de cette vie facile et indulgente à soi. En gros cela va. Mais je vous jure que si on lit son beau livre d'aveux on n'aura pas envie de se moquer; on enviera, au contraire, ce courage d'être heureux, cette volonté d'être heureux. C'est une très bonne lecture; j'avoue que je suis un peu amoureux de George Sand.

Et la politique. Vous n'imaginez pas comment cette femme qui a connu le socialisme français dans sa belle époque (avec Louis Blanc, Michel de Bourges, Pierre Leroux, Barbès) voit clair en des difficultés qui sont encore les nôtres, et qui tiennent aux passions. Toujours la même, elle ouvre un immense crédit à l'homme, elle le voit en bien, elle nie par

principe la petitesse, la vanité et l'injustice. Elle ose le conseiller. Elle fait paraître dans la politique cette finesse de femme qui nous manque toujours. A force d'avoir lu et d'avoir écrit, elle arrive à une culture qui lui donne l'autorité et la force de juger le socialisme, le communisme, qui était alors ce qu'il est maintenant, qu'elle examine d'après l'expérience qu'elle a des paysans. Elle aperçoit ce principe qui tempère l'envie qu'excitent toujours les grandes fortunes. Voici le principe : l'amour de la propriété est d'autant plus vif que la propriété est plus petite. On croit concevoir l'esprit capitaliste en multipliant l'amour du petit propriétaire pour son bien, c'est une opération absolument trompeuse. Le regard de la femme ne s'y trompe point; elle devine que le riche n'arrive pas à aimer sa fortune autant qu'il voudrait et vous voyez quelles lumières en ces idées difficiles où règnent le tumulte et la confusion. Elle ne conclut pas; elle ne propose pas un système, mais plutôt elle résout tout par un examen honnête et juste. Remarquez que la justice est ici, et non pas dans un chimérique partage des biens. Ce sont là des vues perçantes et qui vont loin. Elle débrouille, elle réconcilie, tel est son génie propre grâce auquel elle a fait le bonheur de ses illustres amis. Tout cela est à deviner; elle n'en parle guère (par exemple, de Musset); si elle parle plus de Chopin, c'est à cause de la musique, qu'elle sait parfaitement. Voyez dans la *Confession d'un Enfant du Siècle* comment elle improvise au clavecin. Elle était donc de hauteur à juger Chopin, et cela seul suffirait à mettre l'*Histoire de ma Vie* au rang des livres précieux.

Toutefois, il y a dans ce livre encore bien autre chose; il y a une enfance, qui voyage en Espagne à la suite de l'état-major de Murat. On trouverait là le principal d'une *psychologie de l'enfance*, comme on dit; ses rêves, la découverte des miroirs et de l'écho, autre miroir. Cela est tout uni et simple. On y reconnut déjà la George Sand de l'avenir. Mais avant de connaître Aurore il faut faire la connaissance de son père, qui est le petit-fils du fameux maréchal de Saxe. Cette connaissance se fait par une suite de lettres qui sont la brillante histoire d'un officier de cavalerie qui a porté les ordres de l'empereur à Ulm, à Vienne, peut-être à Austerlitz. Rien n'est plus gai ni plus entraînant que ces récits faits à sa mère, qui est la grand-mère de George Sand. J'ai lu tout ce que j'ai pu lire sur cette histoire galopante; mais avec le

capitaine Dupin j'apprends toujours quelque chose de nouveau sur les états-majors et sur la manière de vaincre de ce temps-là qui est jeune, intrépide et sans soucis. Ce jeune officier d'ordonnance galope d'abord en Suisse, puis descend en Italie et voit Marengo. C'est-à-dire qu'il va follement à braver des dangers auquels il ne croit point. Notre imprudent se fait prendre à la fin par les Croates, et c'est alors qu'il avoue son dernier amour qui est pour Victoire, la mère de George Sand. Après des amourettes charmantes à Cologne il est pris alors d'un vrai amour qui fait, comme on pense bien, le désespoir de sa mère; tout le livre raconte le mariage secret, les soupçons de la grand-mère (la mère du jeune officier) et le drame d'un mariage sans consentement, que toutefois la grand-mère renonce à rompre et d'où va naître Aurore Dupin qui se trouve partagée entre l'amour de sa mère et l'amour de sa grand-mère, grands et jaloux tous les deux. Ainsi cette enfant s'est trouvée engagée toute jeune dans les secrets d'un mariage imprudent, ce qui fait une expérience.

Je n'ai pas parlé encore des tableaux de Nohant qui sont pourtant le principal. On assiste à cette vie campagnarde, qui est selon l'égalité, et riche de pauvreté avec jardin. Ici se trouve le portrait du pédant Deschartres, très attachant. C'est lui qui apprend à George Sand le latin, le français, l'équitation, la musique, enfin tout. La grand-mère achève tout cela par des leçons de grand air et de musique. Il est merveilleux de suivre George Sand galopant sur sa jument Colette, et tombant et risquant de se noyer. Son compagnon en ces jeux est Hippolyte, son frère de père, enfant terrible qu'on retrouvera ivrogne au temps de Chopin.

Alors se produit le drame; le brillant officier a un terrible cheval qui se nomme Léopard, et qui le jette par terre et le tue net, à peu de distance de Nohant. Ce drame change beaucoup la grand-mère et la vie de la maison. C'est alors qu'on voit apparaître la petite Ursule, paysanne sauvage et naturelle, personnage futur du fameux roman campagnard et pleine de pensées. Elle dit : « J'aime ne dépendre de personne, manger quand j'ai faim, c'est ce que j'ai ici; c'est l'effet du *richement* (un mot qu'elle invente). Je sais bien qu'il est impossible qu'il y ait du *richement* pour tout le monde, mais enfin, j'aime bien le *richement* et j'en profite tant que je l'ai. » Cette enfant est merveilleuse en couture. On devine qu'elle vivra bien et libre. Type de l'existence berrichonne.

Pour une meilleure connaissance des paysans, il faudrait lire *Les maîtres Sonneurs*, qui éclairent aussi la musique jusqu'au fond, par la peinture des cornemuseurs! Surtout pour la musique, c'est *Consuelo* qu'il faut lire. Sans compter qu'on y trouve enfin une réalisation de la vie socialiste, avec le comte et la comtesse de Rudolstat et le sublime cantique « A la bonne pauvreté ». Ce livre, quand il sera connu, changera de fond en comble la musique et la politique. Ai-je tout dit? Non! Il y a encore, dans l'*Histoire de ma Vie*, le temps qu'Aurore Dupin passe au Couvent des Anglaises à Paris. Aurore, après une brillante carrière dans les diables, approche de devenir une sainte. On apprend alors ce que c'est qu'une conversion, ce que c'est que la foi; et c'est alors que paraît cet abbé de Prémord, dont j'ai parlé, et qui met Aurore en garde contre des vœux éternels. Il se joint à ces pages très sérieuses un récit plein de mouvement des aventures des diables dans le couvent, qui est un univers. A un moment paraît la sœur converse Hélène qui, elle, est vraiment une sainte. Sa vie forme un chapitre inconnu de la vie des saints. Elle, elle n'écoute personne que Dieu, elle va à Dieu et à la souffrance volontaire de façon à effrayer. Il y a encore bien à lire dans l'*Histoire de ma Vie;* on y apprend la vie libre et enchanteresse d'Aurore chez ses amis Duplessis; c'est là qu'elle rencontre Casimir Dudevant, et qu'elle l'épouse. Voilà la femme de lettres formée; elle regimbe; sans rompre le mariage elle conquiert péniblement sa liberté et commence à écrire, aussi à discuter avec ses amis socialistes, comme je l'ai dit en commençant.

On voit que ce livre est un monde, qui contient tout, la passion, la pensée et l'amour de la justice; l'amour aussi de la solitude. C'est alors qu'Aurore élève son fils Maurice et sa fille Solange. C'est alors qu'elle, qui a si vivement rompu la famille, resserre autour d'elle la famille la plus vivante et une société d'illustres amis, parmi lesquels Chopin; et Chopin est raconté à son tour dans son séjour à Majorque en même temps que sont analysés en perfection les célèbres *Préludes* qu'il compose là, et ensuite à Nohant où il revient jusqu'à la rupture. Ce portrait de Chopin est effrayant. Il est bien plus réel que les études sur Chopin qu'on a pu lire. C'est qu'alors, à Nohant, les ressorts cachés de ce caractère paraissent. On aperçoit alors qu'il ne supportait personne au-dessus de lui-même; mais, en même temps, on comprend son génie peut-être unique dans l'histoire de la musique. Tout s'explique

par l'admiration et l'amour. Ici se termine ce livre. Et vous qui l'aurez lu, vous voudrez courir aux autres romans et vous ne serez pas déçus. Pour moi, c'est en contemplant George Sand que j'ai compris ce que c'est qu'une femme de génie, ouvrière de bonheur, mais ouvrière aussi de pensée. C'est alors que j'ai pu comprendre un passage de l'*Imitation :* « L'intellect doit suivre la foi; non pas la précéder et encore moins la détruire. » Et qui donc m'a fait connaître cette précieuse pensée? Qui? C'est Auguste Comte, en qui le sentiment a sauvé le matérialisme; et je crois que c'est notre histoire à tous; il n'y a que le cœur qui puisse vivifier la Science, ce désert d'abstractions.

Janvier 1948.

ABREGE SUR « CONSUELO »

J'ai déjà écrit dans ces cahiers un aperçu de *Consuelo.* S'il n'est pas paru, c'est parce que le temps de *Consuelo* n'est pas venu. C'est le temps de la musique et de la joyeuse pauvreté. Ce temps arrivera; on en voit le commencement. Cet aperçu que j'ai écrit est trop long (il y a sept volumes de *Consuelo,* c'est quelque chose); maintenant, en y pensant, je crois que je puis mieux en donner l'idée. *Consuelo,* c'est le roman d'une bohémienne, née probablement en Espagne et qui a trotté à côté de sa mère, une femme qui chantait bien. La petite chantait aussi de tout son cœur. Nous la trouvons à Venise quand elle est inscrite à l'école des mendiants qui est une célèbre école de chant, dirigée par l'illustre Porpora. Il faut savoir que dans cette école se forment la plupart des artistes qui rendent célèbre le fameux théâtre vénitien.

Il arrive que Consuelo, qui respecte son maître, et étudie courageusement en se bouchant les oreilles, les yeux fixés sur un carton de musique où tient l'enseignement du Porpora; il arrive que Consuelo dépasse de loin ses camarades, et les amis de la musique doivent connaître les pages où l'on raconte les triomphes de Consuelo, soit qu'elle chante les mélodies les plus sévères du Porpora, soit qu'elle attendrisse un autre grand musicien en chantant pour lui le psaume « Les cieux célèbrent la gloire de Dieu ». Le musicien entend pour la première fois sa musique qu'il a rêvée, et l'on comprend que l'admiration, en Consuelo, fera tous les miracles.

Il y a une difficulté, c'est que la fillette, qui est sans coquetterie, passe pour laide. Mais cet autre miracle se fait. Un chant

sublime peut transfigurer la cantatrice; on s'en aperçoit quand, après des intrigues, elle débute enfin au théâtre, portée ici par le Porpora qui prévoit un succès écrasant, et aussi par un directeur qui ne sait où prendre une première chanteuse. Elle débute dans un opéra assez ridicule dans le genre de Métastase; mais Consuelo prend naturellement l'attitude sublime d'une princesse, et est accueillie par un succès fou, comme il y en a à Venise, où les amateurs sont très éclairés et passionnés. Voilà le premier acte du roman.

Naturellement il y a des jalousies. Consuelo, pure comme un ange, a un amoureux du nom d'Anzoleto, qui est un assez bon chanteur, et qui voudrait bien joindre sa destinée à celle de Consuelo; il l'admire, il sait ce qu'elle peut faire et prévoit pour elle des succès européens. Naturellement il y a aussi une méchante femme, la Corilla, qui se croit née pour les premiers rôles, et qui veut attirer à elle Anzoleto qu'elle juge comme étant à peu près de son niveau. L'intrigue n'a rien de rare (les rivalités sont toujours les mêmes au théâtre). Mais ce qui est rare, c'est le mouvement des passions, les jalousies que l'on voit mélangées d'admiration, ce qui ne les adoucit pas.

Le Porpora intervient alors, avec la brutalité qui lui est propre. Craignant pour Consuelo un amour vulgaire de théâtre, il lui prouve qu'elle est trompée, et comme il la voit indignée et peut-être menacée par des passions sauvages, il l'envoie au château des Géants qui lui demande depuis longtemps une maîtresse de musique. Lui-même ira l'attendre à Vienne où il espère retrouver sa gloire passée.

Le second acte du roman se passe au château des Géants. Tout est alors romanesque à souhait. Les Rudolstadt, maîtres de ce lieu, ne connaissent au monde que la musique. Il y a un fils, Albert de Rudolstadt, qui est amoureux de l'indépendance politique de son pays (c'est la Bohême de Jean Huss et de Ziska) dont le souvenir est encore vivant au château des Géants. Il y a aussi un oncle, grand chasseur et grand mangeur, dont la fille voudrait bien savoir chanter.

C'est dans ce milieu étrange, on dirait presque sonore, que débarque Consuelo. Sur la recommandation du Porpora, elle est bien reçue. Ils l'entendent, et n'en croient pas leur oreilles.

Le comte Albert, qui est un peu fou, est pris d'enthousiasme aux premiers chants de Consuelo. La nièce, avec sa voix aigre, n'a point l'espoir de rivaliser. Consuelo connaît le drame de

cette famille, qui consiste en ceci que le comte Albert disparaît, revient on ne sait comment, se prend lui-même pour un héros de l'ancienne Bohême, et pense comme un descendant des Podiebrad, dont il est réellement; au contraire, les autres ont pris un nom allemand, et sont bien aises de se voir oubliés.

Consuelo, toujours dévouée et sublime dans ses rêveries comme dans son chant, entreprend de découvrir la retraite du comte Albert, et la trouve, en effet, par des aventures effrayantes dans les souterrains du château. Elle retrouve Albert et le ramène; et lui, comme on pense bien, voudrait la garder dans sa retraite, où il lui fait entendre des chants de violon merveilleux, exprimant les vieilles mélodies de la Bohême.

Il arrive un incident. Anzoleto passe par là, entend parler d'une cantatrice merveilleuse. Il se risque jusqu'à se faire passer pour le frère de Consuelo, il étourdit les châtelaines de ses meilleurs chants. Consuelo le ménage, mais ne peut supporter une existence de dissimulation et prend enfin le parti de s'échapper. L'occasion vient de ce que cet audacieux a l'intention de l'enlever. Comme il a des chevaux, Consuelo part seule en lui donnant rendez-vous au nord, mais elle va au sud vers Vienne.

Ici commence l'épisode le plus romanesque et le plus charmant. Elle rencontre un musicien qui avoue qu'il voudrait bien, à Vienne où il va, avoir une recommandation pour le Porpora, et ayant appris qu'il y a dans ce pays une illustre élève de ce grand maître, il voudrait la rencontrer. Consuelo reconnaît aussitôt un très bon musicien. Cet inconnu n'est autre que Haydn. Elle-même se livre en lançant quelques vocalises. Tout se découvre. Et les voilà partis à pied, elle déguisée dans les nippes de son compagnon. Cet épisode est un roman dans le roman. Il est la partie la plus achevée de tout le roman. On y retrouve George Sand musicienne et George Sand voyageuse, qui elle-même s'habillait volontiers en homme pour voyager à pied avec ses camarades. Il arrive à nos deux musiciens deux espèces d'aventures, les unes mondaines et musicales, les autres presque militaires.

Les musicales d'abord. Elles consistent en ceci que les deux voyageurs sont amenés à remplacer à l'improviste, ou bien une première chanteuse, ou bien un chef d'orchestre; Consuelo est la première chanteuse; elle lit sans aucune peine la musique fuguée de ce temps-là. Quant à Haydn, ce n'est rien pour lui de comprendre ces partitions; cela fait l'effet

d'un miracle aux auditeurs. Ainsi qu'ils le remarquent, la voix de Consuelo ne plane pas au-dessus des chœurs, mais bien plutôt on la sent au dedans, et elle soulève la masse. Autant de leçons pour l'écriture des chœurs, qui ne sont point perdues pour Joseph, qui se trouve justement sur le point de s'élever au-dessus de ses contemporains. Plein d'admiration pour Consuelo, il obtient d'elle des leçons de chant, et des leçons d'italien; car il a compris qu'il faut savoir l'italien si l'on veut écrire pour les voix. Cependant les amateurs ne se lassent point d'entendre ce jeune garçon (c'est Consuelo) qui a une si prodigieuse voix, et qui transforme d'honnêtes musiques par le style Porpora qu'il possède à fond. Enfin ils arrivent à leur grande aventure. A la nuit, devant les fenêtres d'un prieuré, ils demandent l'hospitalité en des duos improvisés. Le chanoine est fou de musique; il les reçoit comme ses enfants; et comme le chanoine est un homme chaste, il est impossible de savoir s'il a quelque soupçon sur le sexe du jeune Bertino. Tout se passe en repas délicieux et en longues séances de musique. Dans un jardin merveilleux, les deux enfants admirent les fleurs et goûtent les parfums; Consuelo découvre des analogies entre les parfums et les sons.

Alors se produit un incident romanesque. La Corilla que nous connaissons, et qui chante présentement à Vienne, vient implorer abri et secours pour elle et l'enfant qu'elle va mettre au monde (c'est l'enfant d'Anzoleto). Bertino n'est point reconnu et fait fléchir, au nom de la charité chrétienne, les scrupules du chanoine.

Ce caractère de chanoine est fort bien représenté. Nous savons par George Sand que c'est à peu près le portrait de son grand-oncle, l'abbé de Beaumont, qu'elle a rencontré à Paris. Ce délai n'est pas utile pour que l'on prenne le chanoine comme réel, car la romancière sait bien son métier.

On se sépare enfin, en se donnant rendez-vous à Vienne. Telles sont les aventures musicales.

Quant aux militaires, elles consistent en ceci que les deux voyageurs ont rencontré des personnages suspects qui sont des sujets du roi de Prusse qui recherchent un déserteur. Cela est une préparation aux intrigues du roman qui se consommera à Berlin. On rencontrera encore d'autres ruses de romancier qui vont à la même fin.

Autre complication. Dans une voiture secourable, ils trouvent un seigneur allemand et un personnage de la cour de

Berlin. Le dernier, tout romanesque, résiste bravement aux recruteurs qui poursuivent les deux enfants, et même il les met en déroute, après avoir délivré le déserteur Karl qu'ils tenaient enchaîné et tout meurtri dans le coffre de leur voiture. Karl sera un personnage important dans la suite du roman.

Nous voilà maintenant à Vienne. Consuelo, qui a retrouvé son Porpora, ne manque pas d'éclipser les premières chanteuses de la ville. Le Porpora la pousse, toujours assuré d'elle. Elle consent à chanter et triomphe, rencontre de grands chanteurs qui lui font l'honneur de chanter avec elle. Et là-dessus Porpora reçoit un Porporino, qui chante à Berlin, et qui lui annonce qu'on cherche une première chanteuse. Porpora saisit l'occasion et engage Consuelo sans le lui dire. Une cantatrice doit chanter; il ne connaît rien d'autre. Et c'est ainsi que le roman est orienté vers Berlin.

Non sans une visite au château du comte Hoditz, mélomane très pédant. Cet épisode est comique et très malicieusement conduit. On y voit comment un seigneur fait chanter ses propres opéras dans son château. Porpora se moque et Consuelo chante.

Redoublement de romanesque. Deux officiers prussiens sont les hôtes du comte mélomane, en l'un desquels le récit nous fait connaître Frédéric le Grand, lui-même, retournant incognito à Berlin. Karl le déserteur reconnaît aussitôt le roi des recruteurs et forme le projet de le tuer d'un coup de carabine. C'est ce que Consuelo lui fait avouer, et même elle le fait renoncer à son dessein par son éloquence touchante. D'une fenêtre voisine le roi de Prusse est témoin de toute cette scène; il sait donc que cette cantatrice lui a sauvé la vie. Alors est esquissé un portrait du roi de Prusse, conforme à l'histoire et très bien réussi, avec promesse de rares intrigues pour Berlin. C'est ainsi que le roman se continue en espoir, pendant que Consuelo et Porpora prennent la porte et gagnent Berlin sans se hâter. Bien plus, à Prague, ils retrouvent l'oncle chasseur du château des Géants, qui, sur le désir du comte Albert, les entraîne jusqu'au château, où les événements les plus imprévus vont se produire, car le comte Albert, mourant, obtient de Consuelo qu'elle l'épouse et reçoive au contrat d'immenses biens. Consuelo s'enfuit sans savoir que le comte allait survivre. On voit comment l'intrigue se noue. C'est le moment de faire plus intime connaissance avec ce fou d'Al-

bert; et le merveilleux c'est qu'à ce sujet il y a encore d'importantes idées à recueillir. Ce fou finit par nous être vraisemblable. Pourquoi? C'est que c'est un homme qui *se souvient* au sens plein du mot. Les souvenirs historiques que nous pouvons avoir ne sont point des souvenirs de nous, car nous n'y sommes pas; ce n'est que ouï-dire. Au lieu que le comte Albert se pense lui-même dans le passé; on s'étonne moins alors qu'il croie avoir été Podiebrad et héros de la guerre hussite. Simplement il pousse le souvenir jusqu'à la réalité. Personne ne se rend assez compte de l'imagination qui fait que nous traînons notre passé avec nous. Les Rudolstadt n'y comprennent rien; ils ne voient pas que tout ici dépend du jugement, par quoi un souvenir peut vivre. Voilà donc un fou ramené à des pensées ordinaires, qui sont seulement plus vives en lui et plus fortement colorées. C'est par de telles réflexions que Consuelo arrive à comprendre cet homme. Et j'y insiste, parce que le romancier ne s'est guère expliqué là-dessus. George Sand, comme je l'ai déjà dit, a connu des hommes passionnés qui ranimaient le passé. C'est pourquoi le caractère d'Albert de Rudolstadt lui paraît assez naturel. On ne peut avoir prise sur les passions que si on les comprend un peu, le lecteur voudra donc bien s'exercer à considérer les étranges paroles du comte Albert *comme vraies*. Quant aux crises léthargiques, les médecins en ont assez l'expérience, mais ils en ignorent les causes. Résignons-nous à les ignorer aussi. Un mourant qui épouse celle qu'il aime, et qui reparaît ensuite, c'est une intrigue acceptable pour un roman. Et je le répète, George Sand, qui sait son métier, arrive à la vraisemblance par une analyse exacte des situations.

J'ai réservé l'épisode de Berlin, parce qu'il est très près de l'histoire. Il est naturel que le Grand Frédéric, véritable amateur de théâtre et de chant, ait incliné à aimer une artiste qui lui avait sauvé la vie. Et il est naturel aussi que le caractère difficile du despote ait eu mille occasions de se montrer à Consuelo. D'après ce que nous savons du caractère de cette dernière, nous prévoyons qu'elle va résister et s'irriter. La brouille était inévitable, en sorte que le petit drame de Consuelo à la cour de Frédéric prend place naturellement tout à côté des anecdotes concernant les auteurs (Voltaire, La Mettrie) qui sont bien connues et sur lesquelles le romancier s'est étendu avec bonheur, donnant ainsi de la vraisemblance à l'ensemble, qui est une des parties les mieux réussies du roman.

Le résultat de la brouille fut pour Consuelo d'être empri-

sonnée à Spandau. Et cela fait encore un acte assez court, mais plein de sentiments et d'événements. Vous connaissez assez notre héroïne pour penser qu'elle va résister à la dépression morale de la prison. Par quel moyen? Par son amour de la musique. Les instants difficiles, elle ne manque jamais de les remplir d'exercices de chant et même de composition, et par conséquent d'exercices de mémoire. Cette idée a de la portée.

Nous y voyons la musique à l'œuvre contre les passions. On dit bien que la musique adoucit la vie, mais on ne dit pas assez comment cela se fait. Et pourquoi? C'est que la musique, même dans *Jean-Christophe,* reste extérieure au musicien. Jamais un exercice de pianiste virtuose ne changera le corps humain comme un chant. Le chant est la musique naturelle. C'est pourquoi l'entreprise de George Sand dépasse de si loin toutes les autres. Ici, plus trace de littérature. Car un son c'est un cri soutenu et rendu identique par la volonté. La mélodie, de même, est toute volontaire; au lieu qu'on peut très bien concevoir l'harmonie comme fille de nécessité. Voilà que les idées abondent. Mais bientôt la politique va prendre le premier rang dans les pensées de l'artiste.

Car l'évasion de Consuelo se fait par l'action de tous ses amis qui sont à Berlin; les uns en prison, les autres en liberté, et tous suspects. On devine que le tyran va se forger des conspirations. Mais les conspirateurs sont plus forts que lui.

Ces conspirateurs, comme Consuelo l'apprend peu à peu, sont des francs-maçons. L'action des francs-maçons est secrète, mais l'histoire y trouvera l'explication de bien des mystères; un de ces mystères est la libération de Consuelo, qui dans une existence d'artiste peut beaucoup dans les intrigues qui visent à cette époque *tous les rois*. Cet épisode est long et plein de ténèbres. Il fatiguera les lecteurs qui ne voudraient point croire que les sociétés secrètes ont préparé la Révolution de 89, laquelle fut universelle et amena, non sans secousses, la République partout.

Naturellement le comte Albert joue un rôle de première importance dans ce complot. Bien mieux, on y retrouve encore sa mère, qui passait pour morte. Consuelo découvre tout cela, au milieu d'épreuves terrifiantes, dans des souterrains assez effrayants. Nous avons à ce sujet des témoignages littéraires. Celui de *Wilhelm Meister* doit compter beaucoup. Car Gœthe n'a pas inventé cette étrange et souterraine structure sociale, où tout est renouvelé, et tout est secret. Chacun des conjurés

communiquant à d'autres de précieux papiers. C'est de cette manière qu'était miné le sol européen à la veille de la révolution. On peut en douter, mais on peut aussi le croire, il n'en faut pas plus pour que vous vous laissiez entraîner par le romancier. Au reste, les ténèbres s'épaississent et l'auteur ne retrouve qu'à grand'peine les traces du comte et de la comtesse de Rudolstadt. Et finalement, par voie indirecte (par le récit d'un Spartacus), nous apprenons qu'Albert et Consuelo vivent sur l'emplacement du château des Géants, qu'ils ont des enfants merveilleux et qu'ils ont retrouvé un ami d'autrefois, Dzenko, vieux Tchèque toujours fidèle à l'esprit bohémien, toujours chanteur et conteur de légendes. Ce groupe d'amis vit sobrement, par l'amitié des paysans. La fille de Consuelo chante la chanson de la *Bonne Pauvreté*. Tout cela est payé par le violon d'Albert, le chant de Consuelo, les contes de Dzenko. Voilà un tableau de socialisme qui n'a point d'égal; toute l'utopie est portée par des individus d'élite dont chacun ne doit aux autres que son propre et libre développement. Autant qu'une élite peut souhaiter de vivre ainsi, le socialisme est vrai. Les conclusions ne sont pas formulées, simplement Consuelo et Albert rentrent dans l'ombre, et le livre est fini. Il est pour moi un grand livre; il fixe sur la terre le rêve socialiste sans association ni culte social. Je doute qu'on le comprenne assez, si l'on n'a lu au moins dix fois les sept volumes; ainsi qu'on l'a remarqué, toute la culture possible tient dans ce livre, et aussi ce qu'on peut concéder à la religion. Je suis persuadé que le temps de George Sand viendra. Pour fortifier cet espoir, je conseille qu'on lise de près la *Béatrix* de Balzac, où George Sand est représentée magnifiquement sous le nom de Camille Maupin. Toute l'humanité se trouve là.

QUATRE CAPITALES CHINOISES

par JEAN NANE

LA CAPITALE DE GUERRE : TCHONGKING

Des escaliers, de grands escaliers dégagés en pierre ouvrant une perspective monumentale, de petits escaliers honteux remplis de pierres et tournant entre les murs. Les boutiques font leur parade, les gens se pressent, les enfants rient, les coolies portent leur seau en équilibre au bout d'une perche et crient et se bousculent, les chaises à porteurs grimpent lentement dans le tumulte. Tchongking est un immense rocher abrupt au confluent de deux grandes voies d'eaux : le Tchia-Ling ici se jette dans le Yang-Tseu, la voie royale chinoise; deux fleuves larges et majestueux mêlent leurs eaux boueuses et sablonneuses. Le fleuve est maître; par lui arrivent des marchandises et la nourriture. A l'automne il baisse de dizaines de mètres; les habitants viennent bâtir sur son lit et un quartier chinois vit et grouille sur cet unique terrain plat; une nuit tout sera emporté, murs et toits des maisons, meubles rustiques, jardins potagers primitifs, animaux et même les hommes qui feront des noyés au cours de l'eau, comme il en passe tant, charriés par le courant limoneux. Puis le fleuve baissera et une fois de plus sera envahi par la foule en quête d'un terrain libre. L'aérodrome sur une île du Yang-Tseu possède un hangar et un restaurant; ils partiront aussi au fil de l'eau quand fondront les neiges à plus de mille kilomètres. Mais la ville restera inaccessible là-haut, défendue par ses escaliers, et les habitants verront seulement aller à la dérive plus de débris qu'en temps normal.

De par sa situation Tchongking est un centre commercial. C'est par elle que passe le riz de Ssen-Tchouan, cette province plus grande que la France avec une population double. Ville lointaine qui vivait tranquille, perdue au fond de la Chine,

préoccupée de négoces et de luttes provinciales; le bateau aux époques de crue prenait trois semaines depuis Changhai, il n'y avait point de route. Puis est venu l'avion qui a réduit le trajet à six heures, puis des essais de route, puis la guerre et l'installation du gouvernement chassé de Nankin.

Pas de logement; des paillotes pour les directeurs de ministère, rien pour les autres. Les Japonais sont venus bombarder et ont détruit de quelques engins incendiaires des quartiers entiers. Il n'y avait point de D. C. A.; une simple sirène; les aviateurs ne pouvaient se tromper; l'eau situe nettement le but. Les abris sont si bien fermés que deux mille personnes périssent étouffées.

Et puis on reconstruit; des routes larges sont dessinées; pas droites, tortueuses de façon à ne point trop contrecarrer les lignes de niveau. Pendant des heures on peut suivre la même voie et se retrouver au même point. On reconstruit vite, des petites maisonnettes en torchis. Une mission de la Municipalité Londonienne visite la capitale chinoise et déclare sans humour que Tchongking sera reconstruit trois fois plus vite que Londres. Certaines maisons n'avaient point été détruites; pour agrandir la rue, on trace à l'intérieur des demeures et on met par terre le supplément, offrant aux badauds le spectacle de la vie intime des sinistrés par ordre gouvernemental.

Les quelques étrangers, diplomates pour la plupart, ont baptisé ces grandes artères; pour les Français il y a les Champs-Elysées, la Concorde et la Bastille. Les Champs-Elysées grouillent de monde, acheteurs, vendeurs, au son d'une musique criarde dispensée par la radio. Les magasins regorgent d'étoffes chatoyantes du pays et de produits américains. Les Chinois en veston se rassemblent dans les deux cafés occidentaux tandis que les campagnards, les marchands ambulants se bousculent devant les éventaires et les restaurants en plein air à l'odeur indéfinissable. Voici le ravitaillement qui arrive à dos d'hommes, cochons tête en bas, pieds liés sur un bâton entre deux porteurs, cageots à poulets, à canards, à légumes, quelques camions démantibulés. Les promeneurs poussent jusqu'au quartier des banques aux solides constructions serrées les unes contre les autres : la City. De l'autre côté, vers la Bastille, se trouvent des espèces de souks avec leurs rues boueuses réservées aux corporations. Les marchands d'antiquités offrent des vieilles revues européennes, des objets chinois en style Dufayel 1850, des tableaux thibétains vrais ou faux. Les faux sont délicieux avec leurs cou-

leurs vives et leurs dessins naïfs; on se demande pourquoi les connaisseurs les dédaignent.

Le rocher est pourri d'habitations. Pas de trou dans cet amoncellement de constructions, sauf pour le tombeau d'un général qui reste seul, près de la rue bruyante, devant la salle où exposent les peintres. Tous les trois ou quatre jours les tableaux changent. Aujourd'hui c'est le tour du spécialiste des tigres : deux cents animaux à peu près identiques accueillent le visiteur dans les salles sombres; demain ce sera le tour des bambous. Parfois une pâle copie de mauvaises peintures européennes du siècle dernier. Pourquoi imiter toujours l'Europe alors que sur place se trouvent des modèles incomparables dont on peut s'inspirer comme a fait Fou Pa Cheu qui a su dans une symbiose splendide allier à la connaissance de l'Occident la ferveur de l'Orient?

La ville se veut moderne; les studios de cinéma voisinent avec le vieux théâtre chinois; l'hôtel pour étrangers sert des cocktails dans des chambres sans eau; dans le dancing pour Américains les petites chinoises s'adonnent aux joies du swing avec des jeunes gens en robe et pantoufles, tandis que tout près on consulte les sorts au temple taoïste; au pied de la tour à parachute les chaises à porteurs passent dignement.

Parfois dans la nuit le feu détruit un quartier entier; le fleuve prend des reflets rouges; le lendemain, sur les décombres qui fument, les paillotes se relèvent déjà.

Ville qui a du mal à suivre son nouveau destin; les habitants sont partis à la campagne et attendent des jours meilleurs; les nouveaux maîtres bâtissent des projets magnifiques, jettent des ponts immenses sur la rivière et construisent des voies de communication modernes pour rejoindre les provinces voisines. Toutes les mesures prises veulent être valables pour l'éternité; ce ne sont que des expédients provisoires pour la durée de la guerre.

Et voici que le V Day arrive et que la foule organise par les rues une cavalcade immense et désarticulée, parmi les chants, les cris, les pétards, entraînant dans sa masse les voitures, les pousses, bloqués, transportés, enlevés. L'enthousiasme déferle dans ces remous compacts et ces tourbillons déchaînés tandis que les soldats américains klaxonnent dans leurs jeeps durant des heures. Le soir, ô miracle, il n'y a pas de coupure d'électricité.

Les fonctionnaires cherchent à rejoindre la nouvelle capi-

tale. Les réfugiés veulent rentrer dans leur lointaine province. Le fleuve n'est pas encore assez haut pour permettre le voyage. Chacun trouve un moyen sûr, mélange d'autobus, de chemins de fer, de marche à pied et part. Des avions sans contrôle embarquent hommes et bagages. La ville se vide.

Des environs les véritables habitants regagnent leur petite patrie. Les loyers baissent, les rues redeviennent plus calmes, les types d'hommes s'unifient. Le mendiant à barbiche, qui avait un monopole, ne fait plus sa journée; les rats regagnent le terrain perdu. Les habitudes provinciales réapparaissent, les intrigues se nouent, le gouvernement est loin.

Le bac passe moins de belles automobiles. Les collines où s'accrochent les rizières ne voient plus le dimanche les étrangers se promener sur les chemins qui dominent les champs et par les escaliers sans fin. Demeurent ces vues extraordinaires échappées de tableaux Song avec les brumes du matin qui ouvrent une porte sur l'infini et cette couleur grisaille qui emporte l'entendement. La perspective change à chaque sommet et cependant reste la même dans sa diversité. « Fleurs qui ne sont pas des fleurs, nuages qui ne sont pas des nuages. » Ici chaque vue est elle-même et aussi autre chose, entraînant l'esprit dans des rêveries sans fin, cependant qu'à côté, accroupi dans l'eau, le paysan repique minutieusement son riz.

LA CAPITALE POLITIQUE : NANKIN

Les premiers empereurs Ming avaient vu grand. Une muraille de plus de quarante kilomètres limite une zone aux constructions éparses. L'aérodrome est dans l'enceinte et l'avion frôle les fortifications désuètes avant de rouler sur l'aire. La ville était peut-être imprenable dans les temps anciens, et encore l'histoire prouve le contraire; aujourd'hui Nankin est indéfendable; un pauvre canon de campagne sur la montagne de Pourpre qui domine la capitale, et le vainqueur se fait ouvrir les grandes portes. Plus loin le Yang-Tseu charrie ses eaux boueuses, non loin de la gare, en dehors des murs; un petit bourg est là, près des bateaux et des jonques, près des locomotives et des wagons, et par la grande route s'acheminent vers les murailles les marchandises et les gens. Quelques grandes avenues, des constructions modernes, des baraques sans date, des paillotes, des terrains

vagues, des mares; au centre de la ville, au carrefour des grandes artères, Sun Yat Sen, statufié suivant les pires errements académiques d'Occident, tend la main droite étendue pour indiquer la taille d'un enfant imaginaire.

Nankin n'est pas une ville, mais plusieurs bourgs et villages. Le chasseur peut tuer des faisans sans sortir des murailles et le pêcheur ramener des poissons. Là vivent au milieu d'avenues avec des trottoirs et des arbres les résidents étrangers, les hauts fonctionnaires et les riches marchands dans des villas neuves construites par des architectes en style anglais, allemand, français ou le plus souvent sans style. Les drapeaux des puissances représentées dans la capitale politique flottent toute la journée et les belles voitures américaines bousculent le pousse qui cherche le client. Puis des terrains vagues, un petit quartier, un ministère moderne au milieu d'un jardin dans une rue dont le service de la voirie n'empêche point la transformation en fondrière.

Depuis le retour du gouvernement de nouvelles maisons poussent chaque jour; les ouvriers travaillent en chantant de longues mélopées du lever au coucher du soleil, font monter les murs, puis repartent détruire un autre champ que le cultivateur défend contre toute espérance. Les Japonais ont pillé et détruit; sur une butte un temple shintoïste, auquel on accède par une splendide route macadamisée, est devenu le dernier refuge de tanks, de canons, de bombes et même de bateaux armés, qui se rouillent devant les yeux des visiteurs de ces Invalides modernes.

Un chemin de fer traverse la ville de part en part; les wagons sont bourrés de voyageurs, non seulement ceux destinés aux hommes, mais aussi ceux réservés aux marchandises, le tender, les marchepieds et les tampons où s'accrochent des grappes humaines. Imperturbable, en sifflant, il coupe les rues, protégé par une vague barrière, broyant sur son passage le pousse accroché dans les rails : le tireur regarde atterré son unique gagne-pain réduit en mille morceaux, puis va se perdre dans la foule sans un mot.

Aux grands carrefours, pedicabs, rickshaws, automobiles américaines modernes et vieilles carrosseries rafistolées, camions poussifs, autobus toujours plus que remplis, voitures à chevaux étiques faisant l'omnibus, se pressent pour se dépasser, tandis que d'un mirador, digne, un agent en uniforme se donne l'air de diriger une circulation sur laquelle il n'a aucune prise.

Les grandes avenues sont trop larges et la foule qui se presse devant les vitrines des grands magasins n'est pas assez dense. Dans les passages vitrés, où éclate une musique discordante, les badauds ont du mal à se frayer un chemin pour admirer les objets en devanture. La véritable rumeur de la vie chinoise se retrouve ici, recréée dans un cadre moderne. Elle persiste toujours là-bas autour de la mairie dans sa forme classique avec ses petites boutiques où arrivent les produits du monde entier, avec ses restaurants réputés et ses maisons de plaisir clandestines. Toute la nuit le quartier résonne de bruit et de musique, tandis que les pousses, philosophes, attendent le client d'un air désabusé. Tout près la foire où l'on présente les monstres, l'homme le plus petit du monde et la fameuse gorille, annoncée par une reproduction familière en placard artistique; un singe voisine avec un paon étique qui n'arrive même plus à faire la roue. Les badauds regardent, entrent, admirent et ressortent en discutant longuement de la baraque aux merveilles.

Le calme se retrouve près du lac des Lotus, aux mille fleurs épanouies. Les petites barques avancent lentement sur les eaux tranquilles tandis que les bateliers offrent les bols de thé bouillant. Dans des chalets se reposent ceux qui ne désirent qu'admirer en silence un cadre délicat. Au soir d'été le lac s'illumine de centaines de lampions rouges mobiles et la lune se reflète au pied des murailles noires dans la limpidité de la nuit.

Nul ne sait où gîte le marché des voleurs qui, paraît-il, tient ses assises au petit jour. Les prix sont bas et les occasions splendides; les objets dérobés changent rapidement de mains. Tout le monde en parle, personne n'y est jamais allé et la légende grandit, auréolée de secret.

Un décret gouvernemental a fermé tous les dancings pour empêcher les fonctionnaires de dépenser leur salaire de famine d'une façon inconsidérée. Mais l'adresse du dancing clandestin est connue de tous. Les privilégiés du sort cherchent en vain à se dérider dans ce local officiel où la musique est mauvaise et où le vin ne tourne pas les têtes.

Où est le temps où les provinces célébraient les quatre cent quatre-vingts pagodes de Nankin? Il en reste quatre, qu'on répare à grand'peine. En haut d'un monticule mille bouddhas laqués vous attendent, passé la porte du Ciel. Les moines mendient pour allumer des cierges. Dans les bas côtés se psalmodient inlassablement les Saintes Ecritures. Où est le

temps où le jardin du sensible Yuan Mei rassemblait les écrivains et les artistes dans des subtiles et amicales disputes? Les paroles légères cherchaient à atteindre la vérité d'un moment. Le poète chantait : « Nous ne pouvons saisir l'ombre du vent ». Alors les tombeaux qui jonchent la campagne étaient encore entretenus et visités.

Aujourd'hui les animaux et les hauts dignitaires qui montent la garde pour le premier empereur Ming sont encore debout et l'on peut en voiture, ô sacrilège touristique, les passer en revue. Mais à travers les champs pourrissent renversées des bêtes fantastiques venues directement de l'Ile de Pâques, des coursiers fringants et des fonctionnaires compassés. Les tortues portent les stèles que parfois une cabane utilise comme soutien. Les tombes sont perdues sous la terre.

Un peu plus loin dans la colline taillée repose Sun Yat Sen : pèlerinage national avec ses escaliers et ses dégagements monumentaux. Le chemin qui conduit à l'Empereur fait des détours pour arrêter les mauvais esprits; ici on va droit vers le père de la République; il n'y a plus de personnages et d'animaux sculptés dans la pierre; en haut seul Sun Yat Sen lui-même accueille le visiteur, ancêtre vivant du peuple qu'il veut conduire.

Dans la ville, partout son portrait grave. C'est lui qui surveille une Chine qui se veut nouvelle. On construit, on fait des plans, on décide. D'ici partent des ordres souvent pas suivis, ici ont lieu les discussions et le Thibétain, le Mongol se rencontrent avec les représentants des diverses provinces.

J'ai cherché en vain l'âme de Nankin. Toute ville a une âme. Mais ici elle est morte, tuée par les guerres qui ont ruiné la ville. La révolte des Tai-P'ing a donné le coup de grâce et la province dut être repeuplée par des immigrants. Aujourd'hui il faut d'abord refaire une ville. Les habitants sont ici depuis peu de temps et trop nombreux sont ceux qui ne viennent dans la capitale que pour un court séjour avant de rejoindre leur province natale au loin. Il faut du temps pour agglomérer cette cohue et la faire vibrer à l'unisson. Les batailles politiques éloignent et ici elles sont très fortes. Renouer avec le passé est difficile lorsque seul le nouveau est à l'honneur. Le tourbillonnement de la foule, le brassage des hommes, la confrontation des idées doivent sur cette terre où dorment les morts créer une nouvelle atmosphère. Il est difficile encore de le pressentir. Mais Nankin n'est pas une ville créée artificiellement comme tant de capitales politiques

modernes, en dehors des courants, pour dominer. Nankin est dans la vie et l'excès même de cette vie l'empêche encore de renaître à l'esprit.

LA CAPITALE COMMERCIALE : CHANGHAI

Capitale du vice, des boîtes de nuit, des prostituées et de l'opium, ainsi l'ont vu entre deux bateaux les journalistes traînés de bar en bar par des amis de rencontre. Changhaï est devenue un cadre exotique idéal pour les romans qui font frissonner le lecteur et pour les films policiers; le nom prononcé appelle immédiatement des images de paradis trouble et défendu. Certes, il y a des boîtes de nuit avec des entraîneuses de toutes nationalités, il y a des prostituées au coin des rues avec une vieille entremetteuse misérable aux petits pieds qui discute les prix, il y a des fumeries clandestines. Un grand port ne peut échapper à la règle; en supplément pour l'Occidental le piment d'un caractère chinois d'exposition universelle.

Ce n'est qu'un petit aspect de Changhaï et sûrement le moins original. Changhaï est une ville récente qui cependant a déjà un passé; Changhaï est en Chine et n'est cependant pas une ville chinoise. Ce mélange et ces contradictions lui confèrent un caractère hybride qu'on aime ou qu'on déteste, mais auquel on ne peut demeurer indifférent.

Changhaï est au premier chef, et avant tout, une ville de négoce. Le négoce envahit tout : sur le Bund, le long du Wangpoo, où accostent les paquebots modernes et les jonques, les grandes banques internationales ont bâti leurs palais que gardent, armés, des Russes blancs ou des Hindous; à côté dans les gratte-ciels américains les bureaux des commerçants qui contrôlent officiellement l'importation et l'exportation, avec de belles plaques de cuivre sur la porte; plus loin des appartements privés discrets où se traitent dans le secret des affaires aussi importantes. Dans des grands magasins et dans des boutiques on peut voir les marchandises que l'on achète. Les changeurs ont pignon sur rue; les cambistes qui trafiquent sur toutes les monnaies du monde travaillent en chambre.

Tout le monde vend; tout le monde achète; les prix des marchandises, les cours des changes intéressent aussi bien le riche spéculateur qui passe des ordres par téléphone que le coolie qui joue le gain de la journée. Il n'y a pas de pro-

fessionnels et d'amateurs; tous sont engagés. Les nouvelles du monde n'intéressent qu'en fonction d'une hausse ou d'une baisse pour pouvoir prendre ou dénouer une position : une bourse immense, qui s'étend bien en dehors des Bourses, avec ses innombrables ramifications à travers les bureaux et les magasins jusqu'à l'homme de la rue. Les tuyaux sont colportés à toute vitesse, utilisés, déformés. Combinaisons, accords secrets plus ou moins légaux, scandales faux ou réels, jetés à la pâture du client par ces petits journaux-moustiques à la parution irrégulière qui se répandent en un temps record à travers toute la ville.

Pour peu que les cours s'énervent, la ville est en ébullition; si le gouvernement intervient, l'atmosphère devient révolutionnaire; l'agitation se transforme en folie; la foule est déchaînée, chacun joue; quelques fortunes de plus, des gens sans moyens de vivre, tous confiants dans leurs projets et prêts à recommencer, quitte ou double, gagnants, perdants, heureux, désespérés, engagent leurs biens et leurs dettes dans de fols espoirs toujours renouvelés.

Le marché noir devient officiel, puis se terre à nouveau; les boutiques des changeurs sont fermées, le client passe par la porte de derrière; la police, comme dans tout pays, arrête les comparses, condamnés à grand renfort d'articles vengeurs. Mais le trafic continue à travers mille fils qu'il est impossible de couper. Le cours du dollar vous suit partout, dans les bureaux, au restaurant, dans la rue; les prix varient, les étiquettes sont changées; le gouvernement prend des mesures inefficaces et finit par officialiser ce qu'il ne peut défendre.

Le Changhaïen ne vit que pour le commerce. Une ville presque sans librairies, sans bouquinistes. Les étudiants ne trouvent point leur atmosphère; on ne peut décemment parler de musée. Mais ici vivent et deviennent riches, puis reperdent et regagnent, et finissent par mourir, des étrangers venus de tous les coins du monde et des Chinois venus de toutes les provinces de l'immense Empire qui s'entassent dans le désordre le plus complet de cette ville champignon.

Auparavant les concessions internationales et la concession française s'administraient indépendamment du gouvernement chinois. Aujourd'hui la Chine a repris possession de son sol et le maire de Changhaï se trouve devant des problèmes presque insolubles. L'existence dans les concessions était spéciale. Les étrangers faisaient régner l'ordre occiden-

tal; police, troupes dans ses casernes et les canonnières sur la rivière. Les Chinois étaient des étrangers et devaient obéir. Dans un pays en guerre civile permanente ces enclaves servaient de refuge aux hommes et aux capitaux. Les blancs étaient les maîtres absolus. Cette époque est révolue. Au Changhaï Club, accoudés au plus long bar du monde, les hommes d'affaires européens et américains discutent les cours et regrettent l'ancien temps. C'est l'ultime refuge où n'entrent ni femmes, ni Chinois. Un jour, un Français, galant, demande au comité d'ouvrir à l'entrée une salle pour permettre aux femmes d'attendre l'arrivée de leur mari. Le président, un Anglais, répondit qu'un gentleman ne fait jamais attendre une dame et on ne discuta pas plus avant. Quant aux Chinois, ils ne sont pas exclus par les statuts, mais, pour être admis, le candidat doit être présenté par deux membres dont un de sa nationalité, et comme il n'y a pas de Chinois... A partir de 5 heures, les étrangers se reçoivent : cocktails, dîners, soirées, soupers où on distille les scandales. Une vie factice et frénétique emporte ces hommes dans un tel tumulte qu'on se demande quel temps demeure libre pour le travail. Et cependant ils ne demeurent pas inactifs, car il faut beaucoup d'argent pour vivre, pour vivre largement, comme on a toujours vécu. Beaucoup sont repartis pour leurs contrées lointaines, vainqueurs ou vaincus; les autres restent et luttent, grands hommes d'affaires ou margoulins entraînés dans ce tourbillon qui ne pardonne point. Hors de là, point de salut.

La ville est immense. Avec ses faubourgs, certains annoncent sept millions d'habitants. Dans les rues trop étroites (à l'époque les journaux avaient critiqué l'esprit de grandeur des premiers pionniers) se presse une foule grouillante où toutes les races se mêlent, où toutes les langues se parlent. Les Chinois, tout à leur victoire, dédaignent le blanc et le bousculent en passant, souvent rageurs. L'atmosphère de la ville déforme ses habitants. La gentillesse amusée du Chinois, sa politesse, son sourire ont disparu devant une insolence toute occidentale. Tous sont pressés, vraiment pressés et veulent arriver vite. Il faut de l'argent.

Tous trafiquent. Les pauvres sont très malheureux et meurent de faim devant la porte du restaurant viennois où l'artiste de cinéma chassé par les nazis a recréé l'atmosphère de son pays ou devant celle du restaurant chinois dont le directeur fit venir de Pékin par avion tout le nombreux personnel. Du grill-room du Parc Hôtel au 18ᵉ étage on ne voit

que la ville immense avec ses gratte-ciels qui écrasent les maisons de quatre étages, les villas et les masures. Le champ de courses à l'intérieur de la ville apporte la couleur verte de ses prairies dans le gris des constructions. Plus loin le Whangpoo se veut bleu. Les petits bars, que recèle tout port respectable, racolent les marins étrangers; les Français se retrouvent chez Pierre, le bistro avec son zinc, son cassoulet, son gros rouge; le patron a beaucoup navigué avant de jeter l'ancre derrière cette demi-porte battante qui s'ouvre sur une petite rue chinoise sale.

Dans l'ex-concession française la vie est calme; la nouvelle municipalité a changé toutes les plaques des rues afin de signifier bien hautement la fin de l'ancien régime. Comme il y avait auparavant un autre nom chinois, chaque voie possède trois dénominations différentes que personne ne connaît. Seule, unique au monde de son genre, un nom est connu de tous, l'avenue Pétain, double vestige de temps récents révolus.

A côté une ville chinoise misérable et triste, immense avec sa pauvre population entassée. Un véritable prolétariat qui gémit sans recours, qui n'a pu prendre de l'Occident que la misère et la souffrance. Là prennent naissance les grèves qui par crises arrêtent l'existence de la ville : dockers, coolies, taxis, tramways; ces derniers ont inventé des méthodes encore inconnues dans nos pays dits civilisés; le trafic ne s'arrête pas, mais il y a diverses modalités : soit suivre plus qu'à la lettre tous les règlements, avancer à l'allure d'un escargot et embouteiller une circulation déjà difficile, soit conduire à toute vitesse, sans souci des arrêts et des feux rouges en semant la panique parmi les autos et les pousses, soit enfin circuler normalement sans faire payer les voyageurs. Les salaires sont augmentés; les prix remontent et les grèves reprennent à un mode accéléré.

Les gens vivent, les gens meurent, vite, entraînés dans un rythme trépidant qui n'est pas fait pour eux. Au pied d'un building les pauvres hères attendent à l'entrée du pont et aident les pousses à franchir le dos d'âne; parvenus au milieu, ils réclament en vain un pourboire et redescendent déçus, espérant quand même que le sort les favorisera une autre fois.

Ville de commerce, bruyante, animée, ville de combines et de compromissions, ville de luxe, ville de misère, ville

de lucre, lumière éclatante et vive où tant de papillons se brûlent les ailes.

LA CAPITALE INTELLECTUELLE : PEKIN

Tant d'écrivains ont célébré sa beauté et son charme, tant de photographies ont vulgarisé ses sites pittoresques que l'étranger a peur de trouver une ville déjà connue et attend la déception. Pékin n'est plus la capitale de la Chine; elle est même débaptisée : « La Capitale du Nord » est devenue en 1928 « La Paix du Nord », à l'affreuse romanisation Pépin qui sonne si mal, prononcée par les lèvres barbares d'un Occidental. « La Paix du Nord », le nom fait sourire; Quatre ans plus tard les Japonais envahissent la Mandchourie, et en 1937 les armées nippones occupent la ville. Maintenant, si la paix règne à l'intérieur des murailles, à quelques kilomètres les routes ne sont pas sûres; les voitures sont arrêtées et pillées; tous les soirs, à la tombée de la nuit, les portes massives, près desquelles veille une garde armée, sont fermées et nul ne peut pénétrer dans l'enceinte jusqu'au lendemain.

Le ciel est bleu, d'un bleu laiteux d'azur, qui sonne faux sur la toile du peintre, mais qui ici enrobe le paysage d'une atmosphère de netteté quasi irréelle. Les tuiles des toits recourbés, jaunes et vertes, s'harmonisent avec les arbres des parcs et l'eau des lacs. Au loin, mais tout près, tant l'air est pur, les pagodes, champignons baroques accrochés aux collines de l'Ouest. De la montagne de Charbon qui domine Pékin la vue est féerique : les villes successives se détachent : la Cité Interdite, enrobée dans la ville tartare prolongée par la ville chinoise. Chacune a ses murs d'enceinte fortement dégagés et ses portes, ses palais et ses temples. Toutes les rues se coupent à angle droit, dirigées régulièrement suivant les points cardinaux. Pékin est orientée; la gauche et la droite y sont inconnus; « Tournez au sud et à l'ouest », réflexe rapidement pris, qui étonne au premier abord le nouveau venu.

Il y a des brochures, indiquant aux touristes comment visiter la ville en vingt-quatre heures, en trois jours, en une semaine. Mais il faut être insensible pour se permettre de telles familiarités. Ici il faut aller lentement : la beauté est au coin de la rue et tout est perdu si l'automobile fend la foule à toute vitesse pour vous débarquer un instant devant un temple à visiter contre la montre. Pékin incite à la paresse.

Le solitaire se promène dans la Cité Interdite à travers le labyrinthe des petites tours qui se ressemblent toutes et possèdent cependant chacune leur caractère propre. L'herbe pousse entre les pierres. Le repos est permis dans les pavillons qui abritaient avant la guerre un musée d'art chinois, mais qui maintenant ne présente plus que le cadre dans lequel le « Vieux Bouddha », l'Impératrice Ts'eu Hi, dirigea l'Empire du Milieu pendant quarante-six ans; ici sa photographie, sévère et dominatrice; ici ses chevaux favoris peints par un maître d'époque; ici son appartement privé, meublé à l'occidentale, par un ancêtre des Galeries Barbès; ici enfin sa collection d'automates mécaniques et d'horloges baroques, venant de tous les coins du monde : seul un film pourrait réveiller un instant ces monstres qui dorment et qui sonnent les heures sur mille modes divers : un pandémonium en or, où le colossal voisine avec le grotesque, devient d'une drôlerie extravagante pour le visiteur qui n'a pas perdu tout sens de l'humour. Cependant il y a de la sorcellerie dans l'air. Est-ce à cause des morts tragiques de la Cité Interdite? Est-ce à cause des intrigues et des tragédies de palais? Les historiens officiels n'ont laissé transparaître que les ombres de ces drames. Aujourd'hui tout est mort. Le paysan, venu de sa province lointaine, se promène où seuls avaient accès les membres de la Cour et les grands mandarins. Les décors et les costumes de théâtre pourrissent, les grands dragons sont recouverts de poussière, les tuiles sont tombées. Mais il reste une effluve spéciale qui laisse songeur. Ou simplement une trop forte imagination qui travaille sur des réminiscences.

Dans la grande rue le tramway s'arrête pour laisser passer une caravane de chameaux semblable à celle que Marco Polo admirait déjà au XIII^e siècle; elle vient des contrées reculées de la Mongolie ou du Thibet à travers les déserts et les guérillas, puis repartira, chargée de thé ou de restes de lamas qui pourrissent assis dans des boîtes, où le touriste amateur de sensations fortes peut les voir se décomposer, non loin de là, dans un temple spécialisé. L'animation est grande. Des petites rues transversales boueuses déferlent sans arrêt des coolies tirant un pousse chargé d'un vieux mandarin ou portant de lourdes charges; fourmilière sans cesse en mouvement comme dans toute ville chinoise. Il s'y mêle une dignité étonnante qu'on ne retrouve pas dans les autres cités; l'habitant d'une capitale n'est pas dépossédé par un décret de son titre.

Les innombrables étudiants, garçons et filles, se promènent avec leurs livres. Ici, dans la capitale intellectuelle du pays, se parle la langue la plus pure et la plus belle, espèce de musique aiguë et tendre pour l'oreille qui n'entend que des sons. Ici viennent chercher leur pâture tous ces jeunes assoiffés de connaître. Derrière ces murs siègent de doctes maîtres qui approfondissent les savoirs anciens et étudient les doctrines modernes. Le cadre se prête au travail. Ce n'est pas la ville qui ne vit que de son université, un Oxford ou un Cambridge, la cité est trop grande, mais toute la ville baigne dans cette recherche incessante de la connaissance; la bibliothèque avec ses manuscrits précieux se réfléchit dans l'eau calme d'un lac qui appelle à la méditation à l'ombre des arbres tranquilles et des pagodes rares.

J'allais souvent chez un vieux collectionneur; il avait rempli autrefois une fonction importante et vivait maintenant séparé du monde dans sa maison, deux pièces pour la vie extérieure, le reste bourré d'armoires et de caisses. Il avait fallu des heures pour arriver à vaincre l'amour exclusif qu'il portait à ses objets. Un jour enfin il m'emmena dans la chambre sacrée pour me présenter à quelques pièces. A la mode du pays je lui fis un long compliment; je me targuais de mon indignité à contempler de si purs chefs-d'œuvre, mais j'arrivais à lui faire comprendre par allusions cachées que je n'étais point dupe du peu de valeur de ces premiers objets. Le bonhomme comprit et ce furent de longues heures à palper des bronzes durs aux caractères profonds, à caresser des jades translucides, à dérouler des scrolles aux scènes délicates, aux paysages embrumés, aux fleurs finement dessinées. Chaque pièce enveloppée, étiquetée, classée et replacée rapidement dans une boîte hermétiquement close. Malgré tout il restait la peur de montrer ses merveilles à des yeux étrangers et je comprenais les voleurs qui dérobent un tableau dans un musée pour le conserver chez eux et l'admirer seul.

Dans les petites boutiques d'antiquaires, il faut passer des heures à regarder les innombrables chinoiseries à l'usage du touriste avant de découvrir la pièce intéressante. On entre, on fouille, on sort, le maître ne bouge pas et laisse rêver tranquille. Marché aux puces poussiéreux où, paraît-il, se trouve encore caché l'objet précieux. Mais le plaisir est de se promener, de toucher et retourner les objets, de comparer, d'attendre et de revenir. Il n'est pas utile de trouver; la

recherche seule suffit au bonheur. Chasseur d'un nouveau genre ou d'un genre plus ancien.

Non loin le marché couvert où gîtent les bouquinistes en toutes langues, livres chinois, livres anglais, livres allemands, livres russes, livres français, livres espagnols, livres japonais; les traités savants de professeurs érudits voisinent avec les romans pour midinettes dans un fouillis poussiéreux de bon aloi. Toutes les boîtes des quais et toutes les boutiques de Paris réunies sous une immense verrière laissant passer une lumière grise qui s'harmonise avec les papiers jaunis. Le promeneur se perd parmi les piles durant des heures et, quand sa montre le rappelle à la vie, il cherche en vain une issue vers la rue bruyante dont les échos n'arrivent point jusqu'à lui.

Aujourd'hui j'irai traîner chez les lamas thibétains qui prient sans arrêt leurs divinités effrayantes. Jaunes ou rouges, inlassablement, ils tournent les moulins à prières et leurs bouches répètent les paroles sacrées qui ouvrent l'infini. Demain j'irai dans le temple tranquille et digne où règne Confucius; autour des murs de l'enclos ses préceptes sont gravés sur la pierre afin qu'ils demeurent impérissables et conduisent le temple vers la sagesse. Beaucoup de pagodes sont vides; chacune possède son histoire et sa légende et toutes participent, jolies ou laides, grandes ou petites, à donner à Pékin cette beauté et ce calme qui excitent l'esprit et le rendent lucide.

Certains Occidentaux ont été pris par le cadre; ils vivent à la chinoise dans une maison du pays, ont adopté la robe et les manières locales, discutent des Classiques dans des conversations sans fin; ils sont absorbés par Pékin, plus chinois que les jeunes chinois qui singent l'Amérique et oublient trop souvent la grandeur de leur propre pays. D'autres Occidentaux, moins sensibles, moins intellectuels, mènent une vie provinciale dans le quartier des Légations; les consuls règnent sur une petite communauté de directeurs de banque et de commerçants. Il n'y a pas de prolétariat, seules une aristocratie et une bourgeoisie. Quelques survivants de l'expédition de 1900, un épicier français qui tient l'unique magasin au monde où l'on trouve des produits d'avant la guerre dans un cadre 1900, installation et affiches, et un coiffeur italien qui tient depuis plus d'un demi-siècle le salon de coiffure de l'hôtel des Wagons-Lits. La petite ville possède même un cercle littéraire français avec son poète

lauréat. Dépossédée par Nankin de ses diplomates étrangers, elle vit repliée sur elle-même, troublée parfois par un petit scandale local qui prend les proportions d'un cataclysme, accueillant avec joie le touriste qu'on promène suivant un programme préconçu.

Pékin demeure la ville chinoise qui maintient la vieille tradition de civilisation et de culture; cependant elle n'y a participé pendant longtemps qu'indirectement. Elle a connu tant de maîtres étrangers pendant des années; elle en a absorbé le plus grand nombre et a chassé les autres; elle demeure semblable à elle-même dans sa beauté unique. A certaines époques, le vent de sable souffle sur la ville, mais les événements du dehors n'y arrivent qu'assourdis. Par moment les étudiants s'énervent et manifestent, puis la ville retombe dans ce calme si doux, qui est peut-être de la torpeur. Ville où il fait encore doux vivre dans ce monde en ébullition, où il est encore possible de méditer tranquillement et de mûrir lentement sa pensée. Dernière oasis de la terre où souffle un esprit pur.

MATURITÉ

par MARC BLANCPAIN

PREFACE

Cet ouvrage m'a coûté. Je ne l'ai pas écrit, comme mes précédents volumes, d'une seule poussée bien assurée et heureuse. A peine était-il achevé d'écrire, au printemps de 1944, *que je le prenais en horreur et détruisais les deux tiers de ses pages; je revins à lui deux ans plus tard, mais sans arriver à lui donner un ordre et un mouvement qui me satisfissent; et si, aujourd'hui, après l'avoir repris une fois de plus, je le livre enfin à l'imprimeur, ce n'est pas encore d'un cœur content.*

Le personnage central peut me ressembler; non pas que son histoire soit la mienne, ni que je me confesse par son truchement; mais il m'est consubstantiel par beaucoup de ses réflexions, par ses comportements et peut-être par sa nature profonde; en me relisant, j'éprouve parfois l'impression d'avoir écrit ma biographie morale; je rougis, alors, parce que ma pudeur virile s'alarme, non sans raison.

J'appelle cet ouvrage « Chronique Romanesque » parce que les événements politiques et guerriers des années où se situe l'action (années 1937-1938-1939 *et* 1940*), sans avoir déterminé toutes les démarches de notre cœur et de notre esprit, les conditionnèrent toujours et les provoquèrent souvent. Mes personnages sont de leur temps et ne se comprennent pas hors de ce temps. Ils subissent, en l'accomplissant, la destinée de leur patrie et celle du monde. Ils n'ont eu le loisir de se livrer ou de s'abandonner au soin d'eux-mêmes que dans les intervalles des tempêtes collectives. Dans leur vie, la part « des choses qui dépendent de nous » fut mesurée avec étroitesse.*

Mais qu'on ne s'y trompe pas. L'essentiel, ici, ce n'est pas le spectacle attristant de la mobilisation de 1938, ce n'est pas la guerre pourrie de l'hiver 1939-40, ce ne sont pas les bombardements meurtriers de juin 1940...

C'est, bien davantage, l'état de crainte obscure et la névrose de plaisir que provoquent les approches de la guerre; ce sont les résolutions qu'inspirent, à un cœur bien placé, nos veuleries nationales et nos renoncements; c'est le désespoir devant les sacrifices insensés et les morts inutiles.

C'est surtout, à travers toute cette marée d'aventures extérieures et intimes, l'accession d'une âme et d'un caractère à la solitude et aux forces de la maturité.

L'action se déroule, le plus souvent, en Egypte. Voilà qui, je l'espère, fera plaisir à mon ami Armand Hoog, amoureux, comme moi, de ce pays étrange et profond que nous avons découvert presque en même temps.

Pierre Théraz, mon héros, est un homme jeune aux appétits bien ouverts; les plaisirs faciles l'attirent tout naturellement; personnage banal, s'il en est! Mais la chaleur égyptienne, l'arrogante et plantureuse richesse de la vallée du Nil, un soleil éternel et des nuits croulantes d'étoiles donnent comme une saveur infernale à ses dissipations et les font vite paraître, et avec une évidence plus crue, monotones et vaines.

D'Egypte, enfin, Pierre Théraz voit la France comme seuls peuvent la voir les exilés. Dans toute vision à distance, l'accessoire s'efface et l'essentiel apparaît, évident, imposant. Dans le souvenir de l'exilé et dans ses imaginations, le visage de l'objet aimé s'épure; l'exilé ne voit plus les fatigues passagères des yeux ou des lèvres, les rides du front, les reflets incertains, les expressions de l'instant, mais seulement l'architecture, l'économie, le sens et la poésie du visage. Ainsi de la France pour mon héros. Il la voit mieux à sa juste place, dans le désordre du monde, que ne pouvaient la voir ceux qui se trouvaient plongés dans son drame.

Dans le troisième livre, malgré la guerre, tout semble s'apaiser...

C'est peut-être que la guerre nous délivre des craintes de la guerre; ses besognes — routinières et disciplinées dans l'horrible — sont moins troublantes que ses menaces. Le désarroi qui la précède — et celui qui la suit, hélas! — est, pour chaque homme comme pour l'ensemble des hommes, une torture morale plus profonde que le désespoir résigné ou les élans héroïques que sa présence exige de chacun et de tous.

C'est aussi que Pierre Théraz aime une jeune fille et qu'il est aimé d'elle. Qu'on ne crie pas à la romance; ces choses-

là sont. Et il fallait bien que j'emploie un ton paisible et multiplie les détails simples pour arriver à exprimer la naïveté de deux cœurs épris et fidèles. Au dénouement, la jeune fille meurt, et c'est la guerre qui la tue; elle aurait pu, bien sûr, mourir d'autre mort : je n'ai pas voulu ôter à Bellone son plus haut privilège de stupidité cruelle.

J'ai voulu suivre, comme dans « Catherine », et respecter, le mouvement d'une destinée. Mais Catherine va d'une guerre à l'autre et sa vie s'accomplit tout entière dans un ample mouvement. Ici, en trois ans, Pierre Théraz voit venir une guerre, s'y précipite et en sort. Ici, surtout, en trois ans, Pierre Théraz passe par une série d'épreuves morales qui le trempent et font de lui un homme.

MARC BLANCPAIN.

Paris, septembre 1947.

LIVRE I

CHAPITRE PREMIER

Une odeur de fiente, d'essence brûlée et de sueur prit Théraz à la gorge comme une poigne.

Tous, ils s'écartaient des murs surchauffés; leur moutonnement noyait la chaussée et coulait en débâcle torride et silencieuse; on voyait, dressés vers le ciel, des milliers de visages luisants; les coquelicots des tarbouches et de lourds turbans dansaient comme des épaves.

Théraz eut envie de pousser un cri impuissant, inhumain et qui ne s'arrêterait plus. Pourtant, il haussa les épaules et s'élança dans la rue, la tête levée, lui aussi, au-dessus du marais infernal.

— Vous êtes venu à pied, dit-elle, par une journée pareille, c'est insensé, mon ami!

Il garda sa main un instant et sourit.

— A qui souriez-vous? Franchement?... A personne, n'est-ce pas? A vous-même? Au bien-être de votre sieste qui se dissipe à peine?...

Il sourit plus largement, s'assit en face d'elle, murmura :

— Comme vous êtes belle..., des yeux fit le tour du jardin ;

— Ils sont tous là. Mes chers amis, l'Egypte, jusque dans ses moisissures, est un pays d'éternité!

— De nouveau des énigmes, répondit-elle. Mais c'était elle, à présent, qui s'était mise à sourire.

Des orangers adolescents — poudreux, fades et grêles — respiraient avec peine entre les parasols.

Parées de bijoux criards, vêtues de soies luisantes et sombres comme des cuirasses, des femmes pépiaient, prenaient des poses, faisaient des mines autour d'un homme triste et gras qui souriait à vide en s'épongeant le front (plus vague, dans son costume de soie blanche, qu'une méduse dans un flot de soleil).

— A quoi pensez-vous, demanda Vadia, à votre dernière conquête, Don Juan de France?

— Peut-être.

— L'aimez-vous?

— Peut-être.

Léonide heurta le verre de Vadia pour appeler le Barbarin, et fit, grossièrement, grincer l'osier de son fauteuil. On les regarda de toutes parts avec des yeux étonnés qui ne les avaient jamais vus. Le Français, à présent, parlait à voix haute :

— Un jour ou l'autre, voyez-vous, une femme au sang très chaud, au corps vif... J'aurai trente ans bientôt, hé! hé!...

Léonide avait baissé la tête, et l'autre, avec une conviction feinte, poursuivait :

— Elle sera brune, bien sûr, et élégante. Une bouche forte, je la vois très bien, et ce luxe d'artifices, pourtant bien inutiles...

— Mais c'est mon portrait! s'exclamait Vadia, mon portrait! Léonide, Théraz est d'une impudence!...

Le Grec fit effort pour se redresser dans son fauteuil; on voyait, à la racine de ses cheveux, autour de sa bouche, sur son nez même, perler la sueur.

Le soleil venait de disparaître derrière le grand mur blanc du jardin. Le ciel, vert clair, infiniment haut et pur, hésitait à s'assombrir. Tous les souffles de l'air s'étaient suspendus. Les Barbarins, bras tombés, ressemblaient à des statues maladroites. Vadia souriait à son mari.

— Elle n'aime pas Léonide, mais elle tient à lui, à sa fortune, à toutes les vanités et à toutes les facilités qui viennent de sa fortune. Tant mieux, bon Dieu, tant mieux!

— Je suis obligé de vous quitter, dit Pierre Théraz, le travail...

Et il partit, content de lui-même et comme soulevé par un allègre mépris.

— Pour la dixième fois, le phonographe reprit la même chanson et Vadia ouvrit la bouche pour bâiller de plaisir.

Léonide était dans son bureau, elle l'entendait qui marchait de long en large, précipité, les nerfs tendus, le talon rageur; elle imaginait son visage crispé, ses gros yeux luisants, et qu'il tenait les index sur ses oreilles.

Il eut le courage d'entr'ouvrir la porte et d'avancer la tête :

— Vraiment, Vadia, vraiment...

— Cette chanson vous déplaît, Léonide?

— Voilà sept ou huit fois...

— Dix! Exactement dix!

Il repoussa la porte, souffla furieusement, fit un pas, deux pas, et le silence se rétablit. Plus un bruit dans la maison, aussi morte que l'immense ville écrasée de soleil. Il joignit les mains et les serra à faire craquer ses jointures; soudain, comme un fou, il courut jusqu'à la porte-fenêtre qu'il ouvrit d'un grand coup.

— Léonide! Vous perdez l'esprit!...

Il ne répondit pas, referma lentement, vint s'allonger sur le divan. Dans un miroir étroit — une feuille d'acier sertie d'or —, anxieusement, il examina la sclérotique jaunie de ses yeux et les veines noueuses et dures qui, depuis quelques mois déjà, montaient au-dessus de ses tempes et se tordaient sous ses cheveux.

Vadia relança le disque qui glapit, affolant et délicieux. Puis elle sourit longuement et se mit à remuer les lèvres : « comme vous êtes belle... belle », dit-elle à voix basse. Elle s'adressait à son propre portrait, devant elle, sur un lourd chevalet d'ébène; elle se pencha, face contre face, ou presque, puis reprit du champ pour se rapprocher encore.

Léonide, à bout de nerfs, venait d'entrer. Il se tint debout derrière Vadia; le portrait, indifférent, les regardait tous les deux.

— En ce temps-là, dit-elle, mes cheveux courts dégageaient hardiment mes oreilles. Mon visage était maigre. Vois, ma bouche, que le rouge n'agrandissait point, était plus gourmande encore qu'aujourd'hui. Ce large collier de jade, le premier que tu m'aies offert — d'ailleurs, ce fut le premier de tous tes présents... Non, non, je n'y vois pas un signe, détrompe-toi! — fait jaillir la tige de mon cou avec la violence d'une source.

Elle partit à rire, baissa la tête, ajouta d'une voix sourde :

— J'ai changé, n'est-ce pas, depuis quatre ans?...

— Par deux fois.

— Par deux fois?

— Oui.

Léonide tourna les talons. Ses nerfs, brusquement détendus, ne le soutenaient plus et une immense lassitude pesait sur tout son corps. Il s'accroupit sur un tabouret, le menton dans les paumes.

— Que voulez-vous dire, Léonide?

— Je parlais pour parler, dit-il. Il avait fermé les yeux et respirait longuement comme après un effort. Vadia tendit la main vers le plateau du phonographe; Léonide tressaillit :

— Encore?

— Puisque vous ne parlez point...

— Bavardons, dit-il d'une voix précipitée, bavardons! J'étais entré pour cela, c'est tellement agréable, Vadia...

Il avançait son siège près de la bergère de sa femme, hâtivement.

— Bavardons, répéta-t-il.

— Comme vous êtes maladroit, mon ami!

Elle lui sourit; il en eut le cœur réconforté et osa lui prendre la main.

— Des trois Vadia que vous avez connues, laquelle préférez-vous?

— La seconde!

Il avait rougi. Elle l'encouragea comme on encourage un enfant :

— Dites, mon ami, dites.

Il haussa les épaules, évita son regard, eut l'air de se parler à lui-même :

— La première, c'est celle-ci, celle du portrait, celle du temps de notre rencontre. Comme elle est farouche; comme elle semble résolue, aussi. Ah! je l'ai prise dans mes bras sans la voir...

Il baissa la tête et fit mine de se taire; d'une pression de main, elle le relança.

— La seconde a été ma femme; heureuse, paisible... oui, heureuse et paisible, je ne m'y suis pas trompé. Ses yeux étaient calmes et ses cheveux semblaient plus doux...

Il s'arrêta, libéra sa main que Vadia retenait dans la sienne, croisa les genoux, et la voûte de son dos se redressa lentement. Une petite horloge de Neufchâtel, avec ses deux amours dorés sur un socle de marbre vert, lança quatre notes légères comme des plaisirs enfantins.

— Et quant à la troisième? dit-elle.

— Elle prétend m'échapper, n'est-ce pas? Elle m'échappe peut-être...

Il criait presque.

— Quelle folie, fit-elle d'une voix douce, et elle le vit

qui s'affaissait de nouveau sur lui-même, soupirait, reprenait sans colère :

— ...Oh! elle ressemble fort à la seconde, je le sais. Mais son humeur est fantasque; ses toilettes, ses parures sont prodigues; elle aime les fleurs, elle aime trop les fleurs; tous les jours, elle revient ici les bras chargés de fleurs; elle aime aussi, beaucoup trop, les rêveries où je sens bien que je ne suis pas...

— Jaloux?

— Peut-être. Quel sentiment méprisable, n'est-ce pas, Vadia? Une affreuse maladie du cœur. Me rend-elle plus clairvoyant? M'abuse-t-elle? Elle m'a rendu, en tout cas, fort attentif, cruellement attentif au moindre de tes gestes, au plus léger de tes sourires, à la plus innocente de tes paroles. Elle me déchire, vois-tu, et elle m'avilit. Il faut me prendre en pitié, mon amie, oui, en pitié!

Elle se pencha sur lui et il se mit à pleurer.

CHAPITRE II

. . . .

CHAPITRE III

JOURNAL DE PIERRE THÉRAZ

9 mai 1937. — Le Khamsin s'est abattu sur la Vallée. Les rues sont vides. Les bruits ont été étranglés. Le ciel blanc, surchauffé, s'appesantit sur les terrasses.

Toute la matinée, j'ai travaillé dans ma chambre avec une sorte de rage désespérée qui me laisse, à présent, les membres las, la tête vide, le cœur veule.

Jamais mes rêveries nostalgiques n'ont été plus poignantes. Je crois entendre — j'entends — le clapotis de l'eau sur l'argile ardennaise et les silex. Me vient l'odeur du grand marais de Furon et de sa vie inquiète et fraîche. J'aperçois les yeux d'or des grenouilles qui soulèvent lentement le vert manteau des lentilles d'eau. Les feuilles pulpeuses des grosses renoncules, gonflées de sève sont assemblées dans les creux humides de nos prés. Au fond d'un vallon oublié, un courlis rappelle.

Cet imbécile de Nahoumi m'a fait lire, hier, une carte postale de Vasidès. Sur l'ordre du médecin, Léonide et sa femme quittent l'Italie pour se rendre à Vittel.

Devant ma porte, à vingt pas, de l'autre côté de la rue morte, tremble le minaret blanchâtre d'une mosquée qui n'existe pas.

10 mai 1937. — La délivrance est venue brusquement. Clair et luisant comme au Premier Jour, le soleil inonde ma chambre en averse. Dans la rue, les chaussures des effendis scintillent, aussi belles que des pièces d'armement. On devine, sous leurs voiles noirs, le serre-tête éclatant des jeunes fellahines.

Au haut de la coupole de l'Iman Chaféi, des grappes de pigeons, comme des grappes de mouches, s'abaissent, se gonflent, s'effilent, reviennent et s'éloignent. On dirait la fumée spirituelle du lieu saint.

Mais il n'y a pas d'oiseaux plus aériens que les immenses et lentes voiles blanches des felouques du Nil; elles sont là-bas, dans les lointains du fleuve, et semblent glisser vers moi sur des plages infinies de lumière.

Elles sont pareilles à des souvenirs; elles sortent du Sud comme les souvenirs remontent des profondeurs de la mémoire; l'eau qui les porte n'est calme qu'en apparence, et leur blancheur même est une illusion.

A présent, un énorme soleil rouge, pesant comme un cœur gonflé de sang, descend sur la Libye. La ville s'embrase tout entière, et, pourtant, la mosquée de Mohammed Ali, violette, paraît trembler de froid. Au port du vieux Caire, les felouques replient leurs voiles et les mâts ressemblent à des brandons noircis.

Mes souvenirs aussi se figent et se décharnent.

L'alizé a suspendu son souffle et la ville se tait. Elle attend, pour se remettre à grouiller et à mugir, que la fraîcheur tombe du désert qui se glace.

J'irai, tout à l'heure, et comme tous les soirs, parcourir à pas lents les bords de la grande île de Zamalek. Le Nil baisse; sur les berges salies par la crue, à l'ombre des banians poudreux et des poivriers, des dormeurs — mendiants, ouvriers — roulés dans leurs robes malpropres, ressemblent à des cadavres abandonnés par une inondation.

Mon cœur aussi est une berge sale et encombrée. Le regret, et, en même temps, le dégoût, s'y vautrent. J'aurai trente ans tout à l'heure et je vis d'ambitions médiocres, de tristesses légères, d'aventures aimables et faciles; la plus durable — et la plus belle — ce fut encore la rencontre de Vadia. « Quelle monotonie dans les dissipations! »

17 mai 1937. — Un peu d'orgueil m'est revenu ce matin. Ici, c'est l'orgueil seul — un orgueil un peu court — qui nous soutient, nous autres, gens d'Europe.

— Monsieur, m'a dit mon secrétaire Papazian, nous avons passé le dimanche au Fayoum. C'est le printemps, là-bas!

— Qu'est-ce donc qu'un printemps d'Egypte, Papazian?

Une explosion de fleurs sur les plaines du Mariout, mais elles ne durent, ces fleurs, que quelques jours. Des ciels plus verts et comme plus lointains, c'est vrai, et la Vallée qui paraît plus infime dans l'immensité des terres mortes. Tout cela ne fait pas un printemps, Papazian; c'est tout juste le temps entre deux respirations étouffantes, ou entre deux sommeils écrasants.

Que serais-je, moi, Pierre Théraz, si je n'avais pas connu, tous les ans, autour de ma maison natale, ce foisonnement bourru des bourgeons qui éclatent et qui saignent, cette eau neuve et drue dans la crinière des ruisseaux, ce pullulement des fleurs et des bêtes sous les fourrés, dans les taillis et sur les arbres? Croirais-je, aussi profondément, au travail, à l'action, aux œuvres? Aimerais-je, d'un si violent amour, tout ce qui naît de l'homme et le prolonge? Saurais-je, avec autant de ferveur — et d'âpreté, parfois — vouloir?

Car je sais vouloir; les regrets m'alourdissent mais sans m'embarrasser, et le dégoût, je suis bien sûr de le surmonter!

19 mai 1937. — Ce printemps du Fayoum, je viens de l'aller voir.

Au Fayoum, l'herbe nouvelle des céréales couvre la terre noire et juteuse. L'eau court et parle. Les fleurs des orangers sourient dans le feuillage reluisant. Comme des flammes, au fort des palmeraies bleues, passent et disparaissent des fillettes en robe rouge. Des fleurs grimpent sur les masures, enjambent les venelles et donnent à l'air alizéen une senteur troublante et charnelle.

Une eau vive, grands dieux! une eau claire sur des fonds d'herbes et de cailloux... Non plus l'eau mystérieuse du Nil, glauque ou sanglante et toujours insondable; mais une eau babillarde qui joue des niches au soleil et lèche les buissons avant d'aller s'endormir sous la main caressante des nénuphars. Des cascades aussi, ou des mares vertes et songeuses, épanouies largement.

Je me suis arrêté bien des fois. Des fellahs venaient à moi. Les femmes dissimulaient leur bouche en riant. Je parlais. On m'offrait des fleurs ou des fruits, du lait de brebis, un oignon, des fèves.

A l'entrée d'un village, un notable qui passait sur son âne, grave sous un parasol de soie blanche, me fit un signe, mit pied à terre poliment et m'invita à le suivre. Les fuchsias poussaient en plein sol, et les gros épineux à tête ronde laissaient tomber sur nos visages et nos épaules des poussières de soleil. L'homme me fit les honneurs du gorn — l'odeur des récoltes entassées enivrait —, du pigeonnier, château poussiérieux, ajouré comme un bijou d'argent, et de son jardin; un ruisseau chantait sur des pierres blanches.

Il me montra avec fierté ses quatre fils. Il dit à ses trois filles de me saluer; leurs noms — Daoulat, Leïlah, Boussaïnah — scintillaient comme les feuilles du caroubier ou les épis métalliques du sorgho.

Quand, enfin, je le quittai, il cueillit pour moi la plus belle de ses roses.

Je me suis arrêté, sur les quatre heures — n'est-ce pas le moment où, chez nous, les hommes des champs s'accordent du repos, boivent et mangent? — J'étais sur le bord d'un étang; l'agitation des vanneaux animait la large surface de moire sombre; des crapauds couinaient tendrement, trompés par l'ombre trop dense d'une rangée de poivriers aux larges branches horizontales qui leur faisait croire aux approches du soir. Derrière moi, au cœur d'un verger touffu — figuiers pulpeux, grêles manguiers, et ce grisonnement élégant des oliviers centenaires — une esbah, dont je n'apercevais guère que les volets blancs et des pans de murs rouges semblait quelque Folie d'un grand Seigneur d'autrefois, abandonnée et revenue à son usage de bergerie galante. Des rêveries heureuses me visitèrent.

Un chien hurla; un autre, très loin, lui répondit.

Le soir, après un couchant de cuivre et de turquoise, hautain et quelque peu mélodramatique comme tous les couchants d'ici, je suis revenu par les gorges d'Ilahoun. La terre semblait s'aplatir, et les villages, pudiquement, se confondaient avec elle. De légères fumées bleues se tenaient immobiles et droites; au loin, éclairée par un dernier rayon, la falaise rose s'allongeait, émouvante comme un bras de femme à l'heure du sommeil.

Des enfants criaient. Un moteur tapait, quelque part, sur une piste invisible. Des voix d'hommes, des voix de bateliers sans doute, chantaient pour encourager l'effort des bras, des épaules et des reins.

Le ciel, vert clair maintenant, devint démesuré.

Enfin, un brouillard monta du sol et des eaux invisibles; l'oasis s'enveloppait pour dormir comme fait le bédouin dans les pans de sa gandourah. La terre, avant de sombrer dans la nuit, eut l'air de sourire une dernière fois.

Allons! Voilà que je me mets à aimer l'Egypte, ou, plutôt, à chercher sur elle les traits bien-aimés de mon pays.

Dans ma forêt ardennaise, il y a six mois — je m'y ennuyais, il faut le confesser — l'Egypte me rendait visite à la façon d'une maîtresse (j'allais écrire : à la façon de Vadia...). L'Egypte avec son soleil et ses couleurs, sa toute-puissante vie charnelle entre l'ascétisme des deux déserts; et ici, irrésistiblement, je me complais dans le souvenir des bois de charmes, d'ormes et de hêtres. La nostalgie ne me quitte plus; elle est l'ombre même de mon cœur.

La nostalgie — écrivons, à son sujet, quelque pensée définitive! — ce n'est pas le simple désir du retour, c'est, en même temps, l'envoûtement de l'exil. C'est Ulysse qui veut quitter Calypso et, cependant, se plaît auprès d'elle. C'est un cœur acharné à choisir, et qui ne peut choisir, et s'y déchire.

27 mai 1937. — Ce soir, je ne suis pas sorti. Jusqu'à minuit, je suis resté allongé sur mon balcon; le vent frais du désert caressait mon front et mes mains et tirait de mon corps, par instant, un frisson.

Au-dessus d'Héliopolis, le ciel était balayé par les tiges rigides des phares de D. C. A. qui se cherchaient et se croisaient dans la nuit. Parfois, deux étoiles jumelles, l'une verte et l'autre rouge, glissaient au milieu des constellations immobiles. Les pinceaux de lumière les suivaient, les cherchaient, les saisissaient soudain; elles s'éteignaient alors, comme frappées de mort.

J'entendais aussi, déchirant appel toujours sans réponse, le sifflet des locomotives de la gare d'Hawamdieh.

Une sourde inquiétude gonflait mon cœur et précipitait mon souffle. Elle devenait, par instant, terrifiante; je sentais sur moi la menace d'une catastrophe où s'engloutirait ma destinée et celle du monde où je vis. Mes yeux, alors, ne pouvaient plus quitter le spectacle des tragédies du ciel. Quand les tiges lumineuses hésitaient trop longtemps, un désespoir sans mesure me submergeait; et j'étais soulevé de plaisir et d'effroi quand elles s'emparaient, enfin, dans les profondeurs, de la double étoile humaine.

Quelles forces inconnues tâtonnent donc aujourd'hui à travers la vaste nuit du monde? Quels surprenants visages vont-elles, brusquement, découvrir et éclairer?

Pour échapper à ces hantises — ridicules, oh combien ridicules! — je me suis levé et j'ai branché mon pick-up; je me suis saoulé de romances fades; on les aime, ces chansons, on les aime à Paris...

Le ciel est redevenu le ciel et le balcon a perdu son prestige aérien d'observatoire de l'informulé!

Mais j'ai eu tort de ne pas sortir. Les distractions vulgaires sont peut-être aussi indispensables que le boire et le manger. Elles me rendraient plus de service qu'un « journal », que ce journal de mes rêveries et de mes regrets, de mes appréhensions et de mes veuleries, dont je n'oserais pas, sans nausée, relire les pages affligeantes.

CHAPITRE IV

Une trentaine bien mûre, mais la peau fraîche et luisante d'un bébé, à peine ambrée par le soleil; un éblouissement de bijoux de clinquant; des dentelles, du tulle, cent nœuds de ruban; un feu de propos inconséquents que la blancheur des dents et l'éclat des yeux rendent spirituels; une voix haute et claire comme les colères d'une cascade; des bras nus, des mains légères et vives, et les rires de sa robe toujours en mouvement... Sabine Mosella.

Italienne? — Peut-être.

— Mon petit Pierrot, déclare Mahmoud bey, vous devez avoir bien mauvaise réputation chez les femmes.

— Et pourquoi donc?

— La Mosella tourne autour de vous en secouant toutes ses plumes, mon cher, et vous savez qu'elle ne peut voir un homme à bonnes fortunes sans tenter de le séduire.

— Vice d'honnête femme!

— Ou de femme qui vieillit.

— Croyez-vous?

Pierre Théraz regarde Sabine Mosella. Eh bien non, elle ne vieillit pas; pas encore. Une chair un peu trop généreuse peut-être... Le regard de Pierre Théraz ne cille pas plus que celui d'un maquignon. Mais quelle vie! Quelle chaleur de vie! Même les affûtiaux dont elle se couvre...

— Dites donc, elle a de l'abattage!

— Si vos sens fléchissent, Pierrot...

Mahmoud sourit, passe la main sur son menton que la barbe, si finement rasée qu'elle soit, n'empêche pas de bleuir, — c'est le désespoir secret de Mahmoud, ce teint sombre, plus encore que ses cheveux brillants et frisés — flanque une tape complice sur l'épaule de Théraz et tourne les talons.

Les deux grandes filles qui accompagnent Sabine s'effacent, auprès d'elle, comme des roseaux à côté d'un palmier, comme des filets d'eau dans le voisinage d'une source. Pierre Théraz se sent la bouche un peu sèche.

Le bar est vide; seul, cet Anglais, vissé sur un tabouret, les coudes sur le comptoir, boit; il est ici depuis quatre heures au moins; il ne quittera pas la place avant l'aube; le dernier à partir se chargera de lui; c'est un rite, chez Mahmoud bey : on remet la personne inconsciente de sir Baxter au chauffeur de la dernière voiture qui quitte, au petit matin, le palais de Garden City :

— Faites-en ce que vous pourrez, dit le jeune Egyptien.

Il ajoute parfois, avec un léger attendrissement :

— La coutume, pourtant, veut qu'on dépose sir Baxter sur un banc, devant sa villa, et qu'on sonne sa gouvernante.

Pierre Théraz ne peut se résoudre à rejoindre sir Baxter, pas plus qu'il ne se sent le courage d'affronter la presse du buffet. Il s'étire, réprime un bâillement et s'installe dans le coin d'un petit canapé de cuir blanc.

Le grand salon s'est vidé à son tour; les musiciens ont quitté leur estrade et bataillent, eux aussi, dans la salle à manger. Six Baxter et Pierre Théraz, silencieux, immobiles et abandonnés, ont l'air de deux rescapés d'un naufrage.

Mais soudain, sir Baxter tourne sur son tabouret, se sent attiré par le vide, descend, hésite, grogne et s'engage d'un pas mal assuré; au milieu du salon, un hoquet le secoue, sa face congestionnée flamboie, il lève des bras désespérés, puis, brusquement résolu, marche droit sur l'orchestre, escalade les degrés, se place derrière la batterie, et, des pieds et des mains, frénétique, commence à battre.

Tout le monde s'est retourné. Hommes et femmes applaudissent, puis battent, à son rythme, sur leurs assiettes. Mahmoud le rejoint en trois sauts et s'empare d'un saxophone. Sabine crie :

— Bravo, Baxter! Bravo, Baxter!

Et cent voix hurlent avec celle de Sabine :

— Bravo, Baxter!

Imperturbable, sir Baxter bat plus fort et plus vite. Le trompette va le rejoindre, et le violon, et la scie musicale. Mahmoud pleure à force de rire. Et tout cela couine, beugle, soupire, vagit et tambourine dans une énorme cacophonie.

— Y a-t-il une place?... Vous avez le meilleur coin...

Pierre Théraz n'a pas à répondre. Sabine Mosella s'est assise auprès de lui, et Mahmoud, là-bas, souffle un grand coup triomphal de saxo qui lui gonfle les joues.

— Quelle délicieuse maison de fous, dit encore Sabine Mosella.

— Vous aimez ça?

— Et vous?

— Je viens ici par pitié pour Mahmoud.

Sabine Mosella part à rire et Pierre Théraz rit avec elle; les dents blanches et tout l'éclat des cheveux blonds, si près de son visage, le font respirer moins vite.

— Vous me ferez danser, dit-elle, par pitié aussi; et ce sera la première fois.

— Je suis si timide.

— Vraiment?

— Vraiment. Ainsi, en ce moment, j'ai une envie folle de vous prendre un baiser, mais la timidité...

Une fois de plus, elle se met à rire; il lui prend les mains, les lui serre tendrement; elle le regarde avec des yeux troublés.

Au restaurant, le lendemain soir, elle fut charmante, Sabine Mosella. Réparties promptes et drôles, brusqueries animales. Il plaisait à Pierre Théraz de rompre ainsi — définitivement, pensait-il — le cercle, vague et doux, des habitudes de voluptueuse lenteur et de violence calme dont Vadia, pendant si longtemps, l'avait entouré.

Le parfum de Sabine est un parfum d'iris, par instant très fort et qui joue à s'évanouir; un parfum assez vulgaire. Le bras de Sabine, un bras doré, rond et ferme de blonde un peu grasse, Pierre Théraz l'avait longuement caressé sans que Sabine fît mine de protester ou de se reprendre.

Elle a même accepté, en se moquant — et Pierre Théraz n'est sûr de rien — de partir avec lui, à la fin de la semaine, pour passer quelques jours de vacances au bord de la Mer Rouge. Elle avait bu sans mesure et la hardiesse de ses propos ravissait Pierre.

Il l'emmena au Cabaret. Elle but, cette fois, comme une entraîneuse. Lui, il riait en lui tenant tête. Mais quand ils dansèrent, l'audace de ses gestes — des gestes de catin — mirent très vite Pierre au supplice. Il conservait l'esprit lucide et le comportement de cette femme, s'il le surprenait encore, ne le flattait plus; il froissait en lui, au contraire, tout un monde de douce rêverie, un goût profond pour la tendresse paisible, un sens — un peu trop chaleureux peut-être — de la véritable intimité. Il la comparait, quoi qu'il en eût, à Vadia, et une sorte de dépit, qu'il ne dissimulait même pas, assombrissait son cœur.

— Nous allons rentrer, dit-il, il est déjà deux heures...

— Laissez-moi ici, Pierrot; je terminerai la soirée avec Mahmoud et ses amis; je ne dors bien que le jour, moi.

Et, comme il hésitait, elle ajouta, persifleuse :

— Vous avez l'air d'un gamin qui boude. Si! Si! ne dites pas le contraire!

Puis elle se pencha sur son oreille dont elle saisit le lobe entre ses lèvres gourmandes :

— Comme tu es jeune ! Comme tu es bouillant! Comme tu es neuf encore!

Il sentit fléchir sa décision de la quitter. Diabolique, elle poursuivit :

— ...Comme tu es vain, aussi, et sensible à la flatterie!

★

Journal de Pierre Théraz.

30 mai 1937. — Je suis allé prendre le thé chez la Mosella. Quelle idée a-t-elle eue d'aller habiter le Vieux-Caire? Son immeuble a poussé, insolite, au-dessus des masures croulantes des artisans Coptes. Il est peuplé d'Italiens (elle doit donc être Italienne) et n'est qu'aux trois quarts achevé.

Vulgarité puissante. Tout le monde a l'air de se connaître, là dedans; c'est comme une énorme famille abritée dans dix étages. Pas d'ascenseur encore, et j'ai dû monter à pied et essuyer cent sourires humides et noirs qui avaient tous l'air de sourires complices. Parfois, une porte se mettait à trembler : colère d'une matrone, cris ou pleurs de la marmaille, jurons ou malédictions d'un époux ou d'un fils.

L'immeuble lui appartient-il? Je veux imaginer — il faut bien, n'est-ce pas, enrichir d'un peu de poésie celle dont on va faire, ne serait-ce que pour quelques jours, sa compagne? — qu'elle a choisi d'habiter où elle habite parce que, sous ses fenêtres, au couchant, se gonfle un énorme banian couvert d'oiseaux toute la nuit et, qu'au delà, les grands mâts souples et noirs des felouques du Port, l'immensité changeante du Nil, la vallée verte, grise et violette, la reposent de ses extravagances nocturnes. J'imagine aussi qu'elle aime le hourvari de la ville indigène, tôt éveillée et tard endormie, le fouet des fardiers qui éclate dans les nuages de poussière, les appels des muezzins et les cloches de Saint-Georges, les braiements des ânes, le piétinement feutré des chameaux de bât, le tambour roulant des carrioles et les vociférations des marchands... et celles de ses voisins et compatriotes. Oui, je suis même sûr que ce désordre, cette saleté, cette luxuriance des bruits et des odeurs lui sont indispensables.

J'ai dû, lorsque la porte se fût ouverte, faire un effort pour dissimuler mon étonnement et presque ma frayeur.

Son salon est vaste, haut, démesuré, mais encombré comme un souk. Les tapis — les murs eux-mêmes en sont couverts — mordent les uns sur les autres. Tapis de Chiraz et de Tabriz, songeurs et sanglants; broderies chantantes de Boukkarah; jeux abstraits, bistres, noirs et blancs de la Haute Egypte; longues fleurs gracieuses perdues dans une mer bleue, rouge ou jaune : « tapis chinois », me dit-elle avec un sourire de marchand; et même — n'est-ce pas à en perdre la tête? — tout un angle est recouvert par les géométries agressives de nos fabrications d'Europe (façon 1925, bien entendu).

Quant aux bibelots — on y regarde à deux fois avant de s'asseoir tant les cendriers, les coupe-papiers, les flacons, les brûle-parfums, les boîtes, les « nécessaires », les carnets, les « services », les coupes et les coupelles ont été semés à pro-

fusion! — ce sont tous bibelots de quatre sous — d'ivoire, de cèdre, d'argent, de fer-blanc et de cuivre — comme en fabriquent, à l'usage des touristes imbéciles et sentimentaux, les artisans d'ici, ceux de Beyrouth, ceux d'Alep, ceux de Chypre, ceux d'Asie mineure et ceux du Péloponèse.

Grands dieux!

Mais elle, toutefois, comme elle était simple et fraîche dans sa robe bleu de rivière à gros pois blancs.

Je dois l'avouer, elle fut charmante; coquette, bien sûr, mais charmante. J'ai joué le jeu : la main, le poignet, le cou; j'ai montré des yeux humides à souhait, assez d'emportement; j'ai poussé un ou deux soupirs — il faut « faire jeune » puisque c'est la jeunesse qu'on goûte en moi — et nous sommes finalement tombés d'accord pour partir ensemble le 3, et dans ma seule voiture! (Allons, allons, pas de fatuité... combien d'autres, avant moi, ont obtenu, aussi aisément, la même faveur et les mêmes promesses que cette faveur suppose.)

Je dois dire encore que cet appartement singulier, jusqu'à la fin, m'a causé une sorte de gêne et même de souffrance physiques. J'aurais aimé, moi, qu'une femme qui vit seule fût servi par une femme; le grand Barbarin de Sabine, somptueusement déguisé en Kawas, est vraiment trop beau et trop familier.

Le jour était doré, l'air tranchant et frais comme un sorbet. Des vagues de turquoise, élégamment coiffées de blancheur, accouraient au rendez-vous du rivage. Pierre Théraz entra dans l'eau. Sur la terrasse, Sabine levait un bras joyeux.

— Cou! ou! Cou! ou!

Le soir, ils dînèrent tôt. Le vin était un petit vin blanc bien sec que le patron achetait tous les ans en Provence. Vin avant le repas, pendant le repas, après le repas. Les yeux de Sabine, clairs, verts et fous, aussi fous que les jeux de la mer au petit matin et toujours plus clairs; son rire s'élevait comme la fumée d'un feu de bois. Exquise Sabine! Pierre Théraz ne voyait d'elle que ses yeux, ses dents, ses cheveux blonds, ses mains potelées, mais rapides et agiles, qui le servaient, s'emparaient des siennes, les caressaient un instant, repartaient, revenaient, brillaient du feu d'une bague ou saignaient de la rougeur d'un ongle, couraient sur la nappe ou sur son menton, cachaient l'éclat des dents, disparaissaient, revenaient encore.

Etait-ce l'ivresse? Ivresse du grand air, de l'eau vive, du vin gai? Ou n'y avait-il plus, vraiment, d'autre réalité que ces mains?

Pierre Théraz se saisit de la plus agitée, la retint prisonnière

— Sabine riait, le cou renversé, la gorge offerte, — la relâcha comme on relâche un oiseau.

A présent, Pierre et Sabine marchent au long de la mer. Le port, la route qui traverse la lagune, les villas de Port-Fouad paraissent infiniment lointains. Le cri d'une sirène monte, halette, faiblit, se perd avec angoisse dans le silence du désert. Les lumières des tankers de la raffinerie tentent de vains efforts pour rejoindre les étoiles sans nombre d'un ciel somptueux.

— Marchons vers le sud, dit Sabine, je n'aime plus les villes.

Pierre se tenait sur la haute rive et elle paraissait toute petite à son côté. Le quinquet jaunâtre d'un pêcheur arabe, au ras des eaux, perçait malaisément le réseau laiteux des brumes endormies.

— Comme le sable est chaud sous nos pieds, mon amie.

Sabine se baissa, caressa le sol du geste dont on flatte une bête, puis se laissa aller de tout son long. Pierre, hésitant, se pencha sur elle. Il aperçut la tache blanche de son visage et ses deux mains qui, brusquement, s'emparèrent de ses poignets, de ses bras, de ses épaules.

Pierre avait choisi deux chambres voisines qui communiquaient par une salle de bains.

En entrant chez Sabine, il eut un haut le corps. Elle avait éteint et ses fenêtres étaient closes. Deux radiateurs électriques rougeoyaient auprès du lit. La chaleur pesait comme une poigne.

— N'allume pas!

Sur le sol, sur les sièges, sur la glace du lavabo, elle avait jeté ses bas et ses robes, et toute la lingerie rose et noire dont elle venait sans doute de vider sa mallette. Il semblait qu'un escadron d'élégantes de la galanterie, pressé par le feu, se fût, ici, déshabillé à la hâte. Pierre risqua quelques pas précautionneux, et sans doute fut-il parti à rire si ce damné vin blanc ne lui eût pesé, avec tant de force encore, sur la nuque.

Un lourd parfum de musc et de plantes grasses rendait l'air irrespirable. Etendue sur le lit étroit, nue, un diadème dans ses cheveux dénoués, les bras et les doigts couverts de bijoux, Sabine, les yeux clos, s'agitait vaguement. Les pierres — rubis, jades, émeraudes et turquoises — cliquetaient, bruissaient, lançaient des éclairs pour approfondir encore l'ombre de la chambre.

Honnêtement en pyjama, le menton lourd et les bras brisés, Pierre se sentit si ridicule qu'il faillit s'enfuir.

— Viens!

— Quand il la quitta — elle avait fini, semblait-il, par s'endormir — deux ou trois bagues avaient roulé par terre et

son diadème, incliné sur l'oreille, semblait la couronne d'une reine de carnaval. Lui, la tête libre, pourtant, du poids du vin, ressentait au creux de l'estomac une insupportable nausée. Il lui fallut une douche pour lui rendre le cœur de rire.

Journal de Pierre Théraz.

6 juin 1937. — Je n'ai pas eu, grands dieux! à la caresser de paroles ni à l'entourer de gestes. Avec une impudeur savante et forcenée, elle s'est emparée de mon corps. Surpris, rageur, puis dégoûté, je n'ai pas pu ne pas céder, ni me reprendre. Au vrai, je ne m'appartenais plus; je n'étais plus guère qu'une machine bien conduite. Humiliation d'autant plus cuisante que je ne la subissais pas sans plaisir.

Le matin s'allongea, paré de vertes écharpes de brume qui traînaient sur la mer et enserraient languissamment les hauteurs du Mont Sinaï. La mer s'était tue, mais des nuées d'oiseaux s'ébattaient sur la plage, piaillants et rieurs comme des enfants arabes.

— Venez me dire bonjour, Pierre chéri!

(Eh oui! je fus — je suis encore, peut-être — le « Pierre chéri » de cette femme!)

Le désordre de la nuit avait disparu. Sabine lisait, assise dans son lit.

Je ne mets aucune complaisance à ce que je raconte. Je parle d'elle et de moi comme on peut parler des personnages d'un rêve ahurissant.

Nous avons déjeuné sur la plage en tête à tête. Je suis un garçon bien élevé et j'ai servi ma compagne avec attention; le sourire de ses dents éclatantes me remerciait; elle avait la peau d'une fraîcheur délicieuse; l'envie me prit — je le confesse — de caresser et de mordre ses beaux bras, blonds et dorés.

— J'ai apporté mon fusil, lui dis-je, et j'ai forte envie d'aller tirer quelques outardes ou quelques lièvres dans la montagne.

— Allez-y seul, Pierre chéri, je crois sentir, d'ailleurs, que vous avez grand besoin d'être seul.

Je ne niais point.

— Vous n'êtes même plus poli! Quel gamin vous faites! Tenez, je vais vous le chercher, votre fusil...

J'essayai de protester, je me levai même et la pris dans mes bras, simulant l'ardeur du désir :

— Petit comédien! dit-elle, allez-vous-en!

Je ne fus pas loin d'estimer que cette toquée pourrait devenir un jour une maîtresse agréable.

Quand je revins, vers midi, je la retrouvai, animée et bavarde, en compagnie d'un couple d'inconnus. Elle me présenta en vantant mon air de santé et ma bonne mine sur un ton de boniment qui me rendit, derechef, toute ma mauvaise humeur.

— Mr. Law est planteur aux Indes, Pierre. Il est en congé de six mois et fait le tour du monde... Mrs. Law l'accompagne.

Les cheveux de Mr. Law, jaunes et ternes, plantés tous sur le sommet de son crâne, descendaient roidement les pentes qui mènent à la nuque, aux oreilles et aux yeux et coiffaient sa tête comme un toit de paille une case soudanaise. Le cou, le tronc, les membres et les doigts de Mr. Law étaient repliés sur eux-mêmes, tordus, noués, recroquevillés, et cet homme étrange ne présentait au soleil que la carapace brune de son dos. Quand Mr. Law prit son verre, une lueur de souffrance et de furie passa dans ses petits yeux pâles que je vis luire, l'espace d'un instant, dans un visage cireux aux larges méplats. Le bras de Mr. Law s'était étendu avec peine, et, sur le verre, sa main s'était refermée comme une pince .

— Ce sont les hivernages aux Indes, déclara Sabine avec un sourire encourageant de guide de Musée. Cette terrible crise de rhumatismes a saisi Mr. Law à Djibouti.

— En un jour, confirma Mrs. Law avec un accent terrifiant, Mr. Law est devenu comme un crabe.

Le crabe s'agita :

— Jamais les enfants — car nous avons deux enfants, Monsieur, — ne se sont aussi bien amusés. Je me suis transformé sous leurs yeux comme par l'effet d'une baguette magique. Tordant! Monsieur, tordant! c'est bien le mot.

Lui, il parlait français avec aisance. Sabine, en l'écoutant, se trémoussait d'aise et je pensais à part moi qu'elle devait trouver excitante l'imagination de coucher avec un homme-crabe, hurlant de douleur dans le feu des étreintes. Je détournai la tête : n'allais-je pas me mettre à rougir?

Law, très en verve, contait des anecdotes grivoises; Sabine riait si fort qu'il lui en venait des goutelettes de sueur sur le plat du nez. Quand elle s'arrêtait, on entendait, dans l'air immobile, éclater et se perdre les cris des deux enfants qui couraient sur la plage déserte. Mrs. Law promenait, de droite et de gauche et de bas en haut, au bout d'un cou frêle, une tête légère que deux bouquets de cheveux persillés, au-dessus des tempes, semblaient agrémenter de cornes. Elle n'avait ni épaules ni poitrine, et son long buste allait se perdre, en s'élargissant, dans un ample et vague bassin qui débordait du fauteuil de rotin. De temps en temps — quand les propos de Mr. Law arrachaient un gloussement plus aigu à Sabine — Mrs. Law m'adressait un sourire embué où se lisait une sorte d'appel plaintif à l'indulgence ou à la complicité.

J'aurais donné une fortune, comme on dit vulgairement, pour me trouver ailleurs.

Pierre Théraz et Sabine, dans la matinée du 7 juin, sont rentrés au Caire. Mais Pierre Théraz, s'il ne la fuit pas, ne voit plus celle que Mahmoud bey, protecteur et méprisant, appelle « La Mosella ».

Suite du Journal de Pierre Théraz.

12 juin 1937. — J'ai interrogé Mahmoud bey.

— Tu n'as rien à craindre, Pierrot! Tu n'es pas le premier à la laisser tomber et l'on sait qu'elle n'a jamais essayé de s'accrocher à quelqu'un.

Il se mit à rire :

— Non, jamais; au contraire, même; quand cela menace de durer trop longtemps, c'est elle qui s'arrange pour dégoûter l'homme. A la vérité, vois-tu, des femmes comme elle, il en faudrait davantage!

Il soupira :

— Nulle n'est plus discrète que Sabine.

Me prenant par l'épaule, il ajouta, sans voir que j'avais rougi :

— Une femme comme elle, c'est taillé sur mesure pour des hommes comme nous!

« Des hommes comme nous », mon Dieu, mon Dieu, il a pu dire « des hommes comme nous » et rien, en vérité, ne me permettait de protester. Je suis un homme comme Mahmoud bey. Moins désœuvré, plus inquiet (car Mahmoud bey, j'imagine, ne tient pas journal de ses misères morales), mais je vis comme il vit : sport, danse, bridges, maîtresses de hasard, et des jours qui s'ajoutent à des jours qu'un vieux diable stupide et ricanant emporte tous. J'ai été, après Mahmoud bey et dix ou douze autres, l'amant de la Mosella; mon seul mérite c'est d'avoir « plaqué » le premier; est-ce bien un mérite? J'ai l'estomac plus fragile que ces Messieurs — affaire d'âge, peut-être — et c'est tout.

Le soir du 6 juin, elle a été plus odieuse encore que la veille. La nuit était humide et lourde. A peine eus-je poussé ma porte que j'entendis le rire de Sabine. Elle était à genoux sur mon lit; les cheveux défaits, — ses cheveux légers et brillants, légers comme son parfum d'iris, brillants comme les rêves les plus clairs — les mains au dos, la figure levée, elle imitait la mine d'un enfant qu'on réveille. Elle s'était vêtue de mon pyjama, trop large pour elle mais que gonflait sa poitrine.

Je levai la main, excédé. Elle me sourit tendrement et je

n'eus pas le courage de la chasser. La gaucherie — voulue, bien sûr — de son allure, et ce pyjama, lui donnaient de l'imprévu, du piquant, un charme équivoque auquel je fus sensible bien malgré moi. Je m'assis auprès d'elle et lui entourai les cuisses de mon bras.

Elle avait posé les mains sur mes épaules et jouait, derrière moi, à souffler dans mes cheveux.

— A quoi me fais-tu penser, Sabine?

— Dis?

— A je ne sais plus quel film d'autrefois... Une comédie, un peu sotte... mais amusante, tu sais...

— Oui, et alors?

— Une histoire de voyage; un jeune homme et une jeune femme qui viennent de prendre un train de nuit; je ne sais plus très bien ce qui se passe, mais il arrive qu'à l'heure de dormir elle a sa valise à lui, et lui la sienne.

— Que fait-il?

— Il est fort en peine et elle, bien davantage encore; c'est une petite provinciale, tu comprends, une oie blanche; quand il entre chez elle, elle pousse un cri apeuré... Tout cet embarras s'achève enfin comme tu peux l'imaginer.

— Jouons à cela, Pierre chéri... Voilà, je suis le séducteur, le roué, et tu es la pauvre petite demoiselle. J'entre chez toi. Tu trembles. Tremble! Tremble donc!... Je m'approche. Je te parle de très près. Ecoute. Ecoute! Et je baise ton oreille. Tu trembles beaucoup moins. Mes mains commencent à courir sur toi. Ton cœur se rassure, et, en même temps, il s'émeut. Je te déshabille...

Une poussée violente de pudeur virile m'emporta contre elle. Je lui saisis les mains, ses mains « adroites » comme elle dit; je les serrai à les faire craquer.

— Imbécile! cria-t-elle.

Pas plus que je n'avais eu, en entrant, le courage de la chasser, je n'eus celui de la battre.

15 juin 1937. — Nous menons joyeuse vie, Mahmoud bey, Nahoumi et moi. Mahmoud « s'amuse », c'est son mot. Nous buvons, rions et dansons. Il m'arrive de bâiller, de temps en temps, et Mahmoud n'en rit que plus fort. A l'aube, je me sens toujours le cœur aveuli; Mahmoud a peut-être raison qui me conseille de ne jamais rentrer seul chez moi.

★

Hier, et tout à l'heure, à la pension Helvetia où nous dînons presque tous les soirs, une jeune fille a failli émouvoir mon cœur, ou, tout au moins, mon imagination et mes sens.

Elle était vêtue d'une longue robe de mousseline verte et semblait parée comme une demoiselle d'honneur dans une noce de province. Des yeux si clairs qu'ils semblent toujours voir au-delà de ceux qu'ils regardent; des bras longs et doux. Personne ne la connaissait, pas même Nahoumi. Nous nous attardâmes sans nous être consultés; quand elle s'en fut, vers minuit, aucun de nous n'avait obtenu la charité d'un sourire.

— Je crois fort, déclara Mahmoud, que nous sommes tous amoureux de la jeune fille blonde.

— Jeune fille?

— Elle ne porte pas d'alliance, Pierrot, vous ne l'avez pas remarqué?

Il sourit :

— Nous voilà donc tous amoureux d'elle, tous les trois, amoureux dans l'indivision.

— Je suis prêt, répondis-je, à renoncer à mes droits.

— Misogyne ou fatigué?

— Les deux.

Ce soir, elle était encore à la même table. Elle portait la nourriture à sa bouche avec une gravité puérile, un peu ridicule peut-être, mais qui me toucha; Mahmoud s'en aperçut :

— Pierrot, dit-il, l'objet indivis de notre amour ne vous est plus indifférent.

Nahoumi se pencha vers nous :

— Je connais son nom...

— Vrai?

Un nouveau personnage entra en scène. Petit, boutonneux, l'œil glauque derrière des lorgnons cerclés d'or, le cheveu rare mais savamment disposé, nœud papillon et d'énormes perles aux manchettes, un vieux beau se penchait sur la main de la jeune fille, prenait place à son côté et roucoulait, dans une langue extravagante que Nahoumi lui-même, qui sait tout, ne comprenait pas, des paroles qui nous parurent tendres. Le rouge du plaisir montait aux joues délicieuses, les beaux yeux s'animaient. Nous baissâmes la tête, piteusement.

Mahmoud se reprit le premier :

— Messieurs et chers collègues, déclara-t-il du ton d'un savant qui termine une communication à l'Institut d'Egypte, il apparaît clairement désormais que nous sommes tous cocus.

Je suis rentré plus tôt que de coutume et moins triste peut-être; comprenne qui voudra!

Le travail, depuis quelques jours, me fait du bien; on dirait que j'en viens à aimer le bruit pressé des pas dans le hall de la Compagnie, le cliquetis des machines à écrire, l'heure du

courrier, le téléphone, et jusqu'à l'empressement verbeux de Papazian. Les routines sont peut-être le meilleur remède aux vagues douleurs et aux espérances incertaines.

Mais il me semble aussi que ma vie se déroule ailleurs qu'en moi-même, lointaine, sans but, insensée. J'assiste à son spectacle sans surprise. Mahmoud, lui, est toujours présent dans ses plaisirs; je le méprisais encore il n'y a pas si longtemps; aujourd'hui, j'en viens à l'envier.

Naguère, au moins, les tendres habitudes qui m'unissaient à Vadia me dissimulaient la vanité de mon existence.

Cet été égyptien finira-t-il jamais? Où sont mes désirs, mes volontés, mes craintes même?

La ville entière s'est mise à l'unisson de mon cœur. La Cour a gagné Alexandrie; les puissantes familles égyptiennes ont abordé sur les rives d'Europe; les Syriens partent pour les montagnes du Liban et les Grecs s'embarquent pour leurs îles. Derrière les hauts palmiers au tronc blanc, les palais de Kasr el Doubarah ont clos leurs volets. Les jeunes femmes luisantes de soie noire et dressées sur les pointes de leurs chaussures neuves ont disparu des trottoirs de Kasr el Nil. L'odeur du crottin et des grillades a chassé celle de l'essence.

Oui, le Caire est un corps immense qui perd son sang, et moi je suis comme un malade affaibli et quasi stupide.

« Je m'amuse! »

CHAPITRE V

On était en octobre, et l'été, un jour ou l'autre, allait s'achever brusquement. Déjà le vent frais du soir soufflait plus tôt. Les matins paraissaient bienheureux; Pierre Théraz, en gagnant son bureau, voyait fuir vers le Sud, dans le ciel doré du point du jour, des flocons roses. Les volets qu'on ouvrait claquaient sur les murs. Fraîchement arrosée, la rue, déserte encore, fumait dans le soleil neuf comme une prairie de France au mois de mai.

Mahmoud bey avait quitté l'Egypte. « Crise de foie » annonça-t-il... « il faut absolument que je sois à Vichy avant la fin de la saison ». Et tout le monde avait ri, plus fort encore que lorsqu'il avait déclaré, trois mois plus tôt, que, « cette année, il n'irait pas en Europe pour bien montrer à tous les snobs qu'on peut vivre douze mois sur douze en Egypte ».

Pierre Théraz ne voyait plus guère Nahoumi dont l'éloquence, les gestes et jusqu'à la peau l'irritaient et l'horripilaient. Quand Nahoumi disait — et c'était souvent — en levant au ciel ses gros yeux humides, les lèvres mouillées, les deux mains d'abord posées sur le cœur, puis les bras ouverts amou-

reusement, doigts vibrants et écartés, sa pomme du cou lancée en avant et les sons roulant dans sa gorge comme l'huile dans une poêle à frire, quand Nahoumi roucoulait, quand Nahoumi clamait ou chantait : « A qué j'aime la France! » Pierre Théraz se sentait une furieuse envie de l'étrangler.

Les bateaux des Messageries, ceux du Lloyd Triestino et du Lloyd Yougoslave, les longs courriers anglais ou hollandais, et même, deux fois par semaine, un rafiot grec besogneux, ramenaient tous les jours et comme par fournées les fuyards de mai et de juin. On ne pouvait plus faire un pas dans la rue sans avoir à s'exclamer :

— Ah! enfin, vous voilà rentré! Quelle mine superbe, cher ami!

Et c'était le récit d'une croisière toujours réussie, d'une remontée en voiture de la vallée du Rhône ou de celle du Rhin (par beau temps, bien sûr), c'était Vichy ou Carlsbad, Lucerne et sa chaleur incroyable, et Paris « qui est toujours Paris, mon cher, ah! comment avez-vous pu vivre ici » ?

Pierre Théraz ne sortait plus que pour se rendre à son travail. Il prit même la précaution de décrocher, en permanence, le téléphone de l'appartement. Mais trois fois par jour, au courrier, un paquet de cartons lui annonçait que Mme et M. Hostier, Sir Baxter, Ibrahim bey Loufti et Madame, son Excellence le Comte de Morenhove, la Princesse et les Princes Latallah (anciens marchands d'ânes, puis de mitrailleuses, mais le carton n'en disait rien qui portait, dans l'angle, une couronne vaniteuse), M. Louvin, Mme Desonnière, le professeur Roger et Madame (des gens qui, en France, seraient restés bonnement Mme et M. Roger, Monsieur avec un parapluie sous le bras et Madame, tous les matins, avec un cabas)... venaient de rentrer, l'attendaient à dîner, comptaient sur lui pour un bridge, une coktail-party, un souper, qu'ils étaient chez eux le mercredi ou le vendredi, qu'ils rouvraient leur dahhabieh et qu'on y danserait.

Pierre aurait voulu jeter tout ce vaniteux fatras au panier, mais il ouvrait les riches enveloppes blanches, lisait, souriait ou haussait les épaules et voyait, comme au cinéma, défiler de rapides images; il prenait note d'une réponse à dicter au fidèle Papazian, soupirait, riait, s'impatientait...

C'est ainsi qu'il apprit, le 17 octobre au matin, que Mme et M. Vasidès venaient de rentrer au Caire et que Mme Vasidès « serait chez elle le mercredi, à partir de cinq heures ».

Ses mains se couvrirent de sueur. L'écriture de l'enveloppe lui était inconnue; celle de la femme de chambre, probablement. La plaisante distraction! Si précautionneux qu'il fût, le Grec n'était pas allé jusqu'à réviser sa liste d'adresses!

— Et si je me rendais chez vous, mercredi prochain? Oui,

cher Léonide, si j'acceptais, machinalement, votre invitation machinale?

Pierre Théraz se mit à rire :

— Vous seriez obligé, cher Léonide, de me serrer la main, et vous, Madame Vasidès, vous me feriez admirer, n'est-ce pas, comme à tout le monde, le Lhote, le Waroquier ou le Gromaire que vous n'avez pas manqué de ramener de Paris?...

A moins que, plus fidèle qu'il n'est de bon ton, vous n'ayez acheté, Madame Vadia Vasidès, comme l'an dernier et pour l'amour de moi, deux ou trois belles gravures de Laboureur...

On dansait sur le pont supérieur, entre les hautes tentures de toile écrue. Mais la proue, dégagée, ouverte sur le ciel et le fleuve, offrait un asile aérien aux bavards et aux amoureux; les amarres du bateau immobile grinçaient doucement; une poussière d'étoiles s'écroulait des hauteurs du ciel jusque dans les flots.

Accoudés à la rambarde, c'était bien Vadia et Léonide. Pierre reconnut la silhouette de la jeune femme, et son rire, son rire rauque des moments d'émotion.

— Venez, Pierre, demanda Denise Hostier, allons, nous aussi, regarder la soie des eaux.

— Comme vous parlez joliment, répondit-il en se moquant.

— Vous me trouvez bien jeune, n'est-ce pas?

Elle posa sur lui de grands yeux pleins de gravité et de défi :

— ... Une oie blanche, n'est-ce pas, la petite Hostier?

Elle eut soudain l'air très malheureux :

— Ne craignez rien, je ne cherche pas un époux...

Puis une brusque flambée :

— D'ailleurs, je n'épouserai jamais un Don Juan!

Pierre Théraz se tenait auprès d'elle, au milieu du pont, fâcheusement surpris, embarrassé d'elle. Elle le regardait droit dans les yeux :

— C'est parce que je suis la fille du patron, n'est-ce pas, que vous m'invitez à danser...

— Mademoiselle... Mademoiselle...

— Ou parce que vous êtes sans maîtresse?

Cette petite l'aimait. Il eut l'impression de s'éveiller brutalement, dressa le cou, fit, des yeux, le tour de l'assemblée comme pour y chercher un secours, se ressaisit pourtant et dit sur un ton plaisant :

— Ma parole, Denise, vous me faites une scène! Ne suis-je donc plus votre vieux camarade?

— Allons au bar, dit-elle rudement; et elle lui prit la main,

l'entraînant, cependant qu'il riait pour garder une contenance.

Mme Hostier les rejoignit bientôt, importante, babillarde. Ah! son foie allait mieux, cent fois mieux; ses fatigues matinales, ce n'était plus qu'un mauvais souvenir; les eaux, Théraz, et l'air de France, il n'y avait que cela! Et elle l'admirait vraiment beaucoup d'être resté dans cet enfer tout un été; certes oui, Jacques Hostier, son mari, le « Patron » comme on disait, n'était qu'un bourreau...

— Faites-moi danser, Pierre, interrompit Denise.

— Ma mère vous ennuie?

Et comme il faisait mine de protester :

— Moi aussi, je vous ennuie. Vous me trouvez bien fade, n'est-ce pas? Oh! je vous comprends, voyez-vous...

Si, tout à l'heure, il s'était senti flatté, presque ému, il commençait de s'irriter à présent :

— Vous dansez très bien, Mademoiselle, beaucoup mieux qu'avant votre voyage en France.

Il regardait droit devant lui, indifférent et correct. Elle se tut et baissa la tête. Leurs pas et leurs mouvements s'accordaient avec aisance; le « père Hostier » avait rejoint sa femme, et, sur le seuil du bar, tous les deux, le regard humide et encourageant, ils souriaient à Pierre Théraz et à leur fille.

— Je comprends que leur mine vous crispe, dit-elle à mi-voix. Mais faut-il que je vous présente des excuses...

— Taisez-vous, supplia-t-il.

— Faut-il vous rappeler que ce n'est pas moi qui conseille à ma mère de manger des sucreries à longueur de jour et de ne porter que des robes claires? Mon père est un brave homme, c'est du moins ce que disent ceux qui ne le connaissent pas; c'est un brave homme, et il en a l'air, il en a trop l'air! Mais je n'y puis rien et n'y suis pour rien, Monsieur Pierre Théraz!

— Vous êtes insupportable...

Il fit un effort pour rire :

— Insupportable et impitoyable!

Elle rit avec lui, mais le cœur perdu dans un immense chagrin sans forme. Un air de bonheur triomphant, là-bas, transfigurait Mme Hostier.

Nahoumi s'approcha :

— Mademoiselle...

Denise Hostier prit son bras... A grands pas, — volontiers, il se serait mis à courir — Pierre Théraz gagna l'avant du bateau. Mme Hostier et son mari avaient repris leurs places autour d'une table de bridge.

Pierre Théraz s'adossa à la rambarde. Une odeur de laitage, de suint et de bois brûlé venait du village d'Embabeh; parfois, une bouffée d'air frais, plus vive que le large alizé, semblait

tomber du ciel; et Pierre entendait, quand l'orchestre s'apaisait, l'appel mélancolique des crapauds sur les berges et le froissement soyeux de l'eau.

Les danseurs, peu à peu, désertaient le pont. Les tables de jeu s'étaient multipliées. On se pressait au bar; les hommes riaient grassement et la voix des femmes montait très haut avant de se briser dans des hoquets de rire.

Soudain, le cœur de Pierre Théraz s'arrêta de battre. Dans le coin le plus retiré du salon, Vadia était assise, seule, les genoux rapprochés, les mains jointes sur la poitrine. Pierre fit un pas en avant; les grands yeux sombres demeurèrent sans éclat; incertain, lâche et malheureux, Pierre se détourna, saisit la rambarde à pleines mains et se pencha sur le fleuve.

L'eau du Nil, l'eau sombre et bleue, traversée de flèches de lumière, la voix de l'eau, la soie de l'eau, l'eau toujours, et ce ciel inhumain et trop riche, cette vallée endormie, l'énorme Afrique et ses lieues et ses lieues de pays morts, l'eau encore, toujours la même, et sa caresse monotone, et la proue qui sombre lentement pour, d'un même geste, se relever; la monotonie, l'éternité de l'eau, de la nuit et des terres immenses; un cœur tout aussi immobile; des minutes et des heures tout aussi vides. Combien de fois l'orchestre s'est-il tu, et combien de fois a-t-il repris ses chansons fades?

C'est bien Vadia qui se tient à côté de Pierre Théraz et c'est bien sa main, sa main tiède et ferme, qui se pose sur le poignet de Pierre Théraz, et c'est bien sa voix qui reproche :

— Vous avez oublié notre amour.

— Je n'ai rien oublié.

— Vous avez promis de tout oublier.

— Je n'ai rien promis.

Le souvenir de cette dernière scène, dans son salon, il y a six mois, de cette scène grotesque... Pierre Théraz revoit la pomme d'Adam du Grec et les veines bleues et cassantes sur ses tempes; va-t-il se mettre à rire, cruellement?

— Si, vous avez promis. Mais pourquoi avez-vous promis?

Il pourrait répondre tout d'un trait : « parce que je ne vous aimais pas », et c'en serait fini; une bonne fois; mais il se contente de se taire et de se pencher davantage sur l'obscurité des eaux.

— Ah! vous êtes jeune, dit-elle, et je vous comprends!

Cette fois, Pierre Théraz ricane.

Denise Hostier me comprend. Vadia Vasidès me comprend. Indulgentes et lucides, ces deux femmes! A ne pas me comprendre, il n'y a que moi; dans cette comédie qu'est ma vie, un seul rôle d'inconscient, le mien!

Pierre Théraz se redresse, se secoue, et, de sa voix de tous les jours — sans oser, pourtant, se tourner vers la jeune femme, — il demande :

— Est-ce que vous repartirez en voyage, chère amie?

Elle ne répond pas; elle s'écarte seulement de la rambarde. Attend-elle qu'il lui parle encore? Il se sent, à présent, aussi faible qu'au sortir d'une longue maladie, étranger à lui-même, indifférent comme sont les saints ou les morts. Pour un peu, il cracherait dans l'eau.

Elle finit par s'éloigner. Au bout de combien de temps? Pierre Théraz n'en sait rien; pourrait-il dater les souffles du vent, les passées d'odeurs rustiques, les gémissements des amarres?

Jacques Hostier vint le rejoindre :

— Dites donc, Théraz, qu'est-ce que vous avez fait de ma fille?

— Denise?

— Oui, elle a disparu.

Il s'efforçait de prendre un ton léger :

— Elle nous a quittés pour danser avec Nahoumi; nous nous sommes remis aux cartes... Vous connaissez ma femme, n'est-ce pas? les cartes et les bonbons... Et puis, plus de Denise!

— Et Nahoumi?

— Il a quitté le dahhabieh après cette danse, j'en suis certain. Il est venu nous serrer la main en partant... Cette enfant est stupide!

Mme Hostier haletait :

— J'ai couru partout, dit-elle. Jusque dans les appartements du premier pont.

Elle rougit jusqu'aux oreilles et un soupir léger comme un son de flûte sortit de sa pesante poitrine :

— Je n'en puis plus, dit-elle; Théraz, sauvez-nous!

Allait-elle s'évanouir? Le « père Hostier » lui avait pris les mains et Théraz, la bouche ouverte, contemplait cette scène touchante et ridicule.

— Je pars à sa recherche, dit-il; et il s'enfuit, presque en courant, et pour se délivrer d'eux.

Il se sentait hargneux comme un chien. Le patron se moquait du monde. Que je la retrouve, la greluchonne, et je lui promets bien... Me faire jouer, à moi, le rôle d'un chaperon ou d'un Saint-Bernard! Cette gamine mérite des gifles!

Il parcourut rapidement les deux ponts; rien n'est plus simple que la structure de ces vieux bateaux transformés en habitation de plaisance; où voulez-vous qu'une fille s'y cache? La petite était partie, elle s'était enfuie. Et puis après? Qu'est-ce qu'il croyait, le père Hostier, qu'elle était d'autre bois que les autres? Pour l'instant, elle devait s'en donner à cœur joie,

au Kit-Kat ou au Continental; toutes les femmes, dans ce maudit climat, perdent la tête un jour ou l'autre.

— Elle est allée prendre le frais, dit-il, ne vous inquiétez donc pas.

— Pour l'amour du ciel, Théraz, interrogez le Kawas! Je mourrais de honte si j'avais à le faire moi-même.

Théraz s'inclina et fit demi-tour d'assez mauvaise grâce. Le Kawas ne se souvenait de rien, bien sûr, il était sorti tant de monde! Le manteau de Mademoiselle? « Regardez, Monsieur, regardez. » Le manteau n'était plus là.

— Si vous voulez m'en croire, Madame, reprenez votre bridge; Denise ne peut pas tarder à rentrer, il est près de trois heures...

Mme Hostier, cette fois, alla jusqu'à la larme; le père Hostier tournait autour d'elle comme une barque désemparée qui louvoie autour d'un récif.

— Chère Hélène, soupira-t-il enfin, et il la prit par la main, l'entraînant vers le coin des bridgeurs.

Le caracol de Zamalek était installé au rez-de-chaussée d'un vieil immeuble aux vitres bleuies; un bec de gaz clignotait au-dessus de la porte.

— Curieux, dit Pierre Théraz, on se croirait à Paris; et dans le Ve arrondissement...

Hostier ne sembla pas l'entendre. Ils entrèrent. Un chaouiche somnolait sur une chaise, la tarbouche sur le cou, le ventre en avant, les jambes allongées et molles.

— Peut-on voir un constable ou un officier?

— Moment, Monsieur.

Le chaouiche appuya sur un timbre; une porte s'ouvrit; on entendit rouler une marée de voix gutturales et de rires gras; des chaises grincèrent; un gosier réjoui lança une dernière plaisanterie qui resta sans écho et le constable, déférent, fut enfin devant les deux hommes. Pierre, d'une voix neutre, expliqua ce qui les amenait; le policier passait d'un pied sur l'autre et son buste se balançait lourdement.

— Vous étiez donc chez son Excellence Talaat Pacha Mahmoud?

— Oui.

Le balancement se suspendit; le cou à l'horizontale, l'Egyptien serra les poings et plia les genoux comme pour mieux réfléchir.

— Je vais faire appeler le lieutenant, décida-t-il; le lieutenant est un grand homme...

— Ces gens-là me tuent, Théraz, soupira le patron. Leur

lieutenant du diable ne sera pas là dans une heure. Et en une heure, voyez-vous...

Il s'ébroua, fourra violemment ses mains dans le fond de ses poches :

— Mais, bon dieu! on n'enlève pas les femmes, au Caire, je le sais bien! Il y a vingt ans que j'y suis. Petite rossarde! Une fille unique, Théraz, à qui, jamais, nous n'avons rien refusé...

Puis, saisissant Théraz par les revers du pardessus :

— Elle avait du goût pour vous! Hein?... Pardi, un imbécile l'aurait remarqué. Et vous n'êtes pas un imbécile... Qu'est-ce que vous lui avez dit? Hein? Qu'est-ce que vous lui avez fait? — Parlez donc, à la fin! Parlez donc! Est-ce que vous prenez ma fille pour une de vos poules?

Il lâcha le jeune homme et fut s'asseoir, le front dans les mains, accablé. Le silence revint comme une vague. On n'entendait que le crissement des godillots du chaouiche qui s'était mis à faire les cent pas sur le trottoir. L'éclairage était pauvre. L'aiguille d'une grosse pendule progressait par sauts comme une patte d'insecte.

— Je vous demande pardon, Théraz, murmura le patron; et il ajouta, en secouant les épaules :

— Ne vous foutez pas de moi, mon cher, tout à l'heure, quand nous trouverons la petite tranquillement rentrée dans sa chambre.

L'officier de police était un tout jeune homme; des traits fins, un nez aigu, des lèvres minces, lui donnaient un air de distinction assez dédaigneuse et le père Hostier sembla lui inspirer plus de mépris que de pitié.

— Notre ville est une ville honnête, dit-il. Mlle Hostier se sera égarée en voulant rentrer seule. Retournez chez vous, Monsieur. Assurez-vous bien qu'elle n'y est pas. Vous me téléphonerez...

Pierre Théraz conduisit lentement. L'angoisse de son compagnon ne réussissait pas à l'émouvoir. Aussi peu intéressé par cette affaire que le lieutenant de police. Tiens, il faudra qu'il me dise où il fait tailler ses bottes, celui-là. Denise Hostier? Vadia Vasidès? Ni Denise, ni même Vadia; l'une n'a jamais été rien pour moi, l'autre n'est plus rien; des noms comme sur un registre; bien complets : Denise Hostier, Vadia Vasidès. Il faudrait ajouter deux dates... Voyons, voyons... pour Vadia ce serait « printemps 36, mai 37 »; printemps 36, ce n'est pas une date, grands dieux!

— Quel monstre vous êtes, mon chéri — elle roule les r. Mme Vadia Vasidès — vous ne connaissez pas la date de naissance de « notre amour »...

Pierre Théraz fut secoué par un rire silencieux et le père Hostier le regarda avec effarement.

Un fin brouillard d'argent enveloppait la ville. Vague comme un sourire, une clarté apparaissait à l'Orient. Des chameaux silencieux, en longues files, tanguaient au bord des trottoirs. Quelques rares passants se hâtaient frileusement. Le jour, bientôt, et la fin de ce songe absurde.

Denise Hostier n'était pas chez elle et on ne l'avait pas revue sur la demeure flottante de Talaat Pacha Mahmoud. Pierre Théraz laissa Hostier et sa femme à leur désespoir et rentra rapidement, bien décidé à dormir ferme.

Journal de Pierre Théraz.

8 octobre 1937. — Tu n'es pas, Pierre Théraz, un homme de qualité, un homme au cœur bien placé, puisque tu vis toujours. Mieux : tu n'es ni honteux ni mécontent de vivre. Mieux même : tu attends encore de la vie des surprise heureuses, des joies et ce qu'on appelle le bonheur. Incorrigible enfant, Pierre Théraz, odieux enfant plus brutal et plus égoïste qu'une bête au front bas.

Comme dans les romans à cent sous, la petite Hostier, il y a huit jours, « a tenté de se tuer pour moi ». Je suis bien obligé de le croire puisqu'elle a pris, avant de le faire, la précaution de me l'écrire.

« Cette femme est revenue, me disait-elle, et j'ai senti que vous alliez recommencer avec elle votre vie de mensonges et de coucheries. Vous l'aimez comme un chien, et les chiens retournent à leur bave... »

Un brave homme de facteur a jeté dans ma boîte cette enveloppe jaune que voici. Une enveloppe prétentieuse, trop longue et trop étroite, une de ces enveloppes que choisissent les couventines émancipées; le destin n'est jamais de bon goût!

...Donc, Mohammed Loufti bey, le lieutenant de police, a retrouvé lui-même la petite, à l'aube, dans les jardins du Sporting-Club. Elle s'était tiré une balle dans la tête.

Pauvre petite Denise Hostier qui n'a même pas choisi un motif valable et s'est trompée grossièrement; car Dieu sait que je n'avais nulle intention de reprendre, avec Vadia, ma « vie de mensonges et de coucheries ». Léonie, d'ailleurs, y veille de trop près!

Mlle Hostier s'est manquée à moitié. Elle vit. Mais borgne et atrocement défigurée. Mme Hostier pleure à longueur de jour — cela semble vrai — et, dit-elle, à longueur de nuit. Je suis bien obligé d'écrire qu'il est miraculeux qu'elle n'en maigrisse point.

Je ne suis pas retourné chez Hostier, bien sûr; je ne tiens pas à la voir, cette petite! Mais Mme Hostier ne manque aucune occasion de me parler d'elle. Pas un instant, d'ailleurs, ni avant, ni depuis, cette mère passionnée n'a pressenti quoi que ce fût ou deviné quoi que ce soit!

Depuis notre soirée au caracol, le patron, lui, m'évite comme si j'avais la peste. Encore une fois, je n'y peux rien, rien de rien. Je ne m'étais même jamais aperçu que cette jeune dinde me portait, comme on dit poliment « quelque intérêt »; n'a-t-il pas fallu, pour m'ouvrir les yeux, qu'elle aille jusqu'à me faire une scène sur le pont de la dahhabieh?

Quel Dieu féroce a voulu, tout à l'heure, que je rencontre Mme Hostier et qu'elle m'invite à l'accompagner chez elle?

— Une tasse de thé, monsieur Théraz, une simple tasse de thé pour me tenir compagnie. J'ai besoin du secours de tous mes amis. Venez, je ne vous retiendrai pas longtemps...

J'ai posé mon chapeau. Elle est entrée au salon; je suis entré derrière elle. Grands dieux! Denise Hostier! Celle qui fut Denise Hostier! Je n'ai vu tout d'abord que le regard de cet œil qui lui reste. Sans couleur aucune; insistant, jeté sur moi comme une flèche; un regard semblable à un cri de détresse et de colère.

Mme Hostier — l'imbécile — m'a poussé par les épaules :

— N'est-ce pas, Théraz, qu'elle va bien? Je le lui dis toujours : encore quelques semaines...

Quelle comédie pourrait-on jouer sous ce regard? Je me suis baissé sur la main de Denise Hostier pour ne plus voir son visage; j'aurais voulu ne jamais me relever.

Denise Hostier n'a pas dit un mot. Papazian raconte que sa voix est maintenant comme l'aboiement d'un chien : « elle s'est tirée une balle sous le menton, vous comprenez, Monsieur ».

Non, ce ne sont pas des reproches que j'ai lus dans le regard de la jeune fille. Mais du mépris; un mépris sincère et qui m'a touché... Que voulez-vous, le regard d'un blessé, ça porte plus que les phrases grandiloquentes d'une gamine qui choisit mal ses auteurs (et ses enveloppes de correspondance).

Du mépris. Aujourd'hui — ah! l'aveu me coûte! — ce regard est en moi et me brûle et taraude comme un remords sauvage.

15 octobre 1937. — Toujours Denise Hostier. Papazian, sans que je l'en aie prié, me tient au courant de ce que, paraît-il,

Mme Hostier appelle « les progrès » de la petite. On va pouvoir lui poser un œil de verre. Dissertation de Papazian sur les œils de verre; une tante de Papazian a porté, jadis, un œil de verre pendant vingt-deux ans; bon courage, Mademoiselle Hostier!

Mais la voix ne s'améliore pas. Le patron envisage d'emmener la petite en Amérique; il y a des chirurgiens étonnants à New-York et à Boston. Mais Denise ne veut rien savoir. Papazian, devant ce refus, demeure perplexe; pour lui, Denise n'a pas renoncé à détruire sa vie; ce désespoir furieux — qu'elle a ou qu'il lui prête — n'est pas loin de provoquer l'enthousiasme de mon secrétaire. C'est tout juste s'il ne va pas trouver le père Hostier pour lui demander la grâce d'être commis, nuit et jour, au soin de veiller sur Denise et de la garder contre elle-même.

Personne — hors le père Hostier — n'a le moindre soupçon de la part involontaire que j'ai prise à ce drame. Et ma vanité, on peut m'en croire, ne souffre pas de cette ignorance.

17 octobre 1937. — Puis-je dire que je me plais à ce que je fais?

Le travail me lasse autant que les plaisirs. Je n'aime rien, je m'occupe à n'importe quoi, et d'un cœur lourd.

20 octobre 1937. — J'aurais pu me douter, en reprenant l'habitude de tenir ce journal, que rien de bon ne pourrait m'en venir.

Le moment est venu d'oser comparaître devant moi. N'est-ce pas toujours à cela — qui est vain, d'ailleurs, et douloureux — qu'aboutit le journal des pensées d'un homme? Pierre Théraz comparaît devant Pierre Théraz et Pierre Théraz accuse Pierre Théraz.

« Vous êtes responsable du crime contre elle-même de Denise Hostier. Car le moindre geste engage l'homme, Pierre Théraz; à trente ans, vous auriez dû le savoir. Une poignée de main, un mot, un regard sont déjà des promesses et constituent déjà, pour un cœur bien né, des obligations.

« Vous avez dit à Denise Hostier qu'elle dansait bien et qu'elle était belle. Allons, souvenez-vous, c'était chez Mahmoud bey, ce soir, vous savez bien, où Sabine Mosella vous éblouissait de ses dents et de ses rires.

« Pourquoi lui baisiez-vous la main, à cette enfant? Vous auriez pu, n'est-ce pas, continuer de la tutoyer. La mère Hostier elle-même a pu croire un instant que vous aspiriez à devenir son gendre.

« Vous êtes responsable, Pierre Théraz, et seul responsable puisqu'il y a des années déjà que vous connaissez la fragilité

du cœur, les pièges où il se prend, les détours qui l'abusent et toutes les chimères qu'il enfante pour mieux se tromper lui-même. Vous êtes responsable puisqu'il y a des années déjà que vous savez qu'il suffit d'un geste ou d'un regard pour troubler un cœur sensible et l'engager sur l'âpre chemin des passions.

« Vos sourires, vos compliments, vos politesses ont valu des serments.

« Pourquoi voulez-vous qu'il y ait deux parts dans les paroles et les actes d'un homme? La part du bavardage et du jeu, et la part de la vérité. Il n'y a jamais ni bavardage ni jeu avec les autres. Seules, les sources et les rivières peuvent bavarder et jouer sans risque au milieu des prairies indifférentes. »

ÉPILOGUE

Pierre Théraz — il faut bien faire quelque chose, même quand le travail et le plaisir ne vous laissent plus, dans la bouche, qu'un goût de cendres — passa la première nuit de novembre à la chasse.

Il était parti seul pour les étangs de Nawamdieh, car personne ne songeait encore, dans ces premiers jours de fraîcheur, à quitter les délices du Caire.

— Il faut un crime sur la conscience, déclara Mahmoud bey, pour fuir le Caire un soir pareil et quand tous nos amis sont à peine rentrés d'Europe.

Et ce fut un beau hourvari de rires quand Pierre répliqua :

— Et pourquoi n'aurais-je pas tué quelqu'un?

Le crépuscule — était-ce une illusion? — vint plus lentement qu'à l'ordinaire. Le ciel, rougeoyant, ne s'éteignait plus. Pas un oiseau sur la face blême de l'étang, pas un cri dans l'étendue. L'immense pays semblait aussi mort que l'entrée des enfers. Pierre, le fusil entre les genoux, face au couchant, attendait dans une sourde angoisse. L'ombre des montagnes de l'Est, enfin, s'abattit sur les eaux qu'un noir frisson parcourut. Des oies sauvages passèrent si haut qu'elles demeurèrent invisibles, et leurs appels grinçants résonnèrent dans le silence immobile comme les cris d'effroi d'un condamné dans sa prison de pierres.

Puis la nuit, épouvantable et solennelle, s'étendit autour du jeune homme. Elle était noire et bleue, et peuplée de fantômes brumeux qui se dressaient douloureusement sur les eaux. Pierre lâcha son fusil, renversa le cou sur le mur de la paillote et tenta de dormir. Il se sentait le cœur veule,

l'esprit absent et une sorte d'horreur l'habitait maintenant à la pensée de faire feu et de tuer des oiseaux.

De longues heures passèrent. Un gardien vint regarder l'homme à l'affût, lui sourit, s'effaça.

Pierre se coucha à même le sol; comme un enfant, les cuisses repliées sous le ventre et la tête dans le bras; comme un enfant au cœur malade; il se mit à souhaiter que quelqu'un s'en vienne pour le plaindre, le réconforter, le consoler des blessures de la vie, le tirer fraternellement de sa propre abjection. Il aurait voulu pleurer pour dénouer sa poitrine; les larmes ne vinrent pas.

— Trop tard; je suis trop vieux.

Le sommeil s'approcha peu à peu. Les images se succédaient dans son esprit, et aussi, semblait-il, devant ses yeux. Vadia et le grand enseigne blond qui l'emmenait. Mme Hostier qui poussait Denise : « avance, avance ». Le gémissement des amarres de la dahhabieh. Vadia, toujours Vadia, et cette fois c'était un homme crabe qui la prenait par la main, puis un petit vieux trop bien mis.

Le souffle de Pierre Théraz devint plus régulier et plus calme. Un rat, hardiment, risqua museau, moustache et deux yeux rouges jusque sur la crosse du fusil.

Un peu avant l'aube, l'homme reprit son rêve comme on reprend une besogne; il se renversa sur le dos, les épaules en bon appui, après un grand soupir de peine. Il aperçut d'abord la calme désolation du bureau de police, et son cœur s'apaisa; mais, soudain, l'œil de Denise Hostier dont le regard sans teint lui perçait la poitrine lui fit ouvrir les bras.

Un héron gris, sur les 6 heures, prit son essor avec un cri brutal; le sommeil de Pierre Théraz et son envoûtement en furent déchirés. Il se leva, chancelant de fatigue et tenta de suivre des yeux l'envol de l'oiseau dont les longs pieds pendaient dans la lumière neuve du ciel d'argent.

Les brumes s'étaient dissipées. Le soleil se précipitait déjà par larges flots.

Pierre Théraz fit quelques pas et s'arrêta brusquement : il venait d'être traversé, comme par un éclair, par l'idée miraculeusement évidente qu'il avait vieilli et qu'il était meilleur.

Silencieux, alors, il rendit grâce à cet étang immobile et informe au bord duquel, cette nuit, il avait reçu le second baptême de sa vie.

(*à suivre*).

HENRY DÉRIEUX

par ALFRED MAUBERT

Henry Dérieux naquit le 15 avril 1892 au château du Passage, situé dans cette région vallonnée et verdoyante du département de l'Isère, comprise entre Lyon et Grenoble, qui forme le premier contrefort des Alpes dauphinoises. Pays aimable, couvert de vignobles et d'arbres fruitiers. La Provence s'y annonce par la pureté du ciel et le vent rhodanien qui y souffle en toutes saisons.

Henry Dérieux était le dernier-né d'une famille de dix enfants. Il fut élevé dans la paix d'une grande demeure familiale, tendrement, calmement, entre un père âgé et malade, uniquement occupé de ses prés, de ses vignes et de ses chiens, et une mère douce et pieuse, qui charmait l'enfant par de longues heures de musique, égrenant au piano les œuvres de Chopin. Il grandit là jusqu'à dix ans, en toute liberté, vagabondant dans les prés et les bois, « parmi les pasteurs », comme disait Lamartine, parlant de sa propre enfance. Puis ce fut le collège de Belley, dans le Bugey, ce collège où, précisément, Lamartine fut le pensionnaire des Pères de la Foi. Henry Dérieux n'y resta que trois ans. Après un court séjour dans une institution de Grenoble, il entra au collège des Minimes à Lyon, où, excellent élève, il termina avec succès ses études classiques.

Entre temps, sa vocation s'était dessinée. Le jeune homme se sentait attiré par les lettres, et, au Collège, il avait déjà composé des poésies, obéissant à son penchant naturel. A la Faculté des Lettres de Lyon, il poursuivit alors des études pour la licence de langue et de littérature italiennes. Il eut pour maîtres l'historien d'art Henri Lechat, l'helléniste Philippe Legrand, Fernand Baldensperger, qui enseignait les littératures comparées, et, pour la littérature italienne, Maurice Mignon, qui initia l'étudiant aux beautés de la langue de Dante et de Pétrarque. Il convient aussi de citer, parmi les maîtres de Dérieux, M. Louis Aguettant, qui, bien que n'appartenant pas à l'enseignement officiel, fut un incomparable initiateur pour le futur écrivain.

Nous sommes en 1912. Henry Dérieux a déjà publié, en 1910, sa première plaquette de vers, *Le sable d'or*. Il a fondé à Lyon la

revue de Poésie *L'art libre*, et l'éditeur parisien Bernard Grasset vient d'éditer son second recueil de poèmes, *Le regard derrière l'épaule*. Il a vingt ans.

Le sable d'or est une mince plaquette de poésies dédiée à Henri de Régnier et à Vielé-Griffin, où se révèlent les dons les plus précieux d'Henry Dérieux : la sincérité et l'harmonie de la forme.

Citons-en les vers liminaires, ils nous permettront de situer l'esthétique du jeune poète, en ce temps de ses débuts :

Entre mes mains avides d'étreindre, j'ai pris
Un peu de ce beau sable indolemment mûri
Au soleil de la grève.
Il était lourd et tiède,
Ambré comme l'encens, et j'avais l'âme en fête
Rien que de le sentir, souple et rude à la fois,
Grain à grain et bientôt tout entier, dans mes doigts
S'égoutter.
Et soudain, au fond de moi, des larmes
Germèrent; car c'était vraiment, graves du charme
De l'heure incomparable et brève, chauds encor
De la chaleur unique de la vie, et d'or
Parce qu'ils miraient, comme mire une prunelle,
Un peu de la grande splendeur universelle;
Ces grains fuyant entre mes doigts, c'étaient vraiment,
S'écoulant pour jamais, quelques-uns des instants,
Chacun insaisissable et sensible pourtant,
De ma vie éphémère à la tombe éternelle.

Ces vers, certes, portent la marque d'une époque; on y sent tout ce que le symbolisme a pu faire naître d'émotion dans une âme d'enfant-poète qui a trop lu les *Poèmes anciens et Romanesques;* cependant ils sont révélateurs d'un poète et d'un artiste qui, il l'a écrit lui-même dans l'avertissement de son recueil, a voulu « rendre un hommage aux maîtres dont la parole un temps l'éblouit, au point qu'il put se méprendre entièrement sur la nature de son tempérament vrai. Son tort, il le sait aujourd'hui, écrit-il, fut vis-à-vis de lui-même; qu'un chant étranger l'ait empêché d'entendre la voix de son propre cœur. » Et ayant ainsi rendu hommage à ceux qui furent ses inspirateurs, Henry Dérieux ajoute « qu'il espère mériter d'écouter librement désormais, et dans tout le recueillement de son être, la voix intérieure enfin reconnue... »

Il faut admirer dans cette déclaration juvénile la franchise et la clairvoyance de l'apprenti-poète, qui désormais ne veut plus écouter, et librement, que la voix de son cœur.

Henry Dérieux devait tenir parole, avec le temps.

Le Regard derrière l'épaule, son second recueil de poèmes, en apporte déjà témoignage. Ici, en effet, le poète découvre sa véritable nature, il écoute son propre cœur, il fait entendre sa mélodie intérieure, et les accents de ses effusions lyriques rendent un son qui signale une personnalité dont le talent s'affermit et l'inspiration s'élève déjà haut.

Dérieux va quitter les beaux lieux de son enfance pour Paris, où l'appelle son destin. Il se retourne une dernière fois, les yeux pleins de larmes, vers le pays natal :

Pourquoi ces tristes yeux toujours de pleurs battus?
Détourne-toi, mon cœur, de l'enfance dolente
Qui, chaque jour, s'éloigne un peu plus, un peu plus.
Songe à celle qui vient d'une marche plus lente,
Pudique, un bras cachant ses seins lourds et gonflés,
Et qui sera ta vie et qu'il te faudra suivre.
Ne te retourne plus aux sentiers qu'ont foulés
Tes petits pieds. Regarde en avant. Songe à vivre.

Et, plus loin :

Va. Je ne dis pas d'oublier. Garde tout.
Aucun des jours passés ne vaut qu'on le méprise,
Car chaque jour vécu retient autant de nous.

Et il s'écrie :

Une femme s'en vient qui est belle. Suis-la.

Plus loin, aussi, il évoquera le temps joyeux où, avec un ami, il passait de longs après-midis dans le jardin de la maison natale, en interminables projets d'avenir. Il songera aux amours éphémères de ses années studieuses, et il voudra célébrer la vive amitié et la profonde admiration qu'il ressent pour ses grands aînés : Francis Jammes et Charles Guérin, mort prématurément. Pour celle dont il rêve, il composera des madrigaux tendres et gracieux :

Comme d'une écharpe enroulée
Vous passez vous enveloppant
Des désirs qui s'en vont, rampant
Aux pas de votre grâce ailée.

Il a quelque peu voyagé, et il a gardé une vive impression des paysages entrevus par la fenêtre du wagon des vacances :

Aux vitres du wagon, tout au long d'un voyage,
J'ai laissé dans mes yeux filer des paysages...

Il découvre des images doucement mélancoliques, tandis que le train l'emporte sur son ruban d'acier.

On laisse dans ses yeux filer des paysages...
Est-ce un enchantement? A chacun des buissons
Que le train semble prendre et lâcher au passage
On laisse de sa peine ainsi qu'une toison.

Il aperçoit :

L'église où l'on va le dimanche
Eglise de campagne en simple robe grise
Que nimbe un tournoiement de colombes très blanches,
Et l'humble cimetière est auprès de l'église.

et sa pensée va vers les morts :

Ils doivent bien dormir dans la lenteur des heures,
Les pauvres morts, les morts sans foyer...

Longues heures nocturnes en wagon! Comme elles sont propices aux retours sur soi-même, dans le bercement monotone de la chanson du rail.

Henry Dérieux arriva à Paris en 1912. Le *Regard derrière l'épaule* avait été accueilli avec sympathie. Ce grand jeune homme, rose et doré, arrivant de Lyon, a écrit depuis Jean-Louis Vaudoyer, était le plus élégiaque de nous tous.

Il arrivait dans ce Paris de 1912, plein d'un enthousiasme juvénile. A cette époque, les noms de Verlaine, de Mallarmé et de Rimbaud entraînent dans la gloire. Charles Guérin était mort en 1905, Moreau en 1910. Mais il y avait Péguy et Claudel, Verhaeren et Francis Jammes, Henri de Régnier et Le Cardonnel, Paul Fort et André Fontainas, d'Annunzio, Anna de Noailles et Gérard d'Houville, et, au ciel des lettres, montaient les noms de Jules Romains, Georges Duhamel, Vildrac, Toulet, Derème, Jean-Marc Bernard, Jean Pellerin, Léon-Paul Fargue, Apollinaire, Francis Carco. Seul, Paul Valéry demeurait silencieux.

Le jeune Henry Dérieux se joignit bientôt à la cohorte des poètes, et ce fut au *Mercure de France* et à la revue *l'Occident* d'Adrien Mittouard qu'il débuta avec des poèmes et d'excellentes études littéraires, prenant ainsi son essor dans la carrière où sa vocation l'appelait.

La guerre de 1914 survint, comme un coup de tonnerre dans un ciel bleu, pour reprendre une image souvent employée. Dérieux fut appelé avec sa classe. Elève officier à Epinal, puis à Langres, 1915 le trouve aspirant. Il combat à la bataille de l'Artois, et, fin septembre 1915, il est blessé à Souchez, au pied de l'éperon de Notre-Dame de Lorette. Envoyé à l'arrière, il achève la guerre comme auxiliaire.

Après avoir échappé à la mort, le poète reprend sa plume, et il fixera ses impressions de guerre dans deux recueils de poèmes parus en 1916 et 1918, *En ces jours déchirants* et *Le livre d'heures de la guerre.*

Pendant les années qui vont suivre, jusqu'en 1927, Henry Dérieux continuera à écrire au gré des jours et de l'inspiration. Il ne publiera rien en librairie mais il collaborera aux revues et l'on trouve ses poèmes dans *Le Divan, l'Ermitage, Les Marges, Le Mercure de France, Les Nouvelles Littéraires* et dans divers autres périodiques.

En 1927, il publie une plaquette à tirage limité : *L'Elégie aux Saisons* suivie d'*Heures Egales*. Ici il affirme ses dons les plus

précieux. Ses vers, d'une technique classique, sont de pure beauté. C'est le retour du poète, après la guerre, aux lieux de son enfance et de son adolescence. Il en évoque les aspects avec émotion. Il retrouve la maison et le jardin familial. Il s'enchante de la sérénité de cette campagne aux horizons nuancés. Il y retrouve aussi la sagesse des lents travaux au long des jours, et il se reprend à aimer cette vie simple et rude. Hélas! il faudra bientôt repartir, quitter tout cela.

Nous voici parvenus à la période la plus heureuse de la vie du poète. Il s'est marié selon son cœur. Un bel enfant lui est né. Tout semble lui sourire, et il continue à travailler en songeant aux lauriers de la gloire. En 1934, Henry Dérieux publiera à la bibliothèque des Marges un important recueil de poèmes : *Le regard sur le monde.* Dans cet ouvrage, il ne se retourne plus, comme naguère, sur le passé. Il a atteint l'âge où l'homme doit regarder la vie en face. Il se souvient du précepte de Marc-Aurèle, « Regarde toutes choses en être qui doit mourir », et aussi de la parole de Paul Claudel, « Regarde et vois ces choses qui ne finiront plus ».

Dans *Le regard sur le Monde*, Henry Dérieux a tenté une synthèse, dans laquelle il rassemble diverses œuvres d'inspiration puisée dans les thèmes les plus variés. Ce sont les impressions qu'il a accumulées, le long de la route de sa vie qu'il évoque ici, en des poèmes aux tonalités multiples où domine une exquise sensibilité. C'est « La petite ville nonchalante au fond des terres », et c'est aussi Paris! et « la pâleur d'un jour gris d'automne sur la Seine ». C'est la joie puissante de revivre, après avoir frôlé la mort sur le champ de bataille. Il y a des tableautins charmants comme : Ville marine-Provence-Méditerranée; des aquarelles délicates, finement nuancées, qui sont de parfaites réussites.

La pluie et la pluie, un ciel triste et doux;
L'arbre qui s'égoutte...
Un oiseau frileux sifflant dans le houx
Qui borde la route.

Il y a aussi des élégies tendrement modulées dans ce livre, et, enfin des vers mélancoliques, qui semblent être dictés par le pressentiment que la dernière « escale avant la nuit » n'est pas loin.

Hélas! de l'ardeur qui s'élance en moi
Comme un chant subtil,
De tous ces transports, de tout cet émoi,
Que restera-t-il?
La voix du ruisseau qui donne le la
Dans l'urne de grès
Et cet oiseau gris qui se pose à la
Cime du cyprès...

Les jours heureux d'Henry Dérieux touchent à leur fin. Environ 1930, il a ressenti les premières atteintes du mal qui devait

l'emporter. Les derniers vers du *Regard sur le Monde* sont significatifs à cet égard.

Déchirure du corps par où l'être s'épuise,
Déchirure du cœur par où saigna l'amour,
Rien ne m'aura manqué de l'humaine entreprise
Et je lève la tête et je chéris le jour.

Et il dit à ses amis :

Vous qui m'aimez, amis, ne partez pas encore
Si tôt viendra le soir au désastre promis
Que j'entende vos pas franchir le seuil sonore,
Que j'entende vos voix dans la pénombre! Amis...

Et, dans une prière fervente :

Seigneur, je tends les bras vers toi. Fais-moi la grâce
D'accueillir la douleur qui vient avec douceur...
J'implore une réponse à ma voix qui t'élut;
Levé d'hier à peine ai-je effleuré la terre
Et demain je m'en vais, demain je ne suis plus.

C'est alors, pour le grand malade, le début du long cheminement dans la douleur, avec ses alternatives d'espoir et de désenchantement, les longs jours d'immobilité devant la mer ou la montagne; les illusions perdues!

Le printemps s'est enfui, je vais perdre l'été.
Il faut quitter un monde où l'on n'a plus que faire.

Mais la pensée que son effort n'aura pas été tout à fait vain l'apaise et l'encourage; il est fier du devoir accompli.

Je sais que le destin, chaque saison, choisit
Le héros désigné pour transmettre au passage
Le seul humain laurier que nous jugions sans prix...
J'ai porté le rameau, j'ai transmis le message.

J'ai transmis le message! Pas encore. Cependant, hélas! il anticipe à peine. Il transmettra son message. Il aura encore la force et le loisir de le parfaire et de le graver durant les années de douloureuse épreuve qui lui restent à vivre. Et, ce message sera son ultime ouvrage : ce *Face à Face* qu'il aura arraché, non sans une lutte de tous les instants, aux forces de la mort, en s'élevant d'un coup d'aile désespéré vers les hautes régions où l'esprit, enfin dégagé de la matière, pénètre dans le mystérieux pays de l'au-delà.

LES
DIX-NEUF VERSETS
DU CREDO

par HENRY DÉRIEUX

A PAUL CLAUDEL

Vous êtes grand parmi les grands. Et, cependant
que l'âme s'époumone à chercher la lumière,
sur les routes qui vont au pays d'occident
elle tourne les yeux vers vous, Clarté plénière.

Votre œuvre est là, énorme et douce arche de pierre
et surtout grand clocher à jour où va tintant
sur le monde emporté dans la nuit meurtrière
l'allégresse que Dieu promit aux fils d'Adam.

Le colosse entend-il l'hirondelle qui passe?
je ne sais. Mais l'oiseau, fatigué de l'espace,
se repose à son ombre et poursuit son concert.

Souvent ainsi, posé sur votre œuvre vivante,
j'exhale longuement en répétant vos vers
la jubilation de la chose contente.

Dimanche 2 février 1941.

AU NOM DU PERE, DU FILS ET DU SAINT-ESPRIT

Je crois en Dieu...

Je dormais, je m'éveille et le jour vient d'éclore...
Comme le monde est beau aux feux du jour levant!
et dans mon cœur aussi c'est une grande aurore
car je connais mon Père et je suis son enfant.

Le chemin sera-t-il court ou long? Je l'ignore,
mais je vis, et debout, caressé par le vent,
je marche... Sous mon pas le sol vierge est sonore
et je puis te parler librement, Dieu vivant...

Adonaï!... Ta face à mes yeux reste close
mais je m'épanouis dans la lumière, à cause
de ta vocation qui murmure à l'autel.

Qu'un autre cherche en vain la demeure habitable!
je vais vers la maison, je veux ma place à table,
convive irrécusé de l'amour éternel.

...le Père tout-puissant...

A plein poing, comme fait le semeur pour la graine,
par les déserts du ciel, de la terre et des eaux,
Il avait répandu les esprits animaux
et cinq jours avaient lui de la grande semaine.

La poissonneuse mer laissait enfler sa traîne,
les arbres brasillaient sous des essaims d'oiseaux
et, bien qu'un beau plaisir lui vînt par ces tableaux,
Dieu sentait dans son cœur comme une étrange peine.

« J'ai bâti ma maison terrestre avec éclat,
mais ce soir, mais demain, mon cœur en sera las
si je n'y trouve encor comme un double qui m'aime.

« Je dois donc le créer libre et debout... » Il dit,
sur son poing replié son front s'appesantit
et le cinquième jour fut suivi d'un sixième.

...créateur du ciel et de la terre...

Jour sixième où l'on voit l'homme même, émergeant
du limon, élever le front vers la lumière.
Et c'est le carrefour où l'esprit, divergeant,
doute et flaire Satan qui rôde à la lisière.

Sombre bois, sombre ciel, nuit partout! quel mystère!
L'aigle seul y pourra risquer son œil plongeant.
Quant à nous, dédaigneux des remous de la terre,
nous rouvrirons ce soir l'évangile de Jean.

L'homme est né d'un débordement d'amour suprême
pour bondir à l'appel et pour jeter lui-même
cet hosanna sans quoi Dieu même n'est pas Dieu!

« Et, penché sur son œuvre, il vit qu'elle était bonne
quand, perçant le silence où l'infini résonne,
le premier cri d'amour monta vers son ciel bleu. »

...et en Jésus-Christ, son fils unique...

Hélas! il s'est brisé dès les premiers accords
le concert ordonné par lui dans l'espérance.
Le serpent s'est tapi sous l'arbre de science
et l'homme a succombé sous le poids de son corps.

Brusquement arrêté dans ses jeunes transports
et brusquement flétri dès le seuil de l'enfance,
le monde, aventuré dans la grande mouvance,
se taisait et comptait tout bas ses premiers morts.

Le jour s'enfouissait sous les plus sombres voiles
et la terre eût connu le destin des étoiles
mourantes, si le Père indulgent n'eût permis

que, de l'homme frappé de mort dès sa naissance
vêtant un jour le corps misérable et sans prix,
Jésus lui rapportât l'éternelle allégeance.

...notre Seigneur...

« Trop vieux, tout ça!.. L'étoile en arrêt sur l'étable,
les aveugles, les pains et tout ce qui s'ensuit
jusqu'à ces morts qu'on voit s'éveiller dans la nuit,
fables! contes d'enfants, galéjades de table!

« On ne nous la fait pas à nous autres, Notables!
Si c'était arrivé, nous le saurions! aussi
vivons-nous dans la paix parfaite et sans souci
de qui détient nos vérités irréfutables!... »

— Pour moi j'élève ici les mains vers vous : « Jésus,
accordez-moi la foi qui transporte. Si même
c'est dépasser ainsi la borne qui vous plût,

donnez-moi simplement la foi dans ma foi même,
afin que, m'élevant par la route où l'on aime,
je me confonde un jour dans les rangs des élus. »

...qui a été conçu du St-Esprit, est né de la Vierge Marie...

Levée avec le jour, couchée avec la nuit,
ce n'était qu'une femme exacte à son ouvrage
et Joseph élisait déjà dans son esprit
celle-là qui, demain, mènerait son ménage.

Tous deux, le charpentier chenu, la Vierge sage,
ils ignoraient encor ce qui était écrit,
mais l'Ange était parti qui portait le message
et ce fut un matin que l'annonce se fit.

Elle était là, filant, le doigt sur la quenouille
et tout à coup voici l'Ange qui s'agenouille :
« Salut à vous, Marie... » et la cloche a tinté.

Déjà se dissipait l'apparence angélique
quand Marie écoutait, et pour l'éternité,
la salutation qui n'a pas de réplique.

...qui a souffert sous Ponce-Pilate... (le Golgotha)

Ce fut là qu'on porta le sinistre attirail :
la croix, les clous, le fiel et le vase et la lance;
quelques prétoriens dépêchaient le travail
et le Centurion surveillait, à distance.

La meute comme un cerf l'avait pris au poitrail
et jeté pantelant sur le bois d'ignorance.
Les pieds saignaient, les mains saignaient, le noir foirail
exhalait vers le ciel sa sombre pestilence.

Le disciple avait fui, le Maître mourut seul;
puis Joseph apporta l'échelle et le linceul
et le corps décloué franchit la porte blanche.

C'est une vieille histoire, il y a deux mille ans,
et l'homme fixe encore avec des yeux béants
ce trou dans le rocher où le gibet s'embranche.

...qui est mort et a été enseveli...

« Donc le sort est jeté; silence au mot factice
qui voudrait corriger la charte du salut;
silence sur le mont d'opprobre où il fallut
que mon Père parlât et que moi, j'accomplisse.

« L'Ange n'écartera la croix ni le calice.
les mots ici tracés ne s'effaceront plus,
nul ne révisera l'arrêt de l'injustice,
nul ne me déclouera du gibet que j'élus.

« O mon fils, c'en est fait, tu peux lever la tête,
ta mort était ma mort, ta vie est ma conquête
et c'est pour te sauver que j'ai faibli trois fois :

« sous la fatalité du destin lamentable,
sous la pérennité de l'amour indomptable,
sous la nécessité terrible de la croix. »

...qui est descendu aux Enfers...

Evadé, l'esprit rôde autour du tombeau froid.
Il s'éloigne, il franchit les bornes du visible,
il descend, il descend toujours, et c'est l'endroit
— le seul! — où le CREDO nomme le lieu terrible :

« l'Enfer », — non la caverne où sont passés au crible
les maudits, mais l'enceinte où, dans l'ombre et le froid,
reposent, plus nombreux que les mots dans la Bible,
ceux que doit délivrer l'avènement du Roi.

Les vieux peintres cent fois ont figuré la scène :
les emmurés sont là, redoutant la géhenne,
mais la porte s'effondre et fait pont pour sortir.

Sainte simplicité qui nous ravit encore :
Jésus va visiter « l'enfer », mais pour l'ouvrir...
O Suscitation des Dormants dans l'aurore!

...qui est ressuscité le troisième jour...

Le lourd regret du mort couché dans le suaire
reste vivant au cœur des femmes. Tout un jour,
à deux ou trois, pleurant et priant tour à tour,
elles ont attendu cette aube. Leur paupière

est creuse, et leur pied butte et leur cœur reste lourd,
car leur bras ne pourra jamais lever la pierre...
Mais la stupeur soudain les rejette en arrière
devant le tombeau vide et le linge à l'entour.

Il n'est plus là, celui qu'attendait l'aromate.
La chair reviviscente a comblé le stigmate,
L'esprit pur s'est disjoint du linceul déserté.

Hosannah sur ces lieux qu'habitait l'épouvante!
Place à l'amour qui veut connaître en sa beauté
celui pour qui la mort elle-même est vivante!

...qui est monté aux cieux...

On l'a revu, il a repris l'œuvre divine.
Les Onze l'ont reçu chez eux, le cœur battant.
Ses repos cependant sont plus intermittents.
Une fébrilité soudaine l'achemine

vers ailleurs. Chaque soir, dès que le jour décline,
il s'éloigne. Chacun s'inquiète et, sentant
qu'il n'est plus avec eux que pour bien peu de temps,
s'efforce à déchiffrer la route et la doctrine.

Pierre a reçu les clefs, Jean l'amour. Et soudain
son corps s'est détaché de la terre; il s'élève,
il monte, il monte encore, un nuage l'enlève

et les Onze attristés sont seuls dans le jardin.
Tout est fini... Il reste à prêcher l'Evangile,
et le groupe à pas lents redescend vers la ville.

...qui est assis à la droite de Dieu...

Un jour vient où la vague emporte le vaisseau,
où le tison dormant jette un feu sous la cendre,
où le bourg investi cède au dernier assaut;
un jour vient où l'amour ne souffre plus d'attendre.

Jésus, qui de la mort s'arrache en un sursaut
monte et s'en va se joindre à celui qui l'engendre.
Le mystère se clôt, Jean seul pourra l'entendre
un jour, plus tard, après la rupture des sceaux.

Pour nous, tardifs, en qui si peu de foi végète,
soyons humbles, d'esprit contrit, courbons la tête,
adorons les décrets cachés du Tout-Puissant.

Avril vient et le blé verdit sur la colline
et le cep va fleurir et déjà l'on pressent
ce parfum de la vigne où le Maître chemine.

...d'où il viendra juger les vivants et les morts...

Jour de saisissement, de deuil et de colère
où déchirant soudain le tissu noir du temps,
la fulguration des buccins éclatants
sonne le branle-bas dans la nuit tumulaire!

« O MORT, VIEUX CAPITAINE... » Il est vrai, Baudelaire,
Les matelots sont là rangés, le cœur battant,
et le juge monte au prétoire, et l'on attend
que le Livre de bord s'ouvre avec l'aube claire.

On voudrait mériter encore : on ne peut plus,
on voudrait rajeunir soudain : la tête est grise,
au tribunal il faut montrer sa part de prise...

Mais le juge a connu la tempête, il fallut
qu'il gouvernât contre la mer qui vous emporte
et le pêcheur, qui le sait bien, se réconforte.

Je crois au Saint-Esprit...

Tout est esprit, mais l'Esprit pur, à l'origine,
peuplait seul les hauteurs où le souffle conçu
s'éveilla pour créer le monde, et nul n'a su
par quels sentiers secrets le clair influx chemine.

Il est là toujours neuf, toujours vierge. On devine
plutôt qu'on ne comprend son ouvrage. Reçu,
rendu, son rythme même imite à notre insu
la palpitation de l'air dans la poitrine.

Jésus nous l'annonça parfois, sur la hauteur,
disant : « Vous recevrez l'Esprit consolateur.
Ne vous affligez pas si je remonte au Père... »

Eux déjà s'effrayaient, seuls au monde et perdus.
Mais l'esprit vint sur eux et leurs cœurs adorèrent
le Père avec le Fils dans l'Esprit confondus.

...à la sainte Eglise catholique...

En ce temps-là le mot lentement s'exhalait
mais nul encor ne l'avait dit. La foi jalouse
regardait le poisson déborder du filet.
Nicomède hésitait, redoutant qu'on le blouse.

L'eau se changeait en vin, le pain sur la pelouse
centuplait sous la main donneuse. On en parlait,
mais la confusion était au cœur des Douze
et le doute à l'envie autour d'eux s'étalait.

Fatigué de la route et lassé du prodige :
« Et vous, leur cria-t-il, le savez-vous, qui suis-je? »
Alors on vit surgir Simon, fils de Jonas.

Et Simon devant lui mit les genoux en terre :
« Tu es le Christ, le Fils de Dieu... Debout, Céphas! »
— Et l'Eglise est encor debout sur cette pierre.

...à la communion des Saints...

Le concert se poursuit dans la nuit fourmillante.
Par millions de mille ils sont assis en rond
et le nom de l'Agneau est gravé sur leur front
et leur face se fond en clarté radiante.

Ici les vrais témoins, c'est Tintoret, c'est Dante,
ceux qui ont entrevu, par delà les Cédrons,
ces cortèges indénombrables que feront
tes bataillons sacrés, Eglise triomphante!

Venus de tous pays, de toute nation,
ils ne connaissent plus le désir ni la haine;
ils répètent sans fin « Gloire, adoration!... »

Et le feu, reforgeant toujours la sainte chaîne,
dans le cercle infini laisse ouvert le maillon
où saura nous river demain la mort prochaine.

...à la rémission des péchés...

Lorsque Jésus revient, c'est d'abord en silence.
Mais Thomas peut sonder le logement des clous
et lorsque le manteau s'écarte, on voit dessous
les battements du cœur que dénuda la lance.

Sous l'indice qui vient fouetter leur indolence
les Onze brusquement sont tombés à genoux
et Jésus de nouveau leur parle. Il sont absous,
mais il reste à léguer les poids de la balance.

C'est ainsi qu'à la fin du Livre de saint Jean
il les investira de l'office exigeant
qui tient en ces deux mots : retenir ou remettre.

L'ordre gêne, et l'orgueil voudrait bien l'arracher!
Comment faire? Il n'y a qu'à céder et s'y mettre :
— « Père, bénissez-moi parce que j'ai péché... »

...à la résurrection de la chair...

C'est un amer secret et dont le cœur s'effare
quand, roulés deux à deux dans la douceur du drap,
on évoque ce jour terrible, qu'il faudra
se dénouer du corps, comme on défait l'amarre.

Vingt ans, trente ans, cœur contre cœur, bras contre bras,
on ne fut qu'un, et tout à coup la mort sépare;
celui-ci reste encor, l'autre dans le Tartare
roule... Voici la nuit qu'on ne remonte pas.

Mais le croyant franchit les horreurs de la fosse,
car il sait que, ces corps de qui la mort l'engrosse,
la terre un jour nous les rendra... Dies irae!

Le vent du siècle encor peut souffler sur le sable,
David et la Sybille à ce siècle ont juré
la résurrection de la chair périssable.

...à la vie éternelle...

Ici toute voix cesse et tout esprit défaut.
Pauvres tableaux que ceux que les mortels inventent!
Jean lui-même a pâli devant l'autel qu'éventent
les gardiens ailés de l'esprit sans défaut.

Si Dante a pu sonder de son œil de gerfaut
ce royaume où l'Epoux trouve enfin ses servantes,
nul ne retracera les ellipses vivantes
des destins que le temps ne tient plus sous sa faux.

Nul ne dessinera ces périples immenses
qui s'achèvent sans cesse et toujours recommencent :
vibration de l'âme en Dieu! silence blanc!

plénitude! sérénité! surabondance!
— Il faut prier, se taire et rester vigilant,
car le pain qui viendra n'est encor que semence.

AINSI SOIT-IL!

LE PETIT PAPILLON BLEU

par MARCEL ROLAND

Celui qui m'a conté cette histoire, vous le connaissez; j'ai déjà eu l'occasion de vous présenter cet éleveur de papillons dont je fis un jour la rencontre en flânant dans les galeries d'entomologie du Muséum. Moitié savant, moitié poète, assez bavard quand il est sur son dada. Mais volontiers je l'écoute, car il m'a toujours intrigué quelque peu. Une figure d'autrefois attardée en notre temps. Du reste, pour se passionner aux papillons, n'est-ce pas?...

Ce fut au bois de Boulogne, cet après-midi-là, que je le rencontrai. Un après-midi de 1944, au début d'août. Vous vous souvenez de cet été, celui de la libération de Paris? Paris aux écoutes du canon de l'armée Leclerc; une attente forcenée dans l'air; un air pesant et cependant déjà si léger aux poitrines; les poitrines craquant d'espoir; l'espoir flottant partout comme un drapeau; les drapeaux encore roulés dans les armoires, mais qui n'attendaient que l'instant de se déployer aux fenêtres.

Ce jour-là, mon bonhomme faisait comme moi; son chapeau de paille dans une main, un bouquin dans l'autre, ses cheveux blancs au vent, il arpentait fiévreusement les sentiers.

Assis sur un banc, nous causâmes. Et son histoire, il me l'a contée à cause d'un petit papillon bleu qui est passé près de nous, et dont il suivit longtemps des yeux le sillage d'azur trébuchant.

Eleveur de papillons, vous avez la parole!

— Oui... les papillons bleus sont plutôt rares, ici, près de Paris. J'en ai capturé, étudié, collectionné beaucoup d'espèces, mais celle que nous venons de voir voltiger, le *Bel Argus*, une des plus communes... celle-là éveille toujours en moi un souvenir particulier... un souvenir de jeunesse, quand je débutais à la fois dans les contributions directes et dans l'entomologie. Association bizarre, pas vrai? Eh bien, pas tant

qu'elle en a l'air. On peut pressurer le public et chasser le lépidoptère. L'un n'empêche pas l'autre; je dirai même que l'un rachète l'autre... Oui, je revois toujours, à travers ces petits Lycènes, une époque bien ancienne de ma vie, une figure de jeune fille, une pension de famille dans le genre anglais... de celles que Bernard Shaw a mises au théâtre. Des visages de gens qui ont tous disparu de ma vie, et probablement de toute la vie. Celui de cette jeune fille blonde comme le thé, celui d'un garçonnet très turbulent, et puis d'un jeune homme roux, qui descendait sur son vélo les marches du perron. Et puis un monsieur qui avait l'air bien distingué, bien comme il faut... qui portait un panama et un gilet blanc à boutons de nacre; et une dame, sa femme, qui s'accompagnait sur le piano faux de l'établissement. Ah! oui, ce salon, je le revois aussi, ses fleurs artificielles dans les vases Louis-Philippe. Parce que, n'est-ce pas? à la campagne, il n'y a pas assez de fleurs naturelles!... Dans le jardin, un palmier abrité du Nord, et à l'ombre, si l'on peut dire, de ce palmier, une table avec des bocaux. Un, deux, trois bocaux. Et dedans, des chenilles sur du mélilot.

Maintenant il y avait des enfants qui regardaient ces bocaux avec cette sorte de... cette avidité de leur âge, haussés sur la pointe des pieds, et un bout de langue qui sortait de la bouche.

L'aînée, la jeune fille blonde, quinze ou seize ans... plutôt quinze, je crois. Elle regardait en même temps que les autres. Elle regardait, ah! Monsieur, elle ne regardait pas, car l'affreux c'est qu'elle était aveugle. Oh! oui, complètement aveugle... la nuit complète. Si elle l'avait toujours été? Non; je ne sais quel accident ou quelle maladie lui avait ôté la vue toute petite. Dites-moi, Monsieur, est-ce que vous avez déjà réfléchi à la position d'une pauvre fille aveugle, qui sait qu'elle ne se mariera jamais, qu'elle ne pourra jamais trouver d'homme à aimer, à soigner, à gâter. Hein? Avez-vous déjà pensé à ce drame?... Vous êtes plus jeune que moi. Mais moi j'y ai bien souvent pensé, depuis elle.

Comment s'appelait-elle donc? Attendez... Francine. Francine Lavoine. Ils étaient là tous les cinq, en vacances, dans cette pension de famille : les parents Lavoine, le fils roux qui descendait le perron sur son vélo, le garçonnet qui se faisait griffer par le chat, et il ne l'avait pas volé, il voulait l'envoyer nager dans le bassin! Et puis Francine. D'autres encore, évi-

demment, dont j'ai oublié les noms, et qui avaient aussi plusieurs gosses... Ah! le bel auditoire pour moi! Les beaux spectateurs pour mon exhibition de chenilles!... Vous imaginez si chaque matin on accourait vérifier ce qu'il y avait de nouveau dans les bocaux!... Je ne vous l'ai pas dit, mais vous avez deviné que c'étaient des chenilles du *Bellargus*, du genre Lycène, celui justement que nous venons de voir. Rare ici, au bois de Boulogne, mais très répandu tout l'été dans d'autres endroits.

Juillet était à peine fini que mes élevages, outre leurs chenilles, comptaient déjà deux ou trois chrysalides, accrochées aux plantes nourricières. C'était la seconde génération de l'année qui se préparait dans ces petites sacoches. Vous connaissez ces chenilles, elles ressemblent à de gros cloportes qui seraient verts, avec la tête noire. Et les chrysalides, vous en avez déjà vu, n'est-ce pas? Aussi ramassées que les chenilles. Jaunâtres, avec des reflets métalliques, et suspendues à la taille par un fil de soie.

Toute cette petite ménagerie amusait les enfants autant que celles des grands cirques; il n'y manquait que les lions et quelques tigres! Moi, c'est Pezon qui a fait mon bonheur. Sa culotte de peau, sa veste à brandebourgs, son petit fouet. C'est déjà vieux! Pour ma jeune troupe, sa joie se bornait à collaborer avec le dompteur de chenilles. Chaque matin, je trouvais ma provision de mélilot renouvelée par ses soins. Très joli, le mélilot! ces petites fleurs jaunes ou blanches, si odorantes que ma mère les employait comme la lavande, pour parfumer son linge. Les abeilles et les papillons bleus en sont amoureux, les unes pour y butiner, les autres pour y pondre. On aimerait savoir si le mont Hymette était planté de cette herbe charmante!

Où en étais-je?... Ah! oui, les enfants pourvoyeurs. Je les remerciais par une petite instruction gratuite. Oh! rien de transcendant! Deux ou trois laïus familiers sur les métamorphoses. Et les parents avaient fini par s'intéresser à ce qu'ils appelaient pompeusement entre eux « ces mystères de la Nature ». Autant qu'il m'en souvient, M. Lavoine avait dû suivre une carrière administrative dans le genre de la mienne, mais avec un grade supérieur. Rien de scientifique en tout cas. Il me posait des tas de questions. Francine était tout oreilles. La maman, en rupture de piano faux, souriait à son macramé... Vous ne trouvez pas que c'était très gentil, cette

curiosité pour trois méchants bocaux et quelques chenilles... dans cette colonie de gens en vacances que nous représentions tous, assis autour de la même table et profitant dans le jardin des mêmes chaises-longues, des mêmes ombrages, du même éloignement du monde des hommes? Une espèce de lien qui nous unissait en dessous. Oui, ce simple papillon bleu qu'on voyait voleter, se poser, dont je ne possédais que des larves et des chrysalides, créait entre nous une sorte de... mettons de complicité. Vous comprenez ce que je veux dire? Petite bestiole, grande sollicitude. Savoir chaque matin si une des chenilles s'est nymphosée en chrysalide, ou si l'insecte parfait — le fameux papillon bleu — est né d'une des chrysalides... ah! je vous prie de croire qu'on s'en inquiétait au moins autant que de la guerre russo-japonaise!

Je ne vous étonnerai sans doute pas en vous disant que la pauvre aveugle était une de mes meilleures élèves. Nous passions de longs moments assis l'un à côté de l'autre sur un banc que je vois encore, à l'ombre d'un de ces faux ébéniers dont les grappes jaunes pendaient jusqu'à nos têtes. Je n'ai jamais été très fort pour l'exercice, le sport, et je n'imitais pas la jeunesse d'à présent qui considère que les vacances sont faites pour s'esquinter le tempérament. Nous causions un peu de tout, beaucoup d'entomologie. On lui avait donné une très, très bonne instruction, et je vous assure qu'on aurait pu arriver, quand on ne regardait pas trop ses yeux derrière les lunettes noires, à oublier que ces yeux étaient éteints... Pas moi, parce que j'y pensais sans cesse — plus qu'elle-même probablement. C'étaient ses mains que j'admirais — des mains blanches et longues qui... le plus souvent, s'activaient sur un ouvrage de tricot, ou caressaient machinalement une chaîne de cou portant une petite médaille. Et puisque nous sommes là-dessus... je peux bien vous avouer une chose... mais ne riez pas! Je lui récitais parfois des vers. Oui, mon cher Monsieur, à cette époque-là je faisais des vers!... Est-ce que ce n'est pas un peu voisin des papillons?... Les vers ont passé; je n'en ai jamais publié un seul. La poésie est restée; du moins je l'espère.

Pour ce qui est des papillons, spécialement des papillons bleus, elle ne se lassait pas de m'interroger. Tout lui était révélation dans ce royaume des bestioles qu'elle n'avait jamais fait qu'entrevoir très petite, et que seuls les livres avaient continué à lui enseigner. Je me rappelle lui avoir donné une

foule de détails sur le dimorphisme sexuel... une des curiosités du monde des papillons, comme vous savez. Ce mot de « dimorphisme » est d'ailleurs, quand on l'applique aux papillons, un terme assez inexact, puisqu'il signifie « différence dans la forme » et que, chez les papillons, les différences entre mâles et femelles résident, en général, dans la coloration, autrement dit en dichromie. Excusez-moi des noms savants; nous broutons comme une vieille prairie des habitudes de langage qui ne tiennent plus compte ni du sens des mots, ni de leur étymologie... Qu'est-ce que je disais donc?... Ah! oui, le dimorphisme. Il y a des insectes chez lesquels il existe réellement. Ce n'est pas à vous que j'ai besoin de citer le cas du Lucane, le Cerf-volant... Le mâle avec ses énormes mandibules transformées en pinces, et la femelle toute simplette, sans rien qui rappelle cet appareil guerrier.

Les oiseaux, ah! voilà un riche et nombreux réservoir de cas de dimorphisme! Tenez, il y a un livre de Remy de Gourmont; vous l'avez lu comme moi : *Physique de l'Amour*. Eh bien, Gourmont consacre plusieurs chapitres au dimorphisme sexuel, mais du point de vue des couleurs. Et il ne trouve à citer que les oiseaux! Pas un mot des papillons, qui pourtant... Hein? Comment trouvez-vous ça? On peut avoir de très grands dons d'écrivain, et ne pas penser à tout quand on s'attaque à des sujets d'histoire naturelle. Tenez, nos papillons bleus... est-ce qu'un profane ne jurerait pas, en voyant les mâles et les femelles si dissemblables, qu'ils appartiennent à des espèces différentes? Le mâle du *Bellargus* a les ailes d'un bleu uniforme avec une toute petite bordure noire en bas; sa femelle est marron clair avec des taches blanches. Une gageure, quoi!... Mais très fréquente, et qui illustre le rapport étroit entre la parure extérieure et la structure interne. Les spécialistes de la génétique nous ont montré combien les caractères internes influent sur la forme de l'individu. Vous êtes, naturellement, aussi au courant que moi des expériences qu'on a faites sur des chenilles? Les mêmes chenilles, soumises pendant leur élevage à des conditions variées de température, d'éclairage, de nourriture, donnent des papillons si diversement colorés qu'on pourrait les supposer d'espèces tout à fait distinctes... Je me demande si nous n'assistons pas là, en raccourci, au laboratoire, à ces fameuses *mutations*, à ces sauts brusques qui marquent, d'après les théories modernes, les étapes de l'évolution des espèces... Hein? qu'en pensez-vous?

Ah! ce problème des couleurs chez les papillons! La première fois que je l'ai abordé avec cette petite Francine, je me rappelle que j'hésitais terriblement. Rendez-vous compte, mon cher Monsieur : parler couleurs à une aveugle!

Eh bien, toute la délicatesse que je pouvais m'efforcer d'apporter à cette tâche n'égalait pas la sienne! Du reste, ses parents m'avaient prévenu : « Non, vous verrez, elle ne se révolte pas du tout de son sort; elle est parfaitement résignée! »... Mais oui, loin d'être jalouse, d'en vouloir à la lumière qui l'avait abandonnée, elle en discutait comme si elle avait eu l'usage de ses yeux. Avec une liberté, même une gaîté... peut-être voulue, mais en tout cas bien jouée. Au début c'était si... si paradoxal, que j'en avais presque un malaise, et puis je m'étais habitué. Il avait fallu, naturellement, que je lui décrive minutieusement ces papillons bleus, mâles et femelles. Elle prétendait s'en souvenir, les voir encore voleter sur les prairies de sa mémoire, se voir encore courir après eux. Alors, je me taisais. J'avais beaucoup de chagrin, et elle, elle riait!

Ce qu'elle admirait surtout c'était de penser que la couleur bleue de ces papillons n'existe pas! Car, vous le savez, bien entendu, elle n'existe pas. Je ne vous apprends rien; les écailles qui couvrent les ailes des lépidoptères sont des poils transformés, disposés sur deux épaisseurs. Elles sont colorées de deux façons : par des couleurs réelles, des pigments, généralement jaunes, rouges ou bruns, et par des couleurs dites optiques, uniquement dues à des effets lumineux. Le bleu est dans ce cas. Si vous regardez au microscope une aile de papillon où voisinent des taches blanches et des taches bleues, vous constatez facilement que les écailles bleues, comme les blanches, ne comportent aucun pigment. Elles ne paraissent bleues que quand les écailles de la couche du fond sont noires. C'est à un de mes amis, dont vous connaissez sans doute le nom, André Bayard, que nous devons cette démonstration. Le bleu, si cher aux âmes poétiques! le bleu du *Vergiss mein nicht* de la douce Gretchen! l'azur du ciel, celui des papillons n'est que pure illusion!... Je croyais, par cette révélation faite à Francine, lui fermer un horizon. Au contraire, je le lui ouvris. Elle fut toute songeuse, et puis... — il me semble entendre encore sa voix — elle se mit à dire des choses que je n'ai jamais oubliées, à me faire un rapprochement entre ces écailles noires qui rendent bleues les écailles incolores, et l'obscurité où elle vivait. Mais où brillait pour elle, comme sur les ailes des

papillons, une lumière intérieure. Elle s'y isolait dans une sorte de monde à part, composé d'elle-même et de ses pensées, elle-même écoutant ses pensées et leur donnant la réplique comme si elle répondait à des amies. Mais ce qui se disait là, ajoutait-elle tout bas, n'était pas pour les voyants, et elle n'aurait pas su le répéter parce que c'était plutôt une musique qu'un langage.

Monsieur, ces propos étaient à la fois délicieux et navrants; ils me ravissaient et m'humiliaient. Je ne me les rappelle jamais sans émotion, et je revois toujours ce regard mort, tourné vers moi, derrière ces deux verres noirs qui me faisaient l'effet de deux yeux d'une autre essence que les nôtres.

Quand le premier papillon émergea de sa chrysalide, ce fut une fête générale. On illumina!... Plaît-il? La fanfare du village? Non, non, on ne l'avait pas convoquée; mais la patronne de l'établissement nous offrit un gâteau, et pendant le repas on mit le bocal au beau milieu de la table. Jamais chétif insecte n'avait vu sa naissance célébrée avec tant de magnificence! Il faut avouer, du reste, que je l'avais bien réussi : c'était un mâle d'un bleu superbe!

Eh bien, Francine prit part à cette joie comme si elle avait pu admirer mon produit avec tout le monde! Elle me demanda seulement de lui donner la liberté, pour lui permettre de se marier selon ses goûts; ce qui fut fait le jour même.

Les autres papillons bleus qui apparurent tour à tour dans mes bocaux furent également bien accueillis, mais avec moins d'éclat, vous le pensez bien!

Je suis retourné trois ans de suite dans cette pension de famille. Chaque fois je me suis trouvé en vacances avec Francine et les siens. Tous me reparlaient encore des papillons bleus, mais j'avais passé à d'autres observations et je croyais y intéresser Francine autant qu'aux précédentes. Je n'obtins pas le même succès qu'avec le Bellargus. Mon auditoire enfantin avait vieilli : les soucis de la pension, du lycée, des examens, ça étouffe l'amour des choses de la Nature. Il y faut une âme neuve! Francine n'accorda aux nouveaux papillons dont je m'occupais alors qu'un intérêt poli, qui revenait sans cesse à *l'autre,* au petit bleu. Pendant les mois d'hiver, elle lisait de ces livres spéciaux aux aveugles, qu'elle choisissait sur des sujets d'histoire naturelle. Ses doigts fins y tâtonnaient à peine, comme ceux d'une virtuose d'un piano silencieux, ou comme ces longues antennes dont sont munis...

vous savez?... les insectes cavernicoles. On était remué par tant de charme dans le malheur, et ce malheur on le trouvait presque normal puisqu'elle y gagnait une telle délicatesse de toucher.

S'il est vrai, comme on le prétend, que le bonheur ne consiste qu'à s'adapter au malheur, Francine donnait, je vous assure, l'impression d'être très heureuse. Est-ce qu'avec moi, elle se sentait en intimité? Peut-être... Excusez-moi, c'est un peu ridicule, mais il y a si longtemps... et je suis vieux... Eh bien, je n'aurais pas été loin de... de l'aimer. Oui, je me suis bien sérieusement interrogé. Mais il y a de ces héroïsmes dont on ne se sent pas capable. Héroïsme ou indignité? Par la suite je me suis marié, j'ai eu mes enfants, mais jamais, vous entendez, Monsieur? jamais je ne l'ai oubliée, cette petite.

D'autant plus... ah! pauvres gens! Je vous ennuie, hein? Non? cette page de mon existence s'est terminée si tristement!... Pauvres gens! Attendez, c'était... voyons, deux ans après mon dernier séjour à la Source. Vous ai-je dit que cette pension de famille s'appelait la Source?... Deux ans après, je reçois un faire part.

Bordé de noir.

On m'annonçait sa mort, dans sa vingtième année. On m'invitait à son enterrement.

. . . .

Je me souviens, c'était en juillet. Du reste, j'ai un point de repère, vous allez voir. Loin, dans un coin de Bretagne. On avait voulu m'informer seulement, sans s'attendre à me voir débarquer devant l'église, au milieu des coiffes blanches et des chapeaux noirs. Et ce malheureux père toujours digne, mais effondré, la maman à peine reconnaissable sous son crêpe; les deux frères, ce groupe en deuil que j'avais fréquenté si insouciant au temps joyeux des vacances. Et ce petit cercueil sous ses fleurs blanches et son crucifix d'argent, et les sanglots, et moi demandant ce qui s'est passé. Quelqu'un me dit : « Phtisie galopante ».. Oui, enfin une raison comme une autre.

Au sortir de l'église, le frère aîné me retient par le bras.

— Monsieur, il faut que vous sachiez... dans son délire elle parlait des papillons bleus. C'est pourquoi nous n'aurions pas manqué de... Mais papa vous le dira mieux que moi. Bien entendu, vous entrez chez nous après le cimetière?

Cimetière, cérémonie habituelle, recteur en surplis, enfants

de chœur, eau bénite. Dans les pins et les cyprès qui ombrageaient la fosse, un grand silence, et entre les tombes des allées d'herbes folles. Alors, ce qui s'est passé, tout le monde a pu le voir comme moi. Seulement il n'y avait que moi qui... et aussi Francine... et aussi les siens en pleurs devant elle et le trou béant. Ne me croyez pas si vous voulez; c'est exactement la même chose que pour la mante qui est venue se poser sur le cercueil de Fabre, à Sérignan. Donc, pendant que le prêtre disait la dernière prière, un petit papillon bleu est arrivé je ne sais d'où, en voltigeant très bas de-ci de-là, comme ils font tous. A paru hésiter. Et puis s'est arrêté sur la bière, les ailes écartées, comme ils font aussi quand ils veulent boire une goutte d'eau ou prendre un bain de soleil. Il est resté sans bouger... et nous le regardions!

Quand les hommes se sont emparés de Francine pour la descendre, c'est alors seulement que le petit papillon. . .
. . . .

Un coup de canon plus fort que les autres lui coupa la parole. Il leva un doigt sentencieux.

— Ah! que deviendraient les hommes, dit-il, s'ils n'avaient pas la guerre?

ILLIERS

ET LE MYSTÈRE PROUSTIEN

par P.-L. LARCHER.

Il n'est peut-être pas, dans l'histoire littéraire, de phénomène plus curieux que cette description d'un pays, au nom imaginaire, qui nous apporte le tableau le plus réel d'un pays existant. Ce pays, il fallait l'identifier et on y est parvenu sans peine, puisque des témoignages multiples ont établi que Combray n'est autre que cette petite localité du département d'Eure-et-Loir, que la géographie appelle : Illiers.

Il est permis au lecteur d'assister à l'évocation de cette petite cité qui, comme une ombre de rêve, s'élève du parfum d'une tasse de tilleul et du goût d'une madeleine, puisque c'est du souvenir du goût de cette madeleine trempée dans le tilleul et de sa sensation que surgissent tout à coup, comme un décor de théâtre : la vieille maison familiale, la ville, la place, les rues, les fleurs du jardin et celles du parc de Swann et les bonnes gens d'alentour et Combray, dans son entier.

Mais ce Combray idéal recouvre, comme d'un couvercle que Marcel Proust a soulevé, la réalité de la petite cité d'Illiers.

A-t-il donc fallu ce voile du rêve pour que la réalité apparût plus « réelle », plus vraie, plus éclatante de couleur et plus proche d'une existence toute remplie de l'essence de son être? C'est de l'état de transe, dans lequel « Marcel » se trouve transporté, que nous allons pouvoir suivre la naissance de cette merveilleuse vocation d'écrivain dans ce pays prédestiné dont les harmonies mystérieuses accompagnent les progrès comme le déroulement d'une magique symphonie. C'est de ce poétique passé, que recèlent les boqueteaux tout remplis de cette brume bleue de féerie que vont surgir les formes d'un monde disparu, fait d'élégances, de distinction, de beau langage, d'héroïques chevauchées et de rêveries d'amour. Ces formes fantomatiques vont apparaître comme les images de projection de lanterne magique dont les flottantes couleurs viennent se mouler sur les contours matériels des objets, sur lesquels elles s'étendent,

formes qui se diluent et se fondent pour s'étirer, se tresser et se nouer dans les tapisseries aux teintes flétries et fanées et se solidifier et se cristalliser dans les vitraux aux lamelles superposées qui laissent passer, à travers leurs verreries multicolores, les étranges couleurs du prisme où se décomposent, comme nos sensations multiples, les reflets de l'insondable univers.

Mais, au sein de ce mystérieux lointain, pénètre, comme un coin brutalement enfoncé, la plaine dénudée, où le soleil ne laisse aucune ombre couvrir une fraîche fontaine où pourrait se reposer l'eau et y mirer le ciel. Voilà donc l'action toute brutale qui s'introduit dans le rêve. Voilà la mémoire involontaire faite d'inconscience et de rêve qui s'oppose à cette mémoire volontaire, où ne surgissent, à leur heure, que les images qui doivent servir aux besoins essentiels de la vie, et voilà « Marcel », qui s'arrête angoissé entre ces deux côtés. Illiers serait-il donc l'image de ce symbole, qui doit peser sur son étrange destinée et servir de cadre au mystère proustien?

Ces deux côtés, mais c'est tout Illiers; c'est l'image qu'offre, à celui qui marche en méditant, ce pays aux deux visages si opposés et qui reflètent, en eux, le signe de notre hésitante et chancelante humanité.

A-t-on d'ailleurs assez discuté au sujet de ce nom même d'Illiers? L'abbé Perdreau, dont nous parle Marcel Proust et qui est, de son vrai nom, le chanoine Marquis, n'a-t-il pas écrit un volume des plus documentés où il agite ces questions archéologiques? Mais de cette poussière arrachée à de vieux grimoires ne s'élève qu'un brouillard qui vint obscurcir ses yeux, si bien qu'il s'endormit dans l'éternité sans avoir pu déchiffrer l'énigme, se contentant de faire une allusion discrète au Roman de la Rose, mais sans oser aller lui-même y voir, de crainte de perdre son âme à la lecture de ce roman aux replis douteux qui, pour certains, avait, comme « la recherche du Temps perdu », des sentiers égarés qui paraissent mener jusqu'à l'enfer, et pourtant voici ce qu'il aurait pu y trouver :

Le vers 10.920 du Roman de la Rose est le suivant : « Les os par les illiers lui sortent. »

Ce mot les « illiers » se traduit par les flancs. C'est le mot latin « iliæ », les iles, que Littré définit : « terme d'anatomie, les parties latérales et inférieures du bas-ventre, les os des iles sont des os larges et plats qui forment les hanches, on dit aussi os iliaques. De même ce mot ilion ou ilium est un terme d'anatomie, c'est le nom de la plus grande des trois pièces qui forment l'os des hanches ou os iliaque dans le fœtus. »

Comme nous sommes loin de l'affirmation gratuite du cha-

noine Marquis, qui écrivait d'Illiers : « Son nom paraît dériver de l'ancienne langue des celtes : ilio, qui veut dire « ville ». Un autre érudit déclarait : « Des auteurs du moyen âge ont écrit le nom latin d'Illiers de trois manières : Islerœ, Islaris, Isléris, dont on ne connaît pas l'origine. Nous dirons pourtant sans attacher à cette conjecture plus d'importance qu'elle ne mérite qu'Illiers paraît venir d'Insula. Ilia est aussi un vieux mot roman dont la signification ne dément pas cette supposition. » Enfin comme la ville était entourée de fossés, on pensait qu'on aurait voulu, en la nommant, l'assimiler à une île.

Ces erreurs sont dissipées par la simple lecture du Roman de la Rose et il est facile d'appliquer au pays d'Illiers le nom qui lui fut attribué par la langue romane. Les « deux flancs » ce sont bien les « deux côtés » dont Marcel Proust a été particulièrement frappé.

Vidal de la Blache a admirablement marqué l'antithèse de ces deux pays si différents que constituent la Beauce et le Perche : « La Forêt inconnue en Beauce apparaît alors en massifs de plus en plus étendus et avec elle les étangs, la nature et le nom de Gâtines. Une sorte de transition s'établit entre les campagnes agricoles et le Perche. On s'en aperçoit, en dehors même des forêts, où foisonnent des arbres aux haies vives, qui se multiplient autour des borderies. Ce n'est pas encore le vrai Perche, mais déjà des noms accrédités par l'usage et significatifs, tels que le Petit Perche, le Perche Gouet, spécifient des pays qui leur ressemblent.

Des bourgades, comme Illiers, lieux d'échange entre la Beauce et ces avant-coureurs du Perche, ont déjà un caractère mixte. Les poutrelles et les bois qui entrent dans la construction des maisons, les vergers qui les entourent, comme les pommiers qui se multiplient dans les champs, rendent sensible, en mille détails, l'altération du caractère de la Beauce. Le Loir et ses affluents naissants y promènent déjà leurs cours herbeux, lent et profond. »

Et plus loin le géographe précise le contre-coup social de la situation de ce pays forestier s'opposant à ce pays de limon : « Les bois ne sont pas loin. De n'importe quel clocher de la plaine on voit la ligne sombre qui signale l'immense forêt. C'est l'antithèse de la Beauce et son complément, le cadre forestier dont elle a besoin. Dans la vie uniforme, traditionnelle du cultivateur beauceron, c'était une fête périodique que d'y aller, chaque année, faire la provision du bois. La forêt est pour lui un pays extérieur comme la montagne pour l'habitant de la plaine. Il ne s'y sent plus chez lui, il s'y rend en partie de plaisir. Il y trouve d'autres hommes et d'autres mœurs. On en fait ensemble d'étranges histoires. Parfois, dans ces forêts si vastes d'autrefois, quelque coin retiré ou quelque

arbre plus vénérable gardent leur légende pénétrée de quelque souvenir de vieux naturalisme païen. »

Ce contraste se fait particulièrement remarquer au cœur même de la petite ville d'Illiers qui réunissait les deux Illiers répartis de chaque côté du cours du Loir (la Vivonne) en deux paroisses, l'une de la Beauce (St-Jacques), l'autre du Perche (St-Hilaire) et nous trouvons, dans la nature même du pays, la signification de ce nom si énigmatique des « Illiers » qui n'est autre chose que « les flancs » ; c'est bien, en effet, les flancs de la Beauce et du Perche qui se trouvent ainsi répartis de chaque côté.

Marcel Proust nous marque, en ces termes, l'opposition des deux côtés. « Car il y avait autour de Combray « deux côtés » pour les promenades et si opposés qu'on ne sortait pas en effet de chez nous par la même porte quand on voulait aller d'un côté ou de l'autre : le côté de Méséglise-la-Vineuse, qu'on appelait aussi le côté de chez Swann parce qu'on passait devant la propriété de M. Swann pour aller par là, et le côté de Guermantes. De Méséglise-la-Vineuse, à vrai dire, je n'ai jamais connu que le côté et des gens étrangers qui venaient le dimanche se promener à Combray, des gens que cette fois ma tante elle-même et moi nous ne connaissions point et qu'à ce signe on prenait pour des gens qui seront venus de Méséglise. Quant à Guermantes je devais un jour en connaître davantage mais, bien plus tard seulement, si Méséglise était pour moi quelque chose d'inaccessible comme l'horizon dérobé à la vue si loin qu'on allât par les plis d'un terrain qui ne ressemblait déjà plus à celui de Combray. Guermantes, lui, ne m'est apparu que comme le terme plutôt idéal que réel de son propre « côté » une sorte d'expression géographique abstraite comme la ligne de l'équateur, comme le pôle, comme l'orient. »

Ainsi brusquement s'illumine l'horizon du mystère proustien, et Proust apparaît doué de divination lorsqu'il fait sourdre son œuvre de ces deux côtés qui constituent, en même temps que la source, la clé du temps perdu et retrouvé.

C'est que ce pays fut toujours propre à la magie et il n'est pas douteux que ce lieu des « Illiers », pourrait-on dire plus exactement, fut, avec Chartres, qui ne se trouve qu'à vingt-quatre kilomètres, le siège des célèbres collèges druidiques.

Aussi ne faut-il point s'étonner qu'au fond de ce mystère proustien on retrouve un mythe naturiste assez voisin de celui des anciens celtes.

D'ailleurs Proust n'écrit-il pas : « Je trouve très raisonnable la croyance celtique que les âmes de ceux que nous avons perdus sont captives dans quelque être inférieur, dans une bête, un végétal, une chose inanimée, perdues en effet jusqu'au jour où nous nous trouvons passer près de l'arbre, entrer en

possession de l'objet qui est leur prison. Alors elles tressaillent, nous appellent, et sitôt que nous les avons reconnues l'enchantement est brisé » et il ajoute : « Il en est ainsi de notre passé, c'est peine perdue que nous cherchions à l'évoquer, tous les efforts de notre intelligence sont inutiles. Il est caché hors de son domaine et de sa portée en quelque objet matériel (en la sensation que nous donnerait cet objet matériel) que nous ne soupçonnions pas. Cet objet dépend du hasard que nous le rencontrions avant de mourir ou que nous ne le rencontrions pas. »

Il y a quelques mois, nous parcourions, du côté de Guermantes, des sentiers qu'abritent les frondaisons des chênes antiques et nous agitions, en nous-même, ces pensées, près du lieu dit « de Montjouvain », lieu mystérieux entre tous, où au milieu même des champs surgit un petit rassemblement d'arbres formant bocage et faisant l'ascension d'un faible monticule, que dans le pays on appelle « la tombelle ». De ce lieu et de sa profondeur s'élevait le bruit régulier d'un pic, frappant à coups redoublés le dur silex du sol. Un homme, en effet, était là, possédé d'un enthousiasme presque délirant et fouillant, avec une opiniâtreté de saint, ce sol dur, sans laisser apparaître le moindre signe de fatigue que lui occasionnait pourtant ce pénible labeur; dans ses yeux illuminés d'une flamme ardente brillait l'espérance d'atteindre quelque chose qu'il concevait sans même pouvoir l'exprimer. « En ce lieu, disait-il, se cachait une chose qu'il n'était pas possible de connaître sans l'avoir atteinte et appréhendée mais qui était sûrement merveilleuse, et il racontait qu'un seigneur des temps reculés avait dû s'ensevelir là avec son cheval, son armure et tous ses trésors, et plus il parlait, plus son regard s'illuminait.

Dans la foi de ce simple, qu'une vision hantait, parce qu'en lui avait passé un de ces souffles que l'esprit apporte, je me reportais insensiblement à cette inspiration venue des choses où sommeillait quelque âme, comme une étincelle d'éternité et qui apparaissait, furtive encore, dans le grand mystère proustien, au sein duquel on s'efforce, après une longue et patiente initiation, de pénétrer plus avant. Si l'on évoque les phases successives et les progrès de la vocation de Marcel Proust, tels qu'ils se révèlent à la lecture du « Côté de chez Swann », on retrace l'histoire même de ce mystère proustien qui est appelé à projeter sur la vie de quiconque voudra l'approfondir une sorte de béatitude analogue à celle que le grand écrivain éprouvait quand il atteignait ces rencontres que le hasard faisait surgir pour l'enchanter et donner à son esprit ces instants furtifs d'une joie ineffable.

S'il n'était point d'autre marque de l'influence que ce pays,

qui est celui de ses ancêtres, a pu exercer sur l'esprit de Marcel Proust, l'aspect si particulier de ces lieux suffirait à nous faire apparaître d'une façon frappante l'empreinte profonde qu'ils ont laissée en lui.

Mais si l'on approfondissait plus complètement les traces impressionnantes que le passé a répandues sur ces terres mystérieuses, on ne manquerait pas de demeurer ému par ce chapelet de pierres druidiques qui jalonnent ces lieuxdits de la Nicoltière, du Rouvray, de Feugerolles, de Montjouvain, du Buisson, de Quincampoix, et l'on s'éveillerait à la curiosité que fait naître en nous le pressentiment d'un culte naturiste se rapprochant de celui dont l'âme si rare de Proust a senti en elle le secret prolongement et qui, si l'on s'en donnait la peine, nous révélerait peut-être une sorte de croyance mieux adaptée à notre attitude devant les grands mystères de la nature sur lesquels la science répand, chaque jour, des clartés qui replongent plus profondément, dans une sorte de mysticisme naturiste, les âmes qui croyaient s'en affranchir.

Est-ce poésie, religion ou simplement pressentiment d'une Réalité éternelle que d'aucuns enveloppaient, sous le voile diaphane de la Beauté, pour l'adorer dans une sorte de culte de l'Art?

Marcel Proust semble, en tout cas, attacher une importance extrême à ce symbole des « deux côtés ». Ils étaient si opposés que pour entreprendre les promenades d'un côté ou de l'autre il fallait quitter la maison par deux portes différentes.

Pour aller du côté de Guermantes on devait sortir par la rue du Saint-Esprit (aujourd'hui rue du Docteur-Proust) et suivre la rue de l'Oiseau-fléché (actuellement rue du Docteur-Galopin). Au contraire, si l'on allait du côté de chez Swann on suivait la rue des Trois-Maries (notons que cette rue, qui est sur le chemin de Méréglise, tient son nom du célèbre pèlerinage que l'on fait, en l'honneur de ces Saintes, dans cette localité), la rue des Lavoirs et, après avoir franchi le Pont-vieux dénommé à Illiers « Grand'Planche », on atteignait par le gracieux chemin du Filoir le « Pré Catelan » qui au-dessus découvrait un vaste horizon sur la plaine. J'ai eu l'occasion de donner tout le détail de cet itinéraire dans « le Parfum de Combray ».

Quant au côté de Méséglise-la-Vineuse, dans le « côté de chez Swann », premier volume de la recherche du temps perdu, il porte ce nom de Méséglise, mais les « Journées de lecture » publiées dans « Pastiches et Mélanges », comme dans la Préface de « Sésame et les Lys » parlant de ses heures de lecture dans la salle à manger de son oncle Amiot, Marcel Proust écrit : « L'heure passait; souvent longtemps avant le déjeuner com-

menaçaient à arriver dans la salle ceux qui, étant fatigués, avaient abrégé la promenade, avaient pris par Méréglise. » Ici le nom n'est point déformé.

Les caractères de ces deux côtés sont nettement tranchés, comme nous l'avons vu plus haut, par leur situation géographique... Son père parlait toujours du côté de Méséglise comme de la plus belle vue de plaine qu'il connût et du côté de Guermantes comme du type de paysage de rivière. Voilà donc l'opposition bien caractérisée. Il est certain que la vue que l'on découvre en allant vers Méréglise et, en particulier, immédiatement après le passage à niveau de la ligne de chemin de fer de Paris à Château-du-Loir, a une forte originalité. On avait pu déjà découvrir, lorsqu'on suivait le raidillon, qui monte derrière et au haut du Pré Catelan, un aspect de plaine et recevoir l'impression absolue d'une ligne d'horizon que rien ne borne que le ciel. Au contraire, lorsqu'on se tourne vers Méréglise, on se trouve, en quelque sorte, à la limite des deux côtés, et tandis que la plaine s'étend on aperçoit au loin, dans la brume bleue qui la couronne et vaguement esquissées, les premières frondaisons du Perche, qui laissent deviner sans doute le côté de Guermantes, car au delà de cette ligne, c'est l'inconnu, c'est le Perche avec ses mystères. Bientôt dans ce lointain, qu'une ligne bleue dessine, s'élèveront les collines desquelles vont descendre les cours d'eau qui affluent vers l'Huisne et Nogent-le-Rotrou. Mais ce qui est frappant, comme nous l'avons dit plus haut, c'est que la plaine semble venir ici s'enfoncer et mourir auprès de ce pays qui représente pour Marcel Proust l'inconnu mystérieux. D'ailleurs il donne à ces deux côtés la valeur d'un symbole. Rappelons-le : « Guermantes lui est apparu comme le terme plutôt idéal que réel de son propre côté, une sorte d'expression géographique abstraite comme la ligne de l'équateur, comme le Pôle, comme l'Orient. » C'est aussi le passé et le rêve et jusque dans ces syllabes « mordorées » qui représentent à l'imagination des feuilles mortes recouvrant de leur parure qui se décompose des eaux ténébreuses et dormantes, il y a quelque chose d'ineffable qui semble vous envelopper dans la brume d'un songe de belle au bois dormant, qu'un prince charmant vient éveiller de son baiser, ainsi que ce temps perdu que le magicien retrouve en l'attirant par ses sortilèges. Nous surprenons là, en veilleuse, la pensée profonde qui est celle de ces vieilles croyances celtiques ou druidiques qui, sans que l'on puisse bien les révéler, sont secrètement encloses en nos cœurs émus et toutes prêtes à nous faire sentir l'empire de leur charme.

Comme on sent bien que l'on est en plein rêve! Proust donnait à ces deux entités : ce paysage de plaine et ce paysage de rivière, cette unité, cette cohésion qui n'appartient qu'aux

créations de notre esprit; « la moindre parcelle de chacun d'eux, dit-il, me semblait précieuse et manifester leur excellence particulière, tandis qu'à côté d'eux, avant qu'on fût arrivé sur le sol sacré de l'un ou de l'autre, comme l'idéal de la vue de plaine et l'idéal du paysage de rivière ne valaient pas plus la peine d'être regardés que par le spectateur d'art dramatique les petites rues qui avoisinent le théâtre ».

« Il y a quelque chose de plus profond que cet idéal que l'intelligence a élaboré, il y a quelque chose de plus vivant, mais de ce quelque chose ce ne sera jamais qu'un des côtés que l'on voit. » La Beauce, le Perche, ce sont aussi deux entités dont on voit seulement les côtés, mais quelles nuances entre ces deux oppositions, et pourtant comme ces deux entités vous obsèdent! Lorsque, dans la préface de la Bible d'Amiens, Marcel Proust nous parle de ce charme individuel qu'est le charme d'un pays, il fait remarquer « que nous le sentirions plus vivement si nous n'avions pas à notre disposition ces bottes de sept lieues, que sont les grands express et si, comme autrefois, pour arriver dans un coin de terre, nous étions obligés de traverser ces campagnes de plus en plus semblables à celles où nous tendons comme des zones d'harmonie graduées qui, en la rendant moins aisément pénétrable à ce qui est différent d'elle, en la protégeant avec douceur et avec mystère de ressemblances fraternelles ne l'enveloppent pas seulement dans la nature mais la préparent dans notre esprit ».

Ce ne sont jamais que des côtés que nous voyons, mais Illiers nous offre ce charme particulier, que nous saisissons presque mieux ces nuances dans ces harmonieuses oppositions que nous présente la disposition même du pays.

S'il avait saisi entre ces deux côtés une démarcation plus absolue, c'est que jamais on n'allait vers les deux côtés un même jour. Je me souviens personnellement qu'à Illiers, lorsque le temps était beau et que l'on ne craignait en aucune façon la pluie, on se rendait plus volontiers du côté de Saint-Eman (Guermantes) en suivant les bords du Loir (la Vivonne); mais quand le temps était plus incertain on trouvait dans les plaines de Beauce, où souffle toujours le vent, une promenade plus appropriée aux variations de la température, « parce que, comme le fait remarquer Marcel Proust, la promenade n'était pas bien longue et n'entraînait pas trop ».

Quand il se voyait pêchant la truite avec Mme de Guermantes parmi les belles eaux vives du parc, alors qu'elle lui faisait dire le sujet des poèmes qu'il avait l'intention de composer, il comprenait bien que ces rêves l'avertissaient que, s'il voulait être un jour un écrivain, il était temps de savoir ce qu'il comptait écrire. Ce qui l'obsédait c'était de trouver un sujet où il put faire tenir « une signification philosophique infinie ».

Pour devenir cet écrivain il lui semblait que la puissance de son père, qu'il avait vu triompher de maintes difficultés, devait être suffisante; il pensait que ce trou noir qu'il trouvait dans son esprit, quand il cherchait le sujet de ses écrits, cesserait par l'intervention de son père.

Mais, à d'autres moments, il lui semblait que sa vie n'était pas une création artificielle de son père mais qu'elle était comprise dans une réalité qui n'était pas faite pour lui seul. Il lui semblait alors qu'il existait de la même façon que les autres hommes et qu'il mourrait comme eux et que, parmi eux, il était du nombre de ceux qui n'avaient pas de disposition pour écrire.

Ainsi apparaît éclairé d'une clarté lumineuse, dans le mystère proustien, la lutte entre la conquête de la personnalité et la résignation à n'être qu'un instrument pour la conservation de l'espèce. La conquête de la personnalité ne pouvait être réalisée que par l'expression de l'ineffable qu'il désespérait de pouvoir jamais saisir mais qu'il pressentait si douloureusement. Ces enthousiasmes passés, qui n'avaient pour issue que des gestes, il continuait de désespérer.

Dans son désespoir voici que, alors même qu'il n'avait plus de préoccupations littéraires, un reflet de soleil sur une pierre, l'odeur d'un chemin le faisaient arrêter par un plaisir particulier qu'ils lui donnaient, et aussi « parce qu'ils avaient l'air de cacher, au delà de ce qu'il voyait, quelque chose qu'ils invitaient à venir prendre et que, malgré ses efforts, ils n'arrivaient pas à découvrir ».

Il ne pouvait pas, dans cet état exceptionnel, retrouver l'espérance qu'il avait perdue de pouvoir être un jour écrivain ou poète, car ce qui l'attirait ainsi, c'était toujours un objet particulier qui ne se rapportait à aucune vérité abstraite.

Du moins il le croyait, car cette vérité qu'il allait découvrir, nous qui le voyons lutter, nous la sentons se révéler à notre intelligence maintenant avertie et comme initiée dans le déroulement de ce merveilleux mystère proustien.

C'est l'amour qu'il va lui falloir pour cette nature qui l'environne et de l'amour, non pas comme on peut en avoir pour accomplir l'acte naturel que l'espèce réclame, mais un amour dans lequel sa personnalité prend sa forme particulière et unique. C'est alors qu'il sent que, comme lorsqu'il attendait, enfant, le baiser de sa mère, « l'angoisse émigre dans l'amour » et c'est cet amour qui lui permet de saisir ce qu'il y a d'individuel dans ces lieux.

Il fermait les yeux, il s'attachait à se rappeler exactement la ligne du toit, la nuance de la pierre qui lui avaient semblé pleines, prêtes à s'entrouvrir et à lui livrer ce dont elles n'étaient qu'un couvercle.

Pourtant il lui fallait encore un effort; il ne s'occupait pas de cette chose inconnue qui s'enveloppait d'une forme ou d'un parfum, mais il la ramenait à la maison sous le revêtement d'images qui la conservait vivante comme les poissons qu'il rapportait de la pêche, sous une couche d'herbes fraîches. Une fois rentré à la maison, il n'y pensait plus et alors s'entassaient, dans son esprit, une pierre, où jouait un reflet, un toit, un son de cloche, une odeur de feuilles, bien des choses, sous lesquelles était morte, depuis longtemps, la réalité présente.

Ne le voit-on pas aller par la belle campagne si variée qui avoisine Illiers, lorsqu'il avait passé de longues heures sur un livre? Tansonville, Roussainville, Montjouvain; ces promenades, nous pouvons toutes les refaire, en esprit, avec lui, quand il donnait des coups de canne et de parapluie aux buissons de Montjouvain, aux haies de Tansonville et aux arbres du bois de Roussainville.

A ce moment-là ses cris joyeux n'étaient que des idées confuses qui l'exaltaient, car elles n'avaient pas encore atteint « le repos dans la lumière ». Il voyait alors la marbrure rose que faisait dans une mare, que le soleil rendait réfléchissante, un toit de tuile auquel il n'avait pas fait attention. Dans son enthousiasme il brandissait son parapluie refermé en s'écriant « zut-zut! » et heurtait un paysan qui passait. Il avait dit à celui-ci : « Beau temps, n'est-ce pas, il fait bon marcher? » Le paysan, bousculé par ce jeune villageois, ne participait pas à son enthousiasme et Marcel Proust faisait cette importante remarque « que les mêmes émotions ne se produisent pas simultanément dans un ordre établi chez tous les hommes ».

Cette observation qui le ramenait peut-être à la hantise de l'idée de deux côtés séparés et qui paraissaient ne point pouvoir communiquer ramenait, du même coup, sa pensée à la recherche d'une signification philosophique.

Une fois enfin, voici qu'au long du déroulement de la route qui conduit à la Loupe, au cœur de ce Perche, que symbolise pour lui le nom de Guermantes, vers ce pays de Saint-Eman où la Vivonne (le Loir) prend sa source, il voit, en raison même des tortuosités de cette voie, les clochers se déplacer autour de lui comme s'ils faisaient une ronde, et ces clochers il est facile de les identifier : ce sont ceux de Marchéville et des Châteliers qui semblent par instants s'accoupler et, de l'autre côté de la vallée, celui de Vieuvicq, plus éloigné. C'est à la suite de cette vision qui l'a frappé si profondément qu'il peut enfin composer un petit morceau pour soulager sa conscience et obéir à son enthousiasme.

Ainsi, pour la première fois, il a pu donner libre cours à ce

besoin qu'il éprouvait d'exprimer l'ineffable, qu'il ne pouvait captiver dans des mots; il était si heureux que, comme s'il avait été une poule, et s'il venait de pondre un œuf, il se mit à chanter à tue-tête.

Elle reviendra d'ailleurs, au cours de son œuvre, cette ronde de clochers, tant cette impression fut forte. Elle nous sera rappelée dans *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* quand des arbres agitent vers lui leurs bras désespérés, comme une apparition mythique, ronde de sorcières ou de nornes, et disparaissent sans qu'il ait pu fixer cette vision, qui lui laisse l'impression que toute une partie de lui-même tombe au néant.

Dans la masse des souvenirs, dans laquelle Marcel Proust va puiser, il y a ceux qui sont nés d'un parfum et ceux qui n'étaient que les souvenirs d'une personne, de qui il les avait appris; pourtant dans toute cette masse il y a sinon des fissures, des failles véritables, du moins, ces veinures, ces bigarrures de coloration qui, dans certaines roches, dans certains marbres, révèlent des différences d'origine, d'âge, de formation.

On comprend plus aisément les transpositions de noms, mais surtout ces compositions nouvelles qui donnent aux lieux, qui existent dans la réalité, des dispositions qui font que certains se confondent avec d'autres ou se transportent en changeant de nom, dans une autre région plus éloignée. C'est ainsi que des paysages de Saint-Eman qui, sans nul doute, évoquent les petits enclos humides qu'il décrit, viennent à de certains moments, se confondre avec le jardin public auquel son propriétaire, qui était l'oncle de Proust : M. Amiot, donnait le nom de Pré Catelan, lieu décrit tout au long dans la préface de *Sésame et les Lys* et que les proustiens entourent d'un culte tout spécial, soit même avec le parc de Swann où se trouve le château imaginaire de la duchesse de Guermantes; car il y avait bien à Saint-Eman un château qui, à cette époque, appartenait à la famille de Goussencourt : « les châtelains de Saint-Eman », comme on les appelait lorsqu'ils venaient à Illiers, mais, par certains côtés, la barrière blanche qui aurait été celle du parc de Swann peut bien évoquer la majesté du parc de Méréglise dont les hautes futaies dominent une allée à laquelle l'aspiration des arbres vers le ciel donne à leur élan l'aspect d'une échappée d'infini. Cette allée conduit au château ancien que possédait le marquis des Ligneris. Bref c'est toute cette ambiance de la noblesse environnante qui se répand sous ces frondaisons de Guermantes, où paraît encore errer l'ombre de Geneviève de Brabant.

Ces transpositions de lieux, elles nous sont presque expliquées par cette façon dont Marcel Proust, dans la brève

incertitude de son réveil, reconstruisait autour de lui, dans l'obscurité, la chambre dans laquelle il avait couché en s'orientant par sa seule mémoire. La fenêtre avec ses rideaux quittait le cadre de la porte qu'il lui avait assignée, le bureau se sauvait à toute vitesse poussant devant lui la cheminée. Ainsi ce monde qu'il avait reconstruit, par sa seule mémoire, se trouvait, « par le signe qu'avait tracé le doigt levé du jour » dissipé pour faire place au monde réel, dont les dispositions n'étaient plus les mêmes.

N'en est-il pas ainsi de tous ces lieux, dont nous avons pu reconnaître la réalité, que nous avons pu identifier quoiqu'ils aient émigré, dans des régions quelquefois très éloignées, avec des noms qui, bien que travestis, évoquent pourtant ceux qu'ils revêtent dans la réalité?

Mais qu'arrivera-t-il? C'est que peu à peu Marcel Proust s'éloignera de ce paradis perdu, que tous les peuples ont décrit, parce qu'ils ont eu aussi leur enfance et que l'on retrouve dans l'enfance de tous les hommes, lorsqu'ils ont assez de talent pour donner une forme durable au souvenir qu'ils en conservent.

Plus il s'éloignera de ce paradis perdu fait de ce pays d'Illiers où ses deux côtés si significatifs lui sont apparus pour lui donner, par leur opposition même, des images plus expressives, plus il sentira que s'atténue la puissance de cette mémoire involontaire, qui, toutes les fois qu'elle sera reviviscente, sous le stimulant de parfums, de sons, de sensations harmonieusement conservées, avec toute leur puissance, lui donnera une joie qui l'incitera à créer pour redonner une vie éternelle aux esprits qui sommeillent dans chacune des choses dont il fut le témoin ravi aux heures où sa jeune vie, encore en sa fleur, se trouvait dans un contact d'amour avec la source d'où elle était tirée.

Ainsi, au-dessus des « Illiers », qu'une dénomination géographique confond dans une unité géométrique et administrative, planera toujours désormais, comme une plus subtile émanation de ses formes matérielles : la petite ville de Combray, qui représente la vraie réalité d'Illiers, puisqu'en elle Marcel Proust a magiquement concentré ce qui fait sa véritable essence, qu'il a réussi à extraire de sa permanente stabilité. Il nous a appris à la voir, à l'aimer avec notre esprit et avec notre cœur, il a redonné la vie, par son amour, au génie de ce lieu. On comprend qu'une Société des Amis de Combray doive bientôt se fonder sur les lieux mêmes où Proust éprouva ces sentiments de lutte angoissante et d'effort qui aboutirent à cette vocation géniale qui nous laisse une œuvre, à laquelle on trouvera, de plus en plus, suivant son désir profond, une signification philosophique infinie.

FAUSSE APOCALYPSE

par ÉMILE SIMON

Il y eut d'abord un grand bruit de vitres éclatées, une assourdissante musique de verres qu'on brise, dont la dernière note demeura longtemps gémissante et suspendue dans l'air comme un cri lugubre.

Puis, dans la ville endormie et noire, on vit la flamme des réverbères, qui brûlait à nu dans la nuit torride, gravir par bonds une gamme de clartés de plus en plus hautes, jusqu'à ce qu'enfin les façades des maisons fussent illuminées comme par l'insupportable éclat de mille soleils. Ce n'était guère l'éclat du jour, mais une lumière jaune, gluante, pareille à une mer de pus phosphorescent.

On entendait les marronniers, surpris dans leur respiration nocturne, pousser de grands soupirs oppressés du fond de leur cœur de feuilles. L'eau sous les ponts s'était arrêtée de couler, et des vapeurs de soufre montaient dans l'air immobile.

Un reporter flegmatique, et nullement impressionné par ce spectacle de mélodrame, prenait des notes, assis sur une borne, tandis qu'un peintre, à genoux devant sa toile, essayait désespérément de fixer les nuances bouleversantes de ce jour nocturne.

Des fiacres sans occupants et sans cochers firent retentir de leur galop brutal les rues étroites, puis s'évanouirent rapidement comme aspirés par un tourbillon d'épouvante.

Des femmes sortirent sur le pas des portes, décoiffées, les vêtements en désordre, se parlant l'une à l'autre avec de petits cris d'oiseaux et de grands gestes muets.

Pourquoi penser, mégères jacassantes, que vous avez le pri-

vilège ce soir d'assister à la fin du monde? Croyez-vous que les hommes aient déjà épuisé toutes leurs larmes? ou que les sources de sang soient prêtes à se tarir?... Allez, le monde en a pour longtemps encore. Il y a de grandes réserves de haine et de souffrance cachées dans les veines des roches, dans l'écume grondante des vagues, dans les éclairs du ciel, dans le ventre lisse des femmes. Il y a des crimes qui n'ont pas été commis, des cris de détresse qu'on n'a pas entendus. Les griffes de Dieu ne sont pas usées jusqu'à la racine, tant s'en faut, et il continuera d'en labourer longtemps encore avec délices le cœur saignant des hommes. (Non, ne protestez pas, ne criez pas que c'est odieux, vous voyez bien que je parle par métaphore.)

Les incendies qui s'allument cette nuit de toutes parts dans la cité ne sont que des feux de rampe destinés à éclairer ce qui ne peut être tout au plus qu'une répétition générale. Le grand spectacle reste réservé. N'enviez pas aux derniers hommes leur privilège sinistre. Et tenez-vous coites près de vos seuils, mégères, afin que le fléau qui passe ne vous rencontre pas sur sa route.

Ah, voici le commencement des prodiges. Les étoiles, qui étaient pareilles ce soir à des larmes de sang suspendues à l'orbite céleste, roulent le long de la nuit en proie à une combustion trop vive, et viennent s'abattre en pluie de cendres sur la terre.

Ecoutez : sous la terre on entend le bruit des eaux de la cité, l'énorme gargouillement des eaux d'égout intestines, qui ne veulent plus rester ensevelies, et se déversent à présent au beau milieu de la chaussée, charriant parmi leur fange les plus surprenants débris : des colliers de perles, des chevelures de femmes, des senteurs de roses, des rumeurs de jazz, des couvertures de livres, des journaux, des briquets, des ciboires d'or, des croix de guerre, et divers autres produits mal digérés de la civilisation du siècle.

D'affreux squelettes, sortis on ne sait d'où, viennent boire sur les bords de ce ruisseau fétide. Ils ont des cavernes à la place des yeux; leurs vertèbres tintinnabulent avec un bruit funèbre. Ce sont des morts qui n'ont pas perdu le goût de la vie. Ce soir, ils ressuscitent pour disputer leur place aux vivants.

La terre est rouge, les cieux sont blêmes. Les oiseaux tombent foudroyés dans l'air. Les arbres roussis se recroquevillent avec un grand bruit de feuillage froissé.

La prodigieuse chaleur dégagée par les flammes a vitrifié les parois de toutes les maisons, qui sont devenues transparentes comme des cages de verre, et l'on voit à l'intérieur la pauvre humanité qui se hâte, pliant bagage pour ce qu'elle croit être l'ultime voyage sans retour.

Il y a des masses de gens qui font l'amour, à la hâte, ne s'apercevant pas même qu'on les regarde, sur des lits blancs dressés comme des autels dans les chambres fumantes.

Il y a des familles entières agenouillées sur la dalle, depuis le grand-papa chenu jusqu'aux marmots vermeils. Ils psalmodient des versets d'Evangile. Ils se frappent la poitrine à grands coups.

Il y a un savant — très savant — qui tente de déceler au moyen de tables de logarithmes et de grandes cartes du ciel quelle foudroyante comète vient de balayer la Terre de sa crinière de flammes. Il y en a un autre qui déchire avec rage les plans de la super-bombe atomique qu'il vient d'inventer et qui ne servira pas.

Il y a un fou qui tue à coups de revolver sa femme et ses deux filles pour leur épargner, dit-il, d'être brûlées vives par le fléau.

Il y a des pillards qui mettent à profit le désordre pour faire main basse sur les trésors que leurs possesseurs ne surveillent plus.

Il y a un philosophe qui pense avec amertume que la fin d'un monde n'est pas moins absurde que sa création.

Il y a un poète dans sa mansarde qui s'imagine écrire le testament de la race humaine. Oh, comme sa narine est dilatée par l'orgueil, comme sa plume court vite sur le papier. Comme il est ému par la douleur qu'il contemple! Vite, vite, un dernier poème qui dise aux anges, à défaut des hommes, combien son cœur était pur et grand.

★

Mère, que te sert de courir en serrant dans tes bras ton enfant mort? ou de le brandir à la face du ciel comme une injure? Tu vois bien que les cieux sont sourds, et ton enfant ne reviendra pas à la vie, même si ton cœur éclate dans ta poitrine, même si ton corps se change en une lyre plaintive, même si tes larmes coulent jusqu'à attendrir les roches.

Infirme, ne te plains pas que le sort t'ait fait naître aveugle ou cul-de-jatte. Ce soir, ceux qui ont des yeux souhaitent ne pas voir, et ceux qui ont des jambes ne savent pas où courir.

Ce soir, il suffit de formuler un vœu malveillant pour qu'il soit exaucé. Les êtres qu'on maudit se réduisent en poudre. Les mauvaises pensées s'inscrivent en lettres de feu sur les murs.

Ne pleure pas, femme, parce que ton époux t'a trahie. A présent tu vois bien que ces choses n'ont plus beaucoup d'importance... Et crois-tu qu'il te trahissait moins jadis, quand il couchait près de toi, et que sa bouche suçait le miel de tes baisers? Crois-tu que son cœur ait jamais battu à l'unisson du tien?

Belle éhontée, que me veux-tu? Pourquoi te coller à moi, nue et frissonnante sous tes longs cheveux déroulés comme une bannière de volupté parmi les trophées de mort?... Un dernier baiser, me dis-tu, une dernière étreinte... Tu vois bien que la ville brûle... Mais tu veux jouir, comme les autres. — Tu as raison, viens, nous ferons l'amour sous cette arcade, debout et vite, comme les chiens, parmi l'odeur du soufre qui rendra plus suffocante la triste ardeur de nos baisers.

CONTRE - JOURS

par JEAN NOLESVE

Il y a plus de vingt ans que Jean Nolesve faisait paraître son dernier ouvrage, Plus est en vous, *dans la rarissime collection des « Amis d'Edouard ».*

Voyageur, poète, musicien, bibliophile, amateur d'art, il avait la pudeur de son talent et une conscience exagérée de ses limites. Ses deux autres livres : Le vitrail de Sainte-Ermelinde (*Paris, Blaisot,* 1921) *et* Les épigrammes de Bonzo (*Pékin, Nachbaur,* 1924) *dans leurs tirages volontairement restreints n'ont pas atteint le grand public. On peut le regretter.*

Je m'étais lié d'amitié avec Jean Nolesve en Extrême-Orient, où il a séjourné de 1921 *à* 1925. *Ses continuelles absences l'avaient empêché de publier les cinq contes qu'on va lire. Je les ai retrouvés dans les papiers qu'il m'a légués, seul travail achevé parmi des notes et des projets.*

*Ils me paraissent inspirés par le souvenir que lui ont laissé certaines œuvres d'art. Il avait la passion du Titien et l'on reconnaît l'*Ariane et Bacchus *de la National Gallery dans le premier conte, la* Diane et Callisto *du musée de Vienne dans le troisième. Le personnage d'Armide emprunte des traits à* La magicienne *de Dosso Dossi (Galerie Borghèse) et la gravure de Durer* La mort d'Orphée *a visiblement inspiré la fin du conte relatif à ce héros. Par contre, je ne vois aucune œuvre d'art à laquelle on puisse attribuer l'inspiration d'Œ*none.

GUY DE TERVARENT.

ARIANE

Ariane s'éveille au rivage de Naxos. La nuit, pour la première fois depuis qu'a disparu sur l'horizon la voile de Thésée, lui a versé, la nuit clémente, un long sommeil. Onarus, le prêtre de Bacchus qui veille sur son abandon, qui lui apporte

de la nourriture et vers le soir des peaux de bêtes, dons qu'elle accueille avec indifférence (que lui importe hors Thésée), arrache au loin des notes grêles à la flûte de Pan. La fille de Minos croit les entendre pour la première fois. Est-ce pour elle, est-ce pour son âme blessée, qu'il répand ces perles sonores dans le cristal du matin? Ariane, ma sœur, quel fil n'aurait pas tissé la tendresse de vos mains, soudain si lourdes et si lasses! D'un sourire dépendait le sourire de votre pauvre visage, bouffi de larmes. Ne le savait-il pas? Laissez cet air de flûte dans le lointain bercer votre âme morte.

Mais voilà bien autre chose. Le son des cymbales et des tambourins, mêlé au cri rauque des panthères, tout un cortège qui dévale, un vieillard barbu que des serpents enserrent, un char aussi, et dans ce char un homme couronné de pampres, nu par ailleurs, éclatant de jeunesse.

Ariane s'est levée. Elle voudrait fuir. Mais, avant même que le char ne s'arrête, l'éphèbe en a bondi, avec une souplesse dont s'émerveille en secret celle qui pensait fuir, celle dont le regard hésitant rencontre le sourire du dieu.

— Ariane... Ariane...

Il a dit cela lentement, comme grisé par ces syllabes musicales. Cependant il ne cesse de la regarder et ce regard la gêne.

— Laissez-moi, dit-elle. Je veux mourir. Et d'ailleurs qui êtes-vous?

— Evohe! Evohe! Bacche!

La réponse jaillit des vignes d'alentour, où déjà le cortège s'est répandu, les laissant seuls avec le char et les panthères couchées sur le sable.

— C'est une longue histoire, dit le dieu. Asseyons-nous. Il faut que je vous parle de Thésée. Comprenez-moi bien. Je n'entends pas le défendre. Je n'ai jamais aimé ses façons, surtout avec les femmes. Mais enfin, en ce qui vous concerne, la justice m'oblige à dire qu'il n'est pas coupable, du moins qu'il n'est pas le seul coupable.

Ariane cherche le sens de ces paroles.

— Eh bien, voilà. Je vous connais depuis longtemps, Ariane. Je vous préfère à toutes les filles des hommes. C'est plus fort que moi. Que d'heures j'ai passées à suivre vos jeux dans le palais de Minos! Quand ils sont devenus moins francs, quand éclata soudain votre amour pour Thésée, quand vous

avez pour cet aventurier tout quitté, vos parents que vous n'aimiez guère mais qui étaient quand même des gens cossus, vos compagnes et le jardin de votre enfance, j'ai compris qu'il fallait agir. J'ai usé de mon pouvoir. Lentement j'ai insinué dans l'âme de Thésée une lassitude de votre trop constante tendresse, bientôt suivie par le dessein de se défaire de vous.

Ariane s'est dressée. C'est donc à lui, à cet être qui se tient à ses pieds dans l'éclat de son impudente jeunesse qu'elle doit de n'être plus sur la nef de Thésée. L'indignation la gagne.

— De quel droit...

Mais le regard du dieu lui est une suffisante réponse. Devant les nouvelles raisons qu'il lui propose de se désespérer mais aussi d'espérer, n'en pouvant plus, la voilà qui fond en pleurs.

Bacchus ne sait quel sens attribuer à ces larmes et d'ailleurs il n'aime pas les scènes. Ses yeux se tournent vers le ciel, qui sur l'horizon brasse des ambres et des bleus dans une cuvée divine. Comme en proie à une secrète ivresse, il se met bientôt à parler.

— Ah! l'ai-je aimée, la terre des hommes! J'ai dévalé les montagnes d'Epire, les pieds dans un torrent. J'ai bu l'azur du ciel dans l'eau glacée des lacs. Au promontoire de Leucade j'ai frémi de vertige et j'ai dormi sous les oliviers d'Ithaque, dont l'ombre est bleue.

Ariane écoute cette voix, qui lui rappelle une point trop lointaine musique. Soudain son sourire se fige.

— Thésée, dit-elle, parlait comme vous.

Mais aussitôt elle se reprend et s'excuse :

— Thésée, c'était pour moi tant de choses, comprenez-vous, tant de choses que je ne verrai jamais. Il me parlait d'Athènes, des marbres pentéliques. « Les marbres et la lune s'aiment, disait-il. A leurs épousailles je te convie. » Le palais de mon père est, vous le savez, fait de briques.

Mais Bacchus ne paraît nullement offensé; il n'a même pas perdu le fil.

— Je projette un voyage dans l'Inde, poursuit-il, une promenade triomphale. Songez que ces gens ne connaissent ni le vin ni le miel. Simple prétexte, au demeurant. C'est ma joie qui importe et non la leur. Je sais que m'enchantera de ce pays l'exubérante nature. La terre y nourrit sa végéta-

tion jusque dans les flots. J'y vivrai couronné de jasmin. Son odeur est entêtante, dit-on, comme un vin doux. A mon approche on en sèmera des grappes sur le dallage des temples, où mes pieds les écraseront. Aux jours torrides de l'été nous quitterons les villes pour des pavillons aériens. Une brise y soufflera sans cesse de la plaine. Taillées dans le roc, de blanches chambres y garderont une fraîcheur de cave. Il y régnera au milieu du jour un paresseux silence. Vers le soir, nous irons dans des jardins, pleins de buissons sans maître et de sculptures inutiles, pleins de singes et de paons. On nous apportera des fleurs au parfum inconnu, on nous en dira les noms.

Tandis qu'il parle, le soir a commencé sa marche silencieuse.

— Des singes et des paons, répète Ariane.

— Et des glaciers où s'échouent les nuages, des gouffres si profonds que le regard, en plongeant, y voit planer des aigles et plus loin, plus haut encore, des vallées de roses.

— Des vallées de roses, murmure Ariane.

— Dans mon char triomphal tu prendras place. Nous parcourrons la terre. Des foules se presseront pour te voir et les veuves futures mettront ton image sur leurs meubles de chevet.

Bacchus s'arrête : il a senti sur son épaule peser la tête d'Ariane endormie.

ARMIDE

Une tente de chevaliers chrétiens au pied des murailles de Jérusalem. Renaud est étendu. Ses compagnons l'entourent dans un morne accablement. Parmi eux se trouvent Ubald et ce chevalier danois qui ont arraché le héros des bras d'Armide. Mais depuis lors son esprit est dérangé. Il prononce des mots sans suite. Le voici qui parle :

— Jardins embrumés d'ailleurs et de jadis,
nuits religieuses de mon enfance,
où j'attendais la Vierge parmi les constellations,
et nuits de ma jeunesse,
où se levait une tremblante
ivresse
sous les astres tremblants,
nuits de mon enfance et nuits de ma jeunesse,

vous n'étiez que des ébauches,
vous n'étiez que des promesses
des jardins d'Armide.

Ubald hausse ses larges épaules :

— Les jardins d'Armide! Des marais pleins de grenouilles, oui!

Mais déjà Renaud continue :

— Du silence, un air tiède, d'obsédantes senteurs. Les promenades dallées dominent des parterres et longent des bassins. Une double rangée d'ifs conduit le regard vers une forme neigeuse, vaporeuse, stellaire, un fantôme de forme, une nébuleuse qu'aurait déposé le ciel intensément étoilé.

Ubald, qui se souvient exactement d'une cabane sur un rivage malsain, n'y tient plus. Il se lève à la recherche du chevalier danois. Il entend le prendre à témoin de la folie de Renaud, dont l'écho le poursuit et l'exaspère :

— Le château merveilleux qu'avait bâti notre amour, les pierres où s'entrelaçaient nos initiales. Les coupoles planent dans le ciel et la nuit, dans le silence où monte le chant des grenouilles, tremblant sous les tremblantes étoiles.

Ubald trouve le chevalier danois assis à l'écart. L'homme l'écoute distraitement.

— Qu'est-ce que la vérité? murmure-t-il enfin dans son rude patois germanique.

Quand la ville fut prise et le royaume fondé, il s'agit de revenir. Renaud, dont on avait depuis longtemps cessé de suivre les allures étranges, prit le chemin du rivage. En échange de son épée de Damas, de son armure, de sa bague nuptiale et d'un chapelet aux grains d'améthyste, béni par le pape Urbain II, un juif l'embarqua de nuit sur une felouque, qui, bravant les corsaires barbaresques, le déposa près des Colonnes d'Hercule. Il put de là gagner sans trop de peine les Iles Fortunées, sises en plein océan. Cinq ans s'étaient écoulés depuis que le chevalier danois, en compagnie du fier Ubald, était venu l'y arracher aux charmes d'Armide.

Après le départ de Renaud et quelques larmes, Armide avait repris son métier, qui consistait à dire la bonne aventure. Des femmes et même quelques hommes la consultaient. Armide rehaussait l'éclat de sa beauté et le mystère de sa science par un savant appareil. Vêtue de brocart et coiffée d'un turban, baignée de fumées odorantes, elle traçait des cercles sur le sol et y inscrivait avec la pointe d'un brandon

des caractères indéchiffrables. Un corbeau, une oie, un molosse présidaient à ses incantations. Aux murs pendaient des poupées de cire, hérissées d'épingles. Elle vivait dans un décor de choses disparates et souvent précieuses, dont on ne savait qui les lui avait données.

Une connaissance secrète de ses clients marquait les réponses qu'elle leur faisait d'une exactitude troublante. Un soir qu'un gros marchand de la ville vint, après boire, l'interroger, ce qu'elle révéla de son passé et de son caractère amusa toute la compagnie et le laissa confondu. Il revint quelques jours plus tard, seul cette fois, la consulta sur une entreprise, mais Armide aussitôt devina le prétexte. Un an plus tard on célébra leur union.

Avec l'état de mariage s'ouvrit pour Armide une ère difficile. Dans sa nouvelle famille on l'accueillit avec froideur et plus froidement encore dans la société où fréquentait son mari. Elle feignit de ne pas s'en apercevoir. Elle fit sans peine la conquête des enfants. S'excusant sur le fait qu'elle n'en avait pas elle-même, elle comblait ceux des autres de douceurs et de présents. Les parents la laissaient faire avec une condescendance un peu distante. Comme elle était fort belle, des jeunes gens lui parlèrent d'amour. Ils ne trouvèrent aucune audience et elle abandonna à leur sort ceux qui prétendirent en mourir.

On remarqua bientôt que sa piété, qui était exemplaire, se doublait d'une égale générosité. Des miséreux, puis le clergé y firent appel et non en vain. Malgré la discrétion dont Armide entourait ses bonnes œuvres, le bruit s'en répandit. Et, l'une après l'autre, des dames respectables, tant par l'âge que par la passion du bien que cet âge leur inspirait, vainquant une longue répugnance et imposant silence à leurs langue, se prirent à lui sourire.

C'est vers ce temps que survint Renaud.

Armide laissa longtemps ses billets sans réponse. Renaud guettait ses sorties, prêt à l'aborder. Quand elle s'en aperçut, elle promit de le rejoindre et vint un soir s'agenouiller auprès de lui dans une église, où des cierges pleuraient dans l'ombre.

— Armide, dit Renaud.

Mais elle :

— C'est vrai. Tu ne sais pas. Je ne me nomme plus Armide. Tout le monde ici m'appelle Laure. J'ai changé de prénom en me mariant. Les prénoms portent bonheur ou malheur. Laure est un prénom heureux.

Elle le considérait et souriant gentiment :

— Sais-tu que tu as vieilli, dit-elle. Tu as vieilli comme je pensais que tu vieillirais.

— Laure, essaya Renaud.

Mais elle l'écoutait à peine :

— Peu de temps après ton départ, j'ai rencontré un homme qui te ressemblait étrangement. Je le parfumais de cet ambre dont toi-même usais. Peut-on être folle!

Le caractère du lieu soudain lui revint à l'esprit. Elle se tut.

Renaud dans l'ombre voulut la saisir, mais elle se dégagea fermement.

— Et maintenant tu attendras que je te fasse signe, dit-elle en partant. Promets-le-moi.

Renaud promit. Il savait que ce signe il l'attendrait vainement et le regrettait à peine. Etait-ce Armide que cette femme?

Il continua d'errer dans la ville, voulut revoir le site de leurs amours. Sur un terrain récemment asséché, s'élevaient des maisons de plaisance. Renaud crut s'être trompé, chercha plus loin, se perdit, revint fourbu.

Quelques jours plus tard il voguait vers l'Armorique, son pays natal, où, sur une grève aride, l'attendait une femme âpre d'âme et de visage, celle qu'il avait quittée jadis sous un fallacieux prétexte, assoiffé d'inconnu, de lumière et de beauté.

DIANE

La forêt murmure : Diane est au bois. Ses compagnes la suivent, vierges aux courtes tuniques, et les feuilles mortes reçoivent l'empreinte légère de leurs pieds nus.

Vers le milieu du jour une source les arrête. La préférée de Diane, Callisto, feint de vouloir s'endormir sur la mousse. Cependant elle regarde les nymphes se dévêtir et l'eau s'épandre du bassin qui la contient à sa naissance. « Sources de la terre, songe-t-elle... c'est votre hésitation que j'aime, eaux virginales, immobiles encore, prêtes à tous les penchants... Vienne une carrière à s'ouvrir et vous glisserez vers votre destin, vous l'épouserez, vous vous perdrez en lui : blanche écume, torrent de neige, nuage d'embrun, humidité dont vivent les arbres d'alentour, eaux dormantes que vous étiez. »

— A quoi rêves-tu, Callisto, lui crient ses compagnes? Qu'attends-tu pour nous rejoindre?

Et déjà certaines se précipitent, dénouent de force sa ceinture et sa grossesse apparaît.

Curieuses, cruelles, toutes l'entourent maintenant et, dans le silence où l'on attend qu'éclate le courroux de Diane, leurs regards vont de la nymphe à la déesse.

Celle-ci parle enfin :

— Callisto, pourquoi m'avoir trahie?

— La Nature est une puissante déesse, elle aussi.

— Crois-tu que je ne l'honore point?

Et comme Callisto ne répond pas, Diane poursuit :

— Je connais mieux que toi les saisons et les heures. Tu parles de la Nature : sache que sa farouche beauté se refuse à ceux qui appartiennent à d'autres.

— Chez moi toute beauté éveille un élan d'amour. Qu'est-ce que la beauté vue seule?

— Tu ne connaîtras donc jamais ce double de toi-même, qui s'approche silencieusement aussitôt que t'enveloppe la solitude, un personnage muet, consentant, amical, qu'il ne faut ni dominer, ni juger, ni admettre, ni convaincre, dont la présence, loin de gêner, exalte.

— Et puis!

— Cette musique intime, qui exige le silence, penses-tu l'entendre jamais?

— Qui te dit que je ne l'entendrai jamais?

— Une autre peut-être, plus vulgaire, mais non point celle-là.

— En même temps que de moi-même, j'ai fait le don de mes richesses.

— Imprudente!

— L'enivrement passé, que te restera-t-il des tiennes?

Alors le chœur des nymphes :

— Que faut-il penser de toi, solitude?

— La seule souffrance, murmure Callisto.

Mais Diane :

— Solitude, tu m'a guidée vers le cœur des choses. Dans certaine exaltation que tu me verses, je trouve ma plus haute joie. Non, je ne te crains pas, solitude! Je craindrais plutôt le jour où je commencerai de te craindre. Je sais bien qu'il faut tuer les autres ou qu'ils vous tuent. Le fils de Thésée accrochait des bandelettes à mes autels. Il y avait de la ten-

dresse dans sa prière. Pauvre Hippolyte... je puis bien le dire aujourd'hui qu'il n'est plus... je lui jalousais mon temps et c'étaient des triomphes fatals pour lui que les lambeaux qu'il en emportait. Fierté d'un cerf dans les bois dénudés. La force a-t-elle besoin d'appui?

Sifflant ses chiens, Diane a repris sa course et ses pas se perdent dans l'antique forêt, manteau jeté sur les épaules de la terre.

ORPHEE

Eurydice se meurt. L'embrassant, Orphée murmure :

— Pour te rejoindre dans les enfers, je me tuerai.

— Orphée, Orphée... point de serment! Je te connais. C'est que je t'aime. Ta lyre, tes chants, je passe après tout cela. Ne promets rien. Laisse-moi. Peut-être t'oublierai-je. Peut-être obtiendrai-je le repos.

— Jusque dans les enfers, répète Orphée.

Mais Eurydice ne l'entend plus.

Orphée devint la proie du désespoir. Il fit entendre ses lamentations aux vallons et aux plaines, aux hommes et aux bêtes. Elles étaient harmonieuses et furent bientôt illustres. Orphée en tira quelque consolation. A force d'être chantée la perte d'Eurydice lui devenait moins cruelle. Elle enrichissait les accents de sa lyre et il ne faisait rien pour la chasser de son esprit. De jour en jour il remit le soin de se tuer, jusqu'au moment où il n'y pensa plus. Sans doute méditait-il d'éterniser son deuil par quelque entreprise extraordinaire, qui plaçât son art en valeur sans mettre sa vie en péril. Il s'en ouvrait à d'anciens amis, que la présence d'Eurydice avait écartés et qui l'entouraient maintenant. Tous admiraient ses chants, ce qu'Eurydice ne faisait jamais qu'avec réticence. D'ailleurs Orphée se surpassait. Le chantre de Thrace savait mettre à profit les loisirs du célibat. Sans contrainte domestique, sans autre règle que sa fantaisie, il donnait en pâture à son inspiration les heures du jour ou de la nuit. C'est vers ce temps qu'il composa ses chants les plus beaux.

— Et l'enfer? lui demanda quelque jour un ami.

— J'y vais, dit Orphée, piqué.

Il partit le soir même.

On sait le reste : comment il se rendit au royaume de Pluton, en émut par ses chants les gardiens et les maîtres, les

ombres innombrables et jusqu'aux implacables rochers, comment Eurydice lui fut rendue, à la condition toutefois, ajouta Proserpine, qu'il ne se retournerait pas vers elle, avant qu'ils n'aient atteint le séjour des vivants, comment enfin, parvenu jusqu'aux bords des étangs de Averne, au seuil de la lumière, il tourna la tête, rejetant à jamais son épouse dans les enfers.

Orphée, Orphée... que penser de ce geste fatal? L'amour, dit-on, l'inspira. Mais tu sais bien, Orphée, que ce n'est point là le geste de l'amour. L'amour est patient. Longueur de temps point ne lui pèse et tous les moyens lui sont bons. Pour lui, le présent toujours cède au futur. L'amour est désintéressé. Il n'a de plaisir qu'au plaisir de ce qu'il aime. Faut-il te l'apprendre?... Une faiblesse alors? Mais l'homme le plus faible aurait montré là plus d'endurance, eût-il aimé... Nous nous entendons, je pense, et point n'est besoin d'insister.

Ainsi libéré d'Eurydice, Orphée put se vouer tout entier à sa part. Il croyait fermement en lui-même, ne doutait pas qu'il ne fût appelé à doter les hommes d'un mode nouveau de sentir et de s'exprimer. C'était de famille. D'Apollon, son père, il avait hérité la cithare et de sa mère, la muse Calliope, la science des vers épiques. Il les disait, en pinçant l'instrument à sept cordes, et la musique qu'il en tirait magnifiait à ce point les paroles qu'il semblait toujours que leur sens apparût pour la première fois. Une foule bientôt le suivit, mais le chantre n'instruisait que ses élus et d'eux il exigeait qu'ils renonçassent au commerce des femmes. Divinisant son art, il imposait aux prêtres le célibat. De ces festivals, qu'ils célébraient entre initiés et que le vulgaire eut tôt fait d'appeler des « mystères », les femmes étaient exclues.

Les femmes de Thrace sont vindicatives. Où ne le sont-elles pas? Armées de couteaux à viande, de broches à rôtir et de vieux os, elles suspendirent à jamais sur les lèvres d'Orphée un poème suave.

Disons à leur décharge que cet homme de lettres avait des allures obliques.

ŒNONE

Depuis des semaines, abandonnant le soin de ses troupeaux, lui qu'on voyait au milieu des roches, sa houlette à la main, empêchant les bœufs de s'écarter, Pâris abat les pins les plus droits des vallées du Gargane, les scie en planches et les ajuste en forme de nef.

Ce changement date du jour où trois femmes d'une mystérieuse beauté, sous la conduite d'un guide, sont venues l'entretenir. Œnone, son épouse, qui s'était glissée derrière un buisson, a entendu d'étranges propos : « Je te rendrai maître de toute l'Asie », disait l'une; « Jamais tu ne sortiras des combats qu'en remportant la victoire. Je te rendrai un guerrier redoutable et célèbre par tes conquêtes », assurait l'autre, et la troisième... Oh! de la troisième Œnone n'a pu saisir que cette promesse dans le vent : « Sois tranquille. J'ai deux fils d'une beauté suprême, le désir et l'amour; je te les donnerai tous deux pour te servir de guide dans ton voyage. »

Œnone sait, car elle aime, que ces paroles ailées, que ces paroles maudites emplissent maintenant le cœur de Pâris. Que faire?... Lui parler?... La nymphe se rappelle le jour, proche encore, où il l'a enlevée à son père. C'était aussi par des paroles ailées, qui se fichaient profondément dans son cœur de vierge, comme des flèches d'or : leurs vies se confondraient à jamais; les heures s'en écouleraient égales aux pentes de l'Ida; on chasserait; on mènerait paître les troupeaux; puis un jour il parviendrait aux honneurs... Et maintenant il allait partir, l'abandonnant, marchant à la rencontre de quels plaisirs, de quelles embûches, de quelles blessures? Car elle savait bien qu'il était faible et sans défense ce joueur de lyre, ce séducteur aux paroles ailées, son beau Pâris. Lui parler?... A quoi bon. Mais Œnone se surprend à pleurer, parce qu'elle l'aime.

Vers Sparte, où résidait Hélène, la plus belle des femmes, celle que lui avait promise Vénus, de toute l'ardeur de son désir Pâris voguait. On l'eût dit aveugle et sourd, la proie vivante du destin. Or nous savons que le destin n'existe pas. Seul existe le caractère, la fibre dont nous sommes tissus, la pente naturelle de chacun. On a beaucoup épilogué sur le choix de Pâris; on l'a généralement trouvé méprisable. Cependant eût-il donné sa préférence à Junon qu'il n'aurait plus été Pâris mais Alexandre, à Minerve, plus Pâris mais Achille. Autant dire qu'il avait tort d'être lui-même.

Je ne dirai pas ici comment Pâris, reçu par Ménélas, enleva sa femme, l'arrivée des amants chez Priam et la vengeance des Grecs.

Blessé sous les murs de Troie par une flèche de Philoctète, Pâris est en péril de mort. Il mande un messager et lui dit :

— Va trouver Œnone, fille de Cebren. Tu lui diras que Pâris est atteint d'une flèche empoisonnée et qu'il souhaite la revoir. Jadis elle connaissait le secret des plantes qui guérissent. Mais ce n'est pas ce seul souvenir, dis-lui bien...

Pâris se taît. Il craint, s'il ajoute une parole, de s'attendrir. Son mal l'a tellement affaibli! Et cependant fut-il jamais plus sincère? Curieux homme. Ce n'est point la guerre de Troie et le sang répandu, les lois de l'hospitalité violées, l'injure faite qui veillaient à son chevet. Il n'y pensait même pas, mais seulement aux larmes d'Œnone. Surtout il voulait qu'elle le sût. Qu'elle pût croire que tant de ferveur et de confiance avait été pour lui sans prix et s'en allât désespérée, il ne pouvait l'admettre.

Le messager a fini de parler, mais Œnone garde le silence. Elle imagine Pâris arrivant à Sparte, sa rencontre avec Hélène, ses artifices, son insistance et qu'il dut user, pour la séduire, des mêmes regards, des mêmes paroles ailées...

— Qu'il aille se faire panser par son Hélène, crie-t-elle.

Mais bientôt elle le regrette. Elle cherche à rejoindre le messager, se lance sur ses traces, hélas en vain. Cependant sa décision est prise : elle partira à l'aube du lendemain, après avoir cherché les herbes qui guérissent et qu'on doit, pour qu'elles soient efficaces, cueillir au clair de lune.

Quand Œnone parvint au terme de son voyage, Pâris avait cessé de vivre. La cruelle réponse, rapportée par le messager, lui avait enlevé la raison de sa lutte contre la mort. Il s'était abandonné à son mal.

En présence du cadavre Œnone n'eut pas un cri, pas un geste. Elle paraissait indifférente, ce qui n'empêche que le lendemain on la trouva pendue par sa ceinture à une poutre de sa chambre. Tel est, du moins, le témoignage d'Apollodore, de Conon et de Parthénius de Nicée.

“ DE PROFUNDIS CLAMAVI ”

LES PARAPHRASES DU PSAUME CXXX (CXXIX DE LA VULGATE) AU XVI^e ET AU XVII^e SIÈCLES

par ANDRÉ VIAL

M. Jean Plattard rappelait en 1912, dans la *Revue des Etudes Rabelaisiennes,* l'interdiction que le Concile de Toulouse, en 1229, avait prononcée contre l'usage de la langue vulgaire dans la liturgie et le culte. Lorsque, au début du XVI^e siècle, des réformateurs, comme Erasme dans son *Enarratio primi psalmi* et dans la préface de sa paraphrase de saint Mathieu, demandent que des traductions rendent l'Ecriture directement accessible à l'ensemble des chrétiens, la Sorbonne, vigilante gardienne des traditions, proteste. Elle le fait dans un acte du 27 décembre 1527, et, cette même année, sur son avis, le Parlement interdit la publication des *Heures de Notre-Dame, translatées de latin en français et mises en rime.* Cette traduction des psaumes, pourtant placée sous le patronage de la Vierge dont Luther et les Evangélistes français condamnaient le culte, et due à Pierre Gringore, dit Mère-Sotte, qui maudissaient les tenants de la foi nouvelle pour avoir eu maille à partir avec eux en Lorraine, ne trouvait pas grâce aux yeux des théologiens officiels, soucieux de ne pas créer un précédent.

Mais le branle était donné. Cependant que les Catholiques se soumettent à l'interdiction, les Réformistes traduisent les textes sacrés. En 1533, Marguerite de Navarre accueillait dans le *Miroir de l'âme pécheresse,* avec un recueil où Marot donnait en particulier une version française du *Pater noster,* de l'*Ave Maria,* du *Credo,* de la *Bénédiction devant manger,* la traduction que le poète avait proposée du psaume VI et déjà publiée dans un opuscule retrouvé à la Colombine de Séville. A Nérac, à Ferrare, puis à Paris, où il était de retour en janvier 1537, après son abjuration, Marot poursuivit ce travail, et, en 1542, Et. Roffet imprimait trente psaumes de

Marot (dont le psaume CXXX). Réfugié à Genève, après un arrêt en date du 1er juillet 1542, que le Parlement de Paris portait « contre les livres contenant doctrines nouvelles et hérétiques », il en traduit vingt encore. Et, à la fin de 1543, il place sous la protection des « Dames de France » une édition collective de ses cinquante poèmes. Nous avons pu consulter une Bible réformiste de 1569 qui propose, avec une version française en prose des psaumes, les paraphrases de Marot et celles de Théodore de Bèze qui avait achevé la traduction poétique du psautier. Les paraphrases y sont accompagnées de notations musicales (1).

En même temps qu'ils s'efforcent d'ouvrir à toutes les intelligences les richesses de la poésie et de la pensée biblique, les humanistes et les réformistes poursuivent un effort critique qui s'exerce sur le texte même de l'Ecriture. Il s'agit pour les exégètes de remonter à la pureté initiale hébraïque. Ils dénoncent les contre-sens des Septante et ceux dont saint Jérôme se serait rendu coupable, et de surcroît les déformations que douze siècles de tradition ont infligées à son *Psalterium juxta hebraïcam veritatem*, et que le psalterium gallicanum du Bréviaire a recueillies et consignées. En 1515, paraît à Venise le *Psalmorum liber latinie, a fratre Felice;* en 1516, à Milan, un *Psalterium Hebraeum, Graecum, Arabicum et Chaldaeum cum tribus latinis interpretationibus;* en 1516 encore, et à Gênes, chez « N. Paulus », un *Psalterium Hebraeum, Graecum, Arabicum et Chaldaeum, cum tribus latinis interpretationibus et glossis.* A Lyon, en 1530, chez Sébastien Gryphe, un *Psalterium Sextuplex, Hebraeum, cum tribus latinis videlicet, Divi Hieronymi, R. P. Sanctis Pagnini et Felicis Pratensis, Graecum Septuaginta interpretum latina vulgata.* C'est sur une traduction latine de ce genre que Marot a travaillé; nous tâcherons de déterminer laquelle. Cependant les Catholiques respectent doublement le psautier de leur paroissien, en conservant le texte consacré et le latin de la Vulgate. Toutefois, à la fin du siècle, les conditions de la vie politique et religieuse permettent à leurs poètes de proposer leurs paraphrases. Mais, dans l'ensemble, ces poètes restent fidèles à la Vulgate qui sert de texte de base. Dès lors, se propagent dans la lyrique française deux familles de psaumes, l'une que l'on pourrait appeler la famille des psaumes rectifiés et que nous devrons surtout aux Protestants, l'autre que nous ont donnée des Catholiques seulement et qui groupe les psaumes de tradition gallicane. Les seconds se distinguent déjà des premiers par la désignation du poème : là où Corneille annonce psaume CXXIX, Marot, se référant aux travaux

(1) Elle existe à la Bibliothèque de l'Université de Lyon, sous le numéro 21.932.

des exégètes, écrivait psaume CXXX. En outre, les psaumes de la famille du Bréviaire comportent volontiers une doxologie, bien que ce ne soit pas là une règle générale (2). Mais c'est dans la substance même des œuvres que se décèlent les différences les plus suggestives et les plus attachantes. Les paraphrases du psaume CXXX (CXXIX pour la Vulgate), sur deux points, appellent des comparaisons fécondes.

La quatrième strophe de Marot commente le deuxième vers du second verset. La troisième adressait à Dieu l'interrogation angoissée de la première partie du verset :

Si ta rigueur expresse
En nos péchés tu tiens,
Seigneur, Seigneur qui est-ce
Qui demourra des tiens?

La quatrième argumente et rassure :

Or n'es-tu point sévère
Mais propice à merci.
C'est pourquoi on révère
Toi et ta loi aussi.

En 1594 paraissait à Lyon, de Jean de la Ceppède, une « Imitation des psaumes de la pénitence, avec des sonnets et des méditations sur le mystère de la Rédemption », réimprimée à Toulouse en 1613 et 1621 dans un recueil d'autres poésies du même auteur, sous le titre de « Théorèmes spirituels ». La seconde strophe de la Ceppède paraphrase l'ensemble du deuxième verset et conserve à l'expression des deux idées l'équilibre qui s'établissait dans l'original :

Si tu veux balancer les fautes des humains,
Qui peut, tant soit-il juste, échapper de tes mains?
Qui pourra soutenir l'effort de ta justice?
Je dure toutefois au feu de ces tourments,
Sachant que tes pardons suivront tes châtiments,
Que ma grâce était prête avant que je pâtisse.

Marot posait dans la clémence divine une condition à l'amour de la créature. Jean de la Ceppède, sur la certitude de la miséricorde divine, fonde l'espérance du pécheur. Là

(2) Voici la doxologie de Jean de la Ceppède :

Gloire soit au grand Dieu qui ce tout façonna,
Gloire soit à son Fils, qui ce tout rançonna,
Gloire à son Esprit-Saint, qui fomenta les ondes.
Cette gloire, brillante à son commencement,
Brille, et rebrillera sans nul éclipsement,
Franche du noir débord qui bornera les mondes.

Voici celle de Corneille, beaucoup moins heureuse :

Gloire au Père Eternel, la première des causes!
Gloire au Fils, à l'Esprit divin!
Et telle qu'elle était avant toutes les choses,
Telle soit-elle encor maintenant et sans fin!

où Marot argumente comme d'égal à égal avec Dieu, et soumet en quelque sorte Dieu à sa propre loi, Jean de la Ceppède s'incline dans un esprit d'humilité reconnaissante à la promesse du Seigneur.

Piere Motin, poète chéri d'Henri IV, qui lui confia, selon Guez de Balzac, le soin de traduire en vers français une pièce latine du Père Téron sur la naissance du Dauphin, dans la quatrième strophe de sa paraphrase renchérit sur Marot :

Si tu voulais aussi d'un courage imployable
Te venger aussitôt qu'on t'a fait courroucer,
On te dirait cruel au lieu de pitoyable,
Et mon âme vers toi ne voudrait s'adresser.

Mais Racan, *sicut parvulus,* dans la note que sa tendresse et son ingénuité savent rendre si charmante, retrouve, en 1631, l'espérance adorante de la Ceppède :

Mais, Seigneur, ta bonté passe notre malice,
Tu sais notre faiblesse, et sais que ton pouvoir
Paraist en ta clémence autant qu'en ta justice.

Et Corneille à son tour, en 1670, rend grâces à l'indulgence divine :

Auprès de ta justice il est une clémence
Que souvent Tu choisis pour loi :
Elle est inépuisable, et c'est ton indulgence
Qui m'a fait jusqu'ici subsister devant Toi.

Ces deux interprétations, où s'affirment deux attitudes contradictoires de la créature devant le créateur, supposent deux textes de base foncièrement différents. Celui sur lequel se sont fondés la Ceppède, Racan, Corneille se trouve aisément dans le paroissien : « Quia apud te propitiatio est, et propter legem tuam sustinui te, Domine ».

La Bible réformiste de 1569 que nous désignions plus haut, fait précéder les paraphrases de Marot d'une traduction en prose, qui propose l'interprétation rectifiée : « Mais, il y a pardon vers Toi, afin que tu sois craint ». Document tardif. Il serait souhaitable de connaître le texte latin, très antérieur, sur lequel Marot a pu travailler. Il semble de prime abord qu'il ait pu se référer à l'un quelconque des psautiers qui se flattent de donner, parmi d'autres, une traduction conforme à l'hébreu. Il n'en est rien. Beaucoup de ces translations demeurent erronées. L'histoire reste à écrire de l'effort des traducteurs vers l'exactitude au cours du premier tiers du siècle. Henry Estienne, en 1508, dans son « quintuplex psalterium », propose, à côté du texte romain et du texte gallican qui concordent le plus souvent, l' « hebraïcum » qui n'est autre que le texte de saint Jérôme. Le quatrième vers du psaume CXXX y est ainsi traduit : « quia tecum est propiciatio : cum terribilis sis ». L'éditeur d'ailleurs, dans sa glose, écrit : « *Hieronymus*

ex hebraeo : quia tecum est propitiatio... » Il donne bien l'interprétation de Paul l'Hébreu : « quia tecum propiciatio ut ipse timearis », mais il l'affaiblit de l'explication suivante : « quia tecum est propiciatio, nam tu solus peccata dimittere potes : ideo timendus es, quia si non remiseris, nullus remittere poterit; timendus igitur offendi ne non remittas : amandus autem et adorandus quia tu solus bonus, propicius et misesericors, peccata non reservans. » Le psautier que N. Paulus publie à Gênes en 1516, dans son *Latine respondens hebree,* adopte l'interprétation de Paul l'Hébreu (quia tecum est indulgentia, ut timearis). Et pourtant ce n'est point encore le texte que dut consulter Marot, comme nous nous en convaincrons bientôt. Il faut en France attendre Sébastien Gryphe et son *Psalterium Sextuplex* qui relègue en une sorte d'appendice les Septante et la Vulgate, et, dans le corps de l'ouvrage, sur quatre colonnes, présente de gauche à droite la leçon du Hiéronymite, puis le texte hébreu, puis deux traductions récentes, l'une empruntée à la *Veteris et Novi Testamenti nova translatio,* que Sante Pagnino avait publiée à Lyon deux ans auparavant, l'autre qui introduit le texte du psalterium que Frère Félix, de Prato, avait donné à Venise en 1515. La disposition même de ces quatre colonnes ôte à saint Jérôme le rang de faveur que lui réservait H. Estienne; il n'occupe plus que la place laissée par le psautier parisien de 1508 au « gallicanum ». Mais, à droite du texte original, Sante Pagnino et Félix Pratensis s'accordent avec Paul l'Hébreu : le premier traduit : « quia tecum est venia, *ut timearis* », le second : « quia apud te propiciatio *ut timearis* ». C'est précisément, à deux mots près, l'interprétation de Théodore de Bèze dans les *Psalmorum sacrorum libri quinque, vario carminum genere latine expressi,* imprimés à Genève en 1580 : « Sed apud te est propiciatio ut timearis ». Et Théodore de Bèze commente avec une vigueur digne de celle de l'Ancien Testament : « Atqui longe aliter se res habet » (il faut encore entendre : autrement que l'interrogation angoissée qui précède pourrait le laisser entendre) « *quoniam alioqui tuus inter homines nullus unquam cultus extitisset.* Hominum igitur peccata vincit misericordia tua. Est enim apud te constituta et nobis tradita tui nobis reconciliandi Ratio, *ut inter homines agnoscaris et celebreris* ».

Ces versions contradictoires amènent le P. Jean Calès, S. J., dans un commentaire récent (3), à douter de la conservation du texte. Il maintient toutefois « ut timearis » qu'il interprète ainsi : Cela « signifie sans doute que Iahvé pardonne aisément afin de favoriser la piété, une crainte vraiment filiale, et non point la crainte méprisable des esclaves ». Cette réflexion, fort belle, n'en constitue pas moins une atténuation du sens pri-

(3) *Le Livre des Psaumes,* Beauchêne, 1936, t. II, pp. 494-5.

mitif conservé par Marot et Motin — et adopté aussi à la fin du siècle par le très humaniste abbé de Thiron. Avec Desportes, la lignée des psaumes réformés s'agrège pour la première fois une version officiellement catholique. L'édition, qui paraît en 1603, des paraphrases de ce poète s'ouvre sur une page où se marque de façon bien suggestive l'intention critique : « Les charactères suyvans dénotent l'interprétation que l'Auteur a suyvie sur le passage où ils sont apposés :

H. Hébreu,
S. H. Saint Hiéronyme,
L. C. Latine Commune,
P. C. Paraphrase Chaldaïque,
L. S. Les Septante. »

Le « pseaume » est donné à la fois sous les chiffres de la Vulgate et de l'original hébreu. Et la quatrième strophe traduit :

Mais tu te plais à la clémence,
Grâce et pardon viennent de toy
Qui fait qu'on t'ait en révérence
Et qu'en crainte on garde ta loi.

Il convient de relever enfin la paraphrase, contemporaine de la dernière édition des poèmes religieux de Racan, que le P. Le Breton, S. J., propose en 1660. Nous pourrons mieux apprécier encore tout à l'heure le caractère composite de l'œuvre de ce pieux poète. Il accompagne chacune de ses strophes du vers latin qu'elle interprète. C'est ainsi que sa quatrième strophe se propose comme un commentaire du texte de son bréviaire :

Quia apud te propiciatio est, et propter legem tuam sustinui te, Domine.

Non, certes, tu n'es point ardent à la vengeance,
Et sans peine ton cœur ne peut nous condamner;
Ta nature bénigne incline à pardonner;
Et tu ne peux punir qu'avec de l'indulgence.
C'est ce que ta bonté nous fait penser de toy,
C'est de quoy par serment tu t'imposes la loi,
Jurant qu'aux pénitents tu seras pitoyable :
Moy doncques qui le crois dois-je pas espérer,
Que je suis pour avoir une grâce semblable,
Et que mon repentir peut m'y faire aspirer?

Pourtant, le P. Le Breton soumet Dieu à sa loi et à sa promesse de miséricorde avec une insistance qui l'éloigne d'une transposition fidèle du « propter legem tuam » de la Vulgate. La Vulgate n'invoquait la loi divine que comme un gage de réconfort et de certitude pour le pénitent. Sur ce point, le poète de 1660 s'apparente, autant qu'aux fidèles transcripteurs du texte officiel du psautier gallican, aux poètes réformistes dont il n'a pourtant point adopté le texte. Aurait-il toutefois

connu ce texte? Nous ne tarderons pas à nous en convaincre.

Les commentaires du sixième vers s'organisent en deux familles, les deux familles que nous connaissons déjà, à une exception près.

Marot dans sa sixième strophe écrit :

Mon âme à Dieu regarde
Matin et sans séjour
Plus matin que la garde
Assise au point du jour.

Et la Bible de 1569 qui reprend ses poèmes propose cette traduction de l'hébreu : « Mon âme attend vers le Seigneur plus soigneusement que les gardes n'attendent au poinct du jour ».

Motin, en sa cinquième strophe, paraphrase :

Plus ardemment que ceux qui font la sentinelle
Ne désirent le jour afin de reposer,
Que l'Eglise de Dieu le prompt secours appelle
Et vienne dessus lui son attente poser!

Dsportes, en sa sixième strophe :

Mon âme à l'Eternel soupire
Elle l'attend et le poursuit,
Non moins que l'Aube se désire
De ceux qui font garde la nuit.

L'autre groupe abandonne solidairement l'image saisissante de la sentinelle, à laquelle il substitue la notion d'une espérance dont la durée embrasse le jour et la nuit, ou se limite aux heures de jour. La Ceppède, dans les trois premiers vers de sa quatrième strophe, interprète :

Que dès la fin du jour, jusqu'au jour renaissant,
Que dès l'Aube du jour, jusqu'au jour finissant,
Israël, du Seigneur, espère ses défenses.

Racan, dans une troisième strophe, trop noble et bien précieuse :

Aussi soit qu'au matin l'astre de l'Univers
Nous découvre ici-bas ses ouvrages divers
Que la nuit envieuse offusquait de son ombre,
Ou soit qu'il se retire et que l'obscurité
Allume dans le ciel ses lumières sans nombre,
Mon âme de toi seul espère sa clarté.

Corneille enfin, prenant sans doute les moments actifs de la veille pour symbole du jour tout entier, restreint aux heures de la lumière l'effet de cette espérance :

Espère ainsi que moi peuple de la Judée :
Fils de Jacob, espérez tous.
Et du matin au soir gardez la sainte idée
D'espérer en sa grâce en craignant son courroux.

Le paroissien leur proposait à tous les trois le texte auquel

Corneille s'avère le plus scrupuleusement fidèle : « A custodia matutina usque ad noctem speret Israel in Domino ».

Il apparaît au premier regard que la Vulgate réduit singulièrement la durée de l'Espérance. Saint Jérôme, observant une répétition familière au psalmiste, dans sa traduction « juxta hebraicam veritatem », avait englobé la nuit : « Anima mea ad dominum a vigilia matutina usque ad vigiliam matutinam. » D'instinct, La Ceppède et Racan, dans le dessein d'étendre l'effet de ce réconfort, retrouvaient l'interprétation du Hiéronymite. Cédant à la même préoccupation, le P. Calès, qui abandonne pour son compte le texte de la Vulgate, le justifie pourtant ainsi : « Depuis avant le premier matin jusqu'à la nuit (= tout le jour) » H. Estienne, qui donne en confiance la traduction de saint Jérôme comme conforme à l'original, y découvre une signification symbolique :

« Hoc intellige : ab ingressu hujus mundi ad ingressum alterius semper in Deo esse sperandum; neque spem miserationis et bonitatis ejus unquam esse intercipiendam. »

Le psautier de Gênes substitue seulement un synonyme au « vigilia » de saint Jérôme :

« Anima mea ad dominum, a custodia matutina usque ad custodiam matutinam. » Ce n'est donc pas de ce psautier qu'a pu se servir Marot, bien que la rectification qu'il apporte à la traduction du quatrième vers ait pu, un instant, en autoriser l'hypothèse. La date (1516) et les lieux de publication, l'identité des titres et du contenu des deux ouvrages (le psautier génois n'ajoute que quelques gloses marginales) laissent volontiers supposer que le psautier génois et le psautier milanais soient frères, et, par suite, le milanais de 1516 serait à exclure, au même titre que le génois le psautier d'H. Estienne, du nombre des ouvrages qu'aurait consultés ou qu'a pu consulter Marot. En revanche, le « Sébastien Gryphe » de 1530 propose, comme pour le quatrième vers, sous les noms du R. P. Sante Pagnino et de Félix de Prato, deux interprétations rectifiées et concordantes :

« Anima mea (expectavit) dominum magis quam custodes mane, custodes mane », et « Expectavi dominum, Expectavit anima mea et in verbo ejus speravi. Anima mea in domino supra observantes mane, observantes mane ». Nous inclinerions à croire que le psautier lyonnais fut, pour Marot, le texte de base, puisque, aussi bien, M. Plattard a infirmé définitivement l'hypothèse d'une aide que Vatable aurait apportée à cet aimable poète qui se plaisait à se flatter de son ignorance.

Théodore de Bèze, enfin, traduit scrupuleusement en 1580 : « Anima mea intenta est ad Dominum : prae custodibus ad mane, prae custodibus ad mane », et commente : « Nullus igitur nocturnus vigil, vigil, inquam nocturnus nemo, neque avi-

dius neque certius diluculum expectat : quam ego sum ad domini mihi opitulaturi adventum intentus ».

Toute limite de durée était exclue de cette espérance qui reprenait en même temps son sens primitif; car c'est avec certitude que

... la garde
Assise au poinct du jour

attend la lumière (4).

Et le P. Le Breton, peu désireux tout à l'heure de conserver dans toute sa vigueur l'argumentation du psalmiste, en poète, cette fois, reprend la forte image de l'original et de la famille réformée :

Magis quam custodes mane, quam custodes mane, speret Israël in Domino (Hebr.).

Mais toi que ce grand Dieu veut punir de ses crimes,
Israël qui gémis en la calamité,
Si ton malheur est grand, tu l'as bien mérité
Et tu dois estimer tes peines légitimes :
Espère toutefois, espère en ce Seigneur,
Qui semble en sa clémence établir son honneur,
Bénin qu'il est toujours à quiconque l'adore :
Comme la nuit garde en veille sur la tour
Attend avec ardeur le lever de l'Aurore,
De même attends l'effet de son divin Amour.

Ainsi ce psaume a poussé dans notre tradition littéraire deux surgeons principaux. Sur l'un, fleurissent tous les poèmes protestants, bien qu'ils n'y soient pas seuls, sur l'autre seulement des poèmes catholiques, bien qu'ils n'y soient pas tous. Une fleur hybride se nourrit des deux sèves. Toutefois l'existence même d'une famille de paraphrases catholiques marque, dès la fin du XVIe siècle, sous l'influence des Evangélistes, l'abandon de la rigueur primitive : les Catholiques à leur tour « translatent en langue vulgaire » la Sainte Ecriture.

En outre, un prélat humaniste, Desportes, puis un jésuite, Le Breton, dont la tentative préfigure l'effort tout moderne d'un P. Calès, qui appelle l'adoption pour l'Eglise d'une traduction nouvelle des psaumes, conforme aux résultats de l'exégèse, prennent des libertés avec le texte de la Vulgate.

La lecture approfondie des paraphrases catholiques révèle sur un autre point l'influence réformiste. Saint Paul, dont la pensée assurément appartient à tous les Chrétiens, mais qui fut, dès le XVIe siècle, l'apôtre préféré des protestants, sert de référence fréquente aux poètes catholiques. Dans notre psaume

(4) Le chanoine Pannier (in : *La Sainte Bible*, publiée sous la direction de Louis Pirot, Paris, Letouzey, 1937, t. V. p. 515), explique ainsi le contresens initial : « La préposition *min* ayant deux sens différents « plus que » et « depuis », saint Jérôme a accepté la traduction d'Aquila, *apo, a vigilia matutina* et a complété en faisant précéder la répétition au v. 6 par *usque ad*... Les LXX, suivis par la Vulgate, ont appliqué la seconde répétition à la nuit, *mekri nuktos, a custodia matutina usque ad noctem...* »

CXXX, Jean de la Ceppède, au début de sa deuxième strophe, renforce l'angoisse du psalmiste (Si iniquitates observaveris, domine, domine, quis subsistet?) d'une réminiscence de l'Epitre aux Romains (III, 23) : « Tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu ».

> *Si tu veux balancer les fautes des humains,*
> Qui peut, tant soit-il juste, échapper de tes mains?
> *Qui pourra soutenir l'effort de ta justice?*

Bien plus, c'est l'esprit critique même de la Réforme qui pénètre l'Eglise. Dès 1515, l'effort vers l'exactitude littérale de Frère Félix, de l'ordre de Saint-Augustin, en 1528, la tentative analogue du dominicain Sante Pagnino, disciple de Savonarole, et, dans une certaine mesure, en 1660, l'indépendance du jésuite Le Breton à l'égard du texte officiel de son Eglise, annoncent l'exégèse historique et rationaliste de l'oratorien Richard Simon. 1678 approche, où le savant hébraïsant s'efforcera de démontrer, dans son *Histoire critique du Vieux Testament,* que le traditionalisme inquiet de Bossuet tout aussitôt vouera aux flammes, que le Pentateuque ne serait point l'œuvre de Moïse, mais celle de scribes du temps d'Esdras.

Les deux familles de psaumes se réconcilieront-elles un jour? Tous les poètes catholiques et le poète protestant chanteront-ils la même parole restituée par l'érudit dans sa pureté primitive? Récemment encore, M. Paul Claudel publiait une traduction libre des sept Psaumes de la Pénitence, où s'affirme l'attachement à la liturgie de la messe. Sa préface rend hommage à M. Lemaistre de Sacy, « le pieux et savant traducteur de (son) *paroissien* »... Et ses strophes s'échelonnent, fidèles aux versets de la Vulgate, qui sont cités. La quatrième de son *De Profundis* dit :

> *Parce qu'auprès de Toi la propiciation existe et cette Loi que tu as faite pour que je puisse m'y appuyer!*

Et la sixième, très belle, qui retrouve le commentaire symboliste d'H. Estienne :

> *Depuis l'heure du matin jusqu'à l'heure de la nuit, Seigneur! depuis la nuit jusqu'à l'heure de Votre matin, Seigneur, jusqu'à l'heure de Votre matin, Seigneur! jusqu'à l'heure du matin, mon âme! Mon âme vers Vous, tout ce qui en elle est capable d'espérer!* (5)

(5) Les éditions Desclée de Brouwer ont publié l'année dernière, alors que cette étude était déjà conçue et écrite, *Le Nouveau Psautier Latin,* avec des « éclaircissements sur l'origine et l'esprit de la traduction, par Augustin Béa, S. J., recteur de l'Institut Biblique Pontifical de Rome ». Dès 1945, Pie XII, *motu proprio,* avait ordonné « que l'on fît une *nouvelle version latine* des Psaumes qui, tout à la fois, fût une interprétation des *textes originaux* et tînt compte autant que possible de la vénérable Vulgate. Cette formule tend à concilier le respect dû aux décisions de Trente qui maintenaient impérieusement, en 1546, la leçon de la Vulgate, et l'exigence plusieurs fois séculaire d'un établissement scientifique du texte.

LE TRAGIQUE ÉTÉ

par CÉSAR SANTELLI

A la mémoire du sous-lieutenant T...

I

Cette nuit de juin avait la couleur et l'odeur d'une nuit de septembre. Le ciel était traversé de nuages noirs découvrant parfois une lune d'orage, parfois obscurcissant toute la voûte céleste jusqu'à l'horizon où flambaient par instants de grandes flammes couleur de soufre.

La campagne, les villages, les routes, les grandes voies orgueilleuses comme les venelles modestes, tout ce qui aurait connu en d'autres temps la grande paix de l'été, sans autre bruit que le battement d'aile de quelque oiseau égaré, sans autre lueur que le scintillement d'or du ver luisant, grouillait cette nuit-là de formes fantomatiques, de hennissements de moteurs, de miaulements d'essieux, mais aussi de hennissements de vrais chevaux et de miaulements de vrais chats entraînés par leurs maîtres dans cette fuite désordonnée. Parfois un chien perdu par ceux-là mêmes qui l'avaient en fin de compte emmené au moment de fermer la porte du logis se mettait à hurler à la mort comme s'il était chargé de traduire toute l'angoisse de cette nuit de démence.

Les chauffeurs aux yeux brûlants à force de les écarquitter pour trouer la nuit épaisse se réglaient uniquement sur le feu rouge de la voiture qui les précédait et ce feu, hélas! ne s'éloignait momentanément que pour se retrouver aussitôt à portée de la main. On ne comptait plus les faux départs, les démarrages pour rien, les élans brisés. On enviait les piétons, les cyclistes qui parvenaient sans trop de peine à faufiler leurs ombres entre les capots et les arrières, gagnant aisément de vitesse les torpédos luxueuses, les his-

pano au corps de lévriers, les coupés de course dont le moteur pétaradait bien vainement, tandis qu'une flamme fusait parfois à travers le tuyau d'échappement gros comme une cuisse.

Parfois, exaspéré par l'immobilité et n'en pouvant plus d'être toujours enveloppé de ténèbres, un automobiliste déchaînait le flot puissant de ses phares. Aussitôt, une clameur qu'on devinait rageuse et angoissée intimait l'ordre d'éteindre : mais le pinceau d'une blancheur aveuglante avait eu le temps, l'espace d'un éclair, d'illuminer un convoi dont l'œil ne pouvait apercevoir la fin : si bien qu'en obéissant à l'injonction collective, le coupable s'il apaisait peut-être une panique naissante, replongeait chacun en fin de compte dans de plus opaques ténèbres et dans un désespoir aggravé.

Peu de temps après minuit, un brouillard, comme sorti de terre, se tendit entre les arbres de la route : l'horizon déjà plus qu'étroit s'en trouva bouché à ce point que, en dépit de toutes les précautions, des collisions déclanchèrent des cris de frayeur ou de colère : on s'interpellait sans se voir et l'adversaire absolument invisible n'en apparaissait que plus redoutable. Tamponner par excès d'audace, être tamponné par excès de prudence, tel était l'affreux dilemme : et parmi ce cauchemar, tel chauffeur, à demi assoupi, rêvait soudain d'une route toute droite, toute libre jusqu'à l'infini et sur laquelle il roulait à cent à l'heure.

Vers 3 heures du matin, l'énervement fit place à une immense lassitude. Sans mot d'ordre, sans délibération préalable, une entente tacite parut cimenter soudain cette foule disparate et divisée: les unes après les autres, les voitures virèrent à demi vers la droite, se garèrent sur les bas-côtés et il fut décidé, sans le dire expressément, qu'on ne repartirait qu'aux premières heures du jour.

Et l'aube parut, une aube éclatante et qui ne laissait plus place au doute : non, ce n'étaient pas les demi-teintes de l'automne, c'était bien la lumière d'argent de l'été triomphant : mais hélas! cette lumière, en dissipant les fantômes de la nuit, révélait brusquement, impitoyablement, les pauvres formes des corps, les lignes lamentables de ces visages usés par la nuit blanche, les soucis et le voyage, les accoutrements invraisemblables des départs hâtifs, et aussi le vide hallucinant des regards qui s'ouvrent sur autre chose que le paysage familier et les horizons fraternels. Alors on put

détailler cet ahurissant mélange de voitures de toutes marques, de véhicules de toutes formes et de toutes dimensions, chargés les uns et les autres à déborder, de formes humaines, de matelas, de ballots, de cages à serins, de niches à chiens, sans compter les bêtes qu'un bref licol rivait aux roues et dont les gémissements de faim et de soif se mêlaient au brouhaha humain.

Sur trois rangs, occupant toute la route sans laisser sur leur gauche la moindre possibilité de passage en sens inverse, le convoi s'étalait à perte de vue, chaque voiture constituant pour la suivante un obstacle aussi impossible à tourner qu'à franchir, et chacun se demandait, sans parvenir à répondre à cette question d'une manière satisfaisante, à quoi était due cette immobilité qui se prolongeait déjà depuis des heures. Sans l'exprimer à haute voix, chacun pensait : si long que soit ce convoi, il y a tout de même une extrémité, un point où les voitures n'ont plus personne devant elles. Pourquoi n'avancent-elles pas? Et à distance on invectivait contre les inconnus responsables de ce piétinement, mais ces invectives n'apaisaient pas le malaise créé par ce mystère impossible à éclaircir. En désespoir de cause, certains lançaient : « C'est peut-être comme ça jusqu'à Marseille. On doit être coincé par la mer. » Mais cette ironie sinistre ne faisait sourire personne.

II

Parmi ce troupeau, fuyant l'orage sans trop savoir si le refuge inconnu n'attirerait pas la foudre autant et plus que le chaud et calme logis dont beaucoup avaient déjà la lourde nostalgie, Geneviève Darfeuil pouvait se dire seule de son espèce : si elle avait quitté son petit studio de la rue Rataud, ce n'était pas par contagion ni par peur panique : c'était pour ainsi dire pour des motifs exactement contraires, car son idée à elle, en prenant la route du Sud, était justement d'aller au-devant de la bataille et non de la fuir : la dernière lettre de Jean, son fiancé, sous-lieutenant du génie, surpris à la sortie de Polytechnique par la mobilisation, était du 10 juin. Un mot très bref, griffonné visiblement dans la fièvre de l'alerte : « Chérie, je quitte demain le camp que tu sais. Les événements vont terriblement vite. J'ai accepté — (mais non, à toi je te dois la vérité) — j'ai demandé et obtenu une

mission spéciale. Ne t'affole pas. Au fond, rien d'héroïque. C'est dans les cordes normales d'un type du génie. Et puis je me rapproche de la rue Rataud. A bientôt, mon amour. Jeanne d'Arc me protège. Je ne pense qu'à toi. Jean »

Geneviève qui vivait dans une demi-sécurité à l'idée que son Jean était encore loin de la ligne de feu (il était aux dernières nouvelles dans un camp d'instruction du côté de Cavalaire) avait eu une minute de désarroi. Ses beaux yeux verts s'étaient remplis de larmes, et ses joues en fleur avaient pâli comme si son sang avait subitement reflué en désordre vers son cœur qui battait à grands coups. Puis elle s'était ressaisie et avait tenté de découvrir la vérité au delà des lignes vagues du petit billet. Le métier des hommes du génie, c'est de faire sauter les ponts. Après tout, c'était l'hypothèse la moins angoissante. Mais elle connaissait son Jean. Se contenterait-il d'une mission classique? N'avait-il pas imaginé quelque aventure moins banale? On parlait tellement de parachutistes, d'hommes torpilles, de guérillas. Geneviève, délaissant décidément son cours à l'Ecole du Louvre qui ne tournait plus qu'au ralenti, avait bondi au Ministère de la Guerre où elle savait qu'elle rencontrerait un camarade de promotion de Jean, l'ambitieux Rouvière. Et elle le trouva en effet en train de surveiller le chargement des camions, rue Saint-Dominique, où l'on entassait le dernier échelon du Ministère à destination de Bordeaux. Rouvière, monocle à l'œil, sanglé dans un uniforme de haute fantaisie, avait été, selon son habitude, d'une glaciale courtoisie, et sur un ton où perçait le désir de minimiser le geste de Jean, il avait articulé : « N'allez donc pas chercher midi à 14 heures. Il s'agit de la plus banale opération de notre métier. Jean est tout bonnement chargé de faire sauter un pont. Et puisqu'il invoque Jeanne d'Arc, il est probable que l'affaire se situe vers Orléans. D'autant plus, ajouta-t-il, l'air entendu, que c'est sur la Loire que *nous* pensons les arrêter. »

Geneviève était rentrée, le cœur un peu apaisé, mais de sentir Jean aussi proche, elle avait laissé progressivement et presque inconsciemment un projet fou l'envahir : pourquoi, après tout, ne tenterait-elle pas de le rejoindre? N'était-ce pas le seul moyen de ne pas laisser s'élever entre elle et son fiancé une barrière infranchissable? Si, comme elle l'espérait encore, contre toute espérance, le torrent était bloqué aux rives de la Loire, toute possibilité de retrouver Jean se trouvait, dans la meilleure hypothèse, ajournée

jusqu'à la fin de la guerre. Comme elle remontait le boulevard Saint-Michel, son regard ne pouvait se détacher de la file interminable des réfugiés des départements du Nord, de la Belgique, de la Hollande, flot toujours grossi, charriant les épaves du tragique cataclysme et qui s'écoulait sans interruption en direction de la porte d'Orléans. Comment ne pas comprendre que tous ces pauvres gens représentaient l'involontaire avant-garde des troupes d'invasion, comment ne pas pressentir que chacun de leurs pas écrivait nettement sur le sol que désormais les jours, les heures, qui sait, les minutes même, comptaient.

Instinctivement, Geneviève avait hâté le pas et lorsqu'elle aborda la rue Gay-Lussac, le projet à peine ébauché au sortir du Ministère de la Guerre avait non seulement pris forme mais s'était définitivement installé en elle comme une de ces réalités indestructibles que rien ne peut chasser de notre esprit. Elle avait grimpé quatre à quatre jusqu'à son cinquième étage, d'un regard elle avait embrassé son studio, toutes les petites choses familières qui semblaient l'attendre. Mais elle sentit aussitôt — à un certain pincement du côté du cœur — qu'elle les avait déjà à demi quittées. Sans doute, son corps participait encore momentanément de la vie de ces murs pourtant chéris (ne tenaient-ils pas enclos les beaux souvenirs des soirs passés à écouter, tête contre tête, sur le pick-up de Jean, le nostalgique Schubert de l'inachevée ou le divin J.-S. Bach des préludes et des fugues), mais ses pensées voguaient déjà loin de la rue Rataud, loin de Paris, et se pressaient, fiévreuses, mais lourdes d'espoir, vers les approches d'Orléans.

Et tandis que le crépuscule hâté par de lourds nuages couleur de plomb tombait lourdement sur un Paris comme frappé de stupeur, la bicyclette de Geneviève l'emporta vers la porte d'Orléans.

III

Le premier kilomètre fut sans histoire : Geneviève était si agréablement surprise de rouler presque aisément qu'elle se plaisait à évoquer les samedis où, côte à côte, ils partaient, elle et Jean, camper dans les bois de Sermaize ou cueillir des champignons à Sainte-Geneviève-des-Bois. Mais une fois ces quelques centaines de mètres franchis, elle fut brutalement réveillée de son rêve par un choc : sa bicyclette venait

de heurter une femme qui avançait péniblement en poussant une voiture dans laquelle elle avait installé ses deux derniers-nés, deux autres plus grands s'efforçant de marcher à son pas. Elle s'excusa, descendit, et ses yeux mieux habitués à l'obscurité qui commençait à tout envahir découvrirent soudain que la route était encombrée à perte de vue et dans toute sa largeur par une masse indistincte faite d'ombres de toutes formes. Il allait falloir avancer d'autant plus prudemment que chacun, par crainte de l'aviation, recherchait l'invisibilité et se gardait bien de signaler sa présence par une lumière, si faible qu'elle fût.

Alors commença une dure étape que pratiquement elle couvrit à pied, en insérant sa bicyclette entre les gens et les choses, utilisant souvent les bas-côtés de la route, seul espace libre mais non sans danger dans la nuit : plus d'une fois, elle avait dû s'arc-bouter pour ne pas tomber dans quelque champ en contre-bas parce qu'elle ne s'était pas rendu compte de la différence de niveau. Plus elle avançait et plus la marche devenait pénible et non exempte de péril : elle ne comptait plus les garde-boue d'autos reçus brutalement dans les jambes, les phares heurtant sa roue arrière, comme elle ne dénombrait plus les chocs qu'elle avait infligés à des obstacles humains ou matériels trop bien camouflés pour être aperçus même par ses yeux parfaits de vingt ans. Quand le brouillard se fut définitivement installé, elle comprit qu'en insistant elle allait à la catastrophe : alors elle se dirigea au jugé, hors de la route, crut constater qu'elle se trouvait dans un bois, et s'étant enveloppée de son vieux manteau de loden qu'elle avait enroulé sur son porte-bagage, elle se coucha contre sa bicyclette et tenta de dormir.

Mais le sommeil ne venait pas : trop de visions la hantaient que la route avait gravées en elle et dont elle ne pouvait plus se détacher, comme ce soldat hâve et sans armes et muni d'un bâton de sa fabrication et qui demandait dans la nuit à tous les échos si on n'avait pas vu des hommes de son régiment; ou bien cette vieille femme dont la bicyclette surchargée et mal équilibrée avait fini par s'abattre dans le fossé tandis que le pauvre être, ne trouvant même plus le courage de se relever, gisait lamentable et résignée, auprès de sa monture désormais inutilisable; ou bien encore ces trois enfants perdus que le plus âgé — douze ans — menait courageusement dans la nuit, refusant fièrement le secours que des âmes compatissantes lui offraient.

Ce qui la retenait de se laisser aller au désespoir, c'était la certitude qu'elle allait retrouver Jean : il était, dans cette nuit atroce, la lumière merveilleuse vers laquelle elle marcherait sans faiblir, et, couchée sur le dos, les yeux rivés au ciel où, entre deux flocons de brouillard, l'or de quelque étoile filtrait, elle imaginait que Jean, au même moment, fixait sans doute la même clarté : et cette pensée réchauffait tout son corps que le froid de la nuit commençait à envahir.

Mais Dieu, que le jour tardait à venir! Enfin, le ciel pâlit. Au loin, un coq chanta et d'autres dans des fermes voisines lui firent écho. Geneviève se dressa, refit son paquetage et regagna la route : avant de repartir, elle jeta un dernier regard sur ce campement de romanichels qu'évoquaient tous ces véhicules arrêtés au bord du chemin et dont les occupants étaient encore terrassés par le sommeil.

La nuit avait été si pénible qu'elle avait pensé que le jour ce serait un jeu de se faufiler à travers la foule et d'atteindre des chemins à demi dégagés. Hélas! il n'en fut rien : dès que le jour fut complètement levé, toute cette armée s'était remise en marche, et, en dépit de ses efforts, de ses ruses et de ses acrobaties, Geneviève ne put pénétrer dans Etampes que vers six heures du soir, ce qui voulait dire qu'elle avait mis 24 heures pour parcourir les 25 kilomètres qui séparaient cette ville de Paris. Et elle était épuisée et elle venait de croquer son dernier petit beurre : car dans sa candeur folle elle avait froidement escompté entrer à Orléans au plus tard après vingt-quatre heure de voyage, coupé par des pauses. Alors, et autant que sa tête vide le permettait, elle fit effort pour tenter de discerner le meilleur parti à prendre. Il restait soixante kilomètres à faire. Se remettre en route, l'estomac tordu par la faim, le corps lourd de sommeil à récupérer, sur un trajet dont la nuit qui venait allait multiplier les obstacles, c'était pure folie. Mieux valait faire halte, chercher à se refaire et ne reprendre le départ que le lendemain...

Etampes, malgré un soleil éclatant, offrait une vision de cauchemar. Les maisons, portes verrouillées, volets clos, boutiques fermées, évoquaient une ville morte qui serait envahie par des milliers de fantômes : car tous les malheureux que la fatigue avait vaincus et qui avaient dû abandonner la file sur la route, s'étaient laissé tomber n'importe comment, les uns appuyant leur tête sur le bord des caniveaux, les autres dormant en plein soleil, la bouche ouverte, à même les trottoirs. A certains signes on devinait un bombardement récent :

quelques fronts bandés, des pansements teintés de sang encore écarlate, des brèches fraîchement ouvertes dans les façades, et, çà et là, un cadavre de cheval ou de chien qu'un essaim de mouches vertes commençaient à butiner.

Geneviève suivit une flèche qui annonçait un centre d'accueil : c'était une école primaire déjà plus qu'aux trois quarts garnie par une population de tout âge et de toutes classes : mais le malheur et l'épuisement avaient vite fait de supprimer les barrières sociales et de fondre les différences. Les regards étaient uniformément ternes et le silence de mort qui régnait, coupé seulement par quelque plainte de malade ou par des pleurs d'enfant, paraissait irréel tant on se serait attendu à une infernale rumeur. Elle finit par se blottir dans un coin d'une classe au tableau de laquelle figurait encore, calligraphiée en belle anglaise, la dernière leçon de grammaire sur le participe passé conjugué avec avoir : l'exemple était d'une mélancolique ironie : « La victoire que nous avons remportée ». C'est sur cette vision que Geneviève, harassée, sombra dans un sommeil total.

Elle fut réveillée au petit matin par un remue-ménage contrastant avec la torpeur de la veille : des scouts venaient de pénétrer dans le centre et, ayant extrait d'une cuisine roulante une vaste marmite, distribuaient une soupe chaude et substantielle. Et toutes les mains se tendaient vers les nouveaux venus, tandis que les regards, élargis par le désir, étaient rivés sur la louche fumante comme si, à distance, il avait été possible d'en happer le contenu. Geneviève eut sa large part de cette manne providentielle et, du coup, elle trouva le courage de s'arracher à la tiédeur de son manteau.

La route en direction d'Orléans n'était pas moins encombrée : mais le flot des réfugiés partageait cette fois l'espace étroit avec des convois militaires remontant vers Paris et auxquels des gendarmes et des factionnaires assuraient le passage en interdisant férocement le doublage. Décidément, il fallait renoncer à emprunter les grands chemins : et Geneviève obliqua, à tout hasard, vers le bois qui bordait la route et, enfourchant sa monture, commença à pédaler. Oh! joie, elle n'en revenait pas d'avancer aussi aisément. Pourquoi n'ai-je pas commencé par là, pensa-t-elle? et le visage fouetté par une brise fraîche tout imprégnée des senteurs de la forêt, elle s'abandonna à son magnifique espoir de rejoindre Jean. Qui sait? si elle pouvait ainsi se frayer un chemin sans autre obstacle que les arbres, les fossés ou les clôtures,

obstacles toujours plus franchissables que la barrière impitoyable des voitures, elle ne désespérait pas d'atteindre Orléans vers le soir.

Au début, elle se régla sur la ligne des arbres de la route qu'elle découvrait de loin en loin et elle s'efforçait de suivre les sentiers parallèles à cette ligne. Puis elle perdit de vue ce repère et continua à avancer en tentant de ne pas s'écarter du point de direction qu'elle s'était assigné au jugé. Elle quitta bientôt la forêt, traversa des champs, escalada des murs, traîna sa bicyclette sur des chemins de terre, retrouva des bois sans rencontrer âme qui vive. Sa montre était arrêtée mais le soleil surplombant la terre lui apprit que midi n'était pas loin, ce que lui confirma un angélus que le vent lui apportait par bouffées. « Depuis le temps que je roule, j'ai dû faire pas mal de chemin, se dit Geneviève. Le moment est venu peut-être de faire le point. » Elle s'arrêta, grignota quelques biscuits qu'un scout lui avait glissés dans la main en même temps qu'il remplissait sa gamelle et, se hissant sur un arbre, examina l'horizon. Il lui parut d'abord bouché de tous côtés : soudain, elle poussa un cri de joie : à cent mètres de là, des poteaux télégraphiques révélaient l'existence d'une voie ferrée. Laissant sa bicyclette pour aller plus vite, elle courut en direction de sa découverte. Une grande ligne à trois voies coupait en effet la forêt: sans doute la ligne d'Orléans dont la gare ne pouvait pas être très loin. Mais un immense panneau dressé le long de la voie happa littéralement Geneviève : les yeux agrandis, elle lut : « *Etampes, 1 kilomètre* ».

Ainsi elle avait tourné en rond et se trouvait, après des heures de course, dans le bois de son point de départ. Elle en aurait pleuré. La rage au cœur, elle longea la voie ferrée qui la mena en effet sur la place de la gare d'Etampes. Mais alors qu'à son premier passage de véritables grappes humaines s'accrochaient, sans espoir, aux grilles cadenassées de la gare, elle trouvait cette fois un paysage lunaire, complètement désert sous le soleil éblouissant. La rue qu'elle aborda offrait le même spectacle : une ville morte et cette fois sans fantômes. En plein midi et au cœur d'une cité la veille encore grouillante, elle avait peur du bruit de ses pas. Enfin, au détour d'une rue, une présence la rassura : c'était une patrouille perdue de cyclistes français : ils échangèrent quelques mots rapides : « Ne restez pas ici, vous n'avez que le temps de filer, Mademoiselle, lui dit l'un d'eux avec un fort

accent du faubourg. Dans une heure, ça pourrait être malsain. Les Allemands ne sont plus très loin. Prenez la route, elle doit être maintenant très dégagée. »

Elle n'était pas seulement pas dégagée : elle était déserte comme la ville, comme si un raz de marée avait balayé toutes les épaves qui, la veille encore, l'encombraient. Et Geneviève, rassemblant ses dernières forces, put foncer, à toutes pédales vers Orléans. Son angoisse avait seulement changé de sens : alors que la veille elle redoutait les présences et ne connaissait de détente que lorsqu'un trou se creusait dans la masse compacte des réfugiés, aujourd'hui, elle aurait eu chaud au cœur si, dans cette morne solitude, un quelconque compagnon de route avait surgi.

IV

— Si je connais le sous-lieutenant T... Je pense bien. C'est l'un de mes meilleurs seconds.

Le commandant du génie avait dit ces mots avec un tel élan que Geneviève se sentit, en une seconde, payée de toutes ses peines. Arrêtée par un barrage à une dizaine de kilomètres d'Orléans (on n'entre plus dans Orléans, avait expliqué le gendarme, les ponts sont sans doute coupés à l'heure qu'il est), Geneviève avait obliqué à droite sans trop savoir où elle allait. Puis, pour la première fois depuis quarante-huit heures, elle avait connu une seconde de véritable joie. En traversant un sous-bois, elle avait aperçu des hommes du génie portant l'écusson du régiment de Jean. Et c'est ainsi qu'elle avait pu joindre le commandant. S'étant fait connaître comme la fiancée de Jean, on l'avait d'autorité installée à la popote où elle avait pu se restaurer.

— Ce n'est pas le premier venu, votre fiancé, continuait le commandant. Il est de ceux qu'il faut plutôt retenir que pousser. En ce moment, il est en train de faire sauter le grand pont de pierre d'Orléans. Vous pouvez lui faire confiance : ce sera de la besogne bien faite. J'attends d'un instant à l'autre le cycliste qui va venir me rendre compte. Vous aurez ainsi des nouvelles toutes fraîches...

Et en effet quelques minutes s'étaient à peine écoulées qu'un officier se présentait au Commandant et annonçait brièvement : « Mission du sous-lieutenant T... accomplie. Le pont a sauté ce matin à six heures. » — « Pas d'autres nouvelles,

questionna le Commandant? » L'officier avait hésité : « C'est-à-dire que... » Et son regard ne quittait pas Geneviève. La jeune fille pâlit : elle avait compris, et, se raidissant, elle dit d'une voix très calme : « Vous pouvez parler, Capitaine. J'aurai du courage. » L'officier hésitait encore. Alors le commandant intervint : « Est-ce donc si grave? Parlez. Votre silence est peut-être plus douloureux pour cette petite que la vérité. » — « Mademoiselle, commença doucement l'officier, votre fiancé, Jean T. est blessé. » Geneviève était si livide, son visage était à ce point chaviré que l'officier s'arrêta. Mais la jeune fille trouva encore la force de lui dire : « Je vous supplie de parler. Ne puis-je pas maintenant tout entendre. » Et l'officier reprit : « Jean T., vous le savez, avait sollicité cette mission. Il était parti, plein d'entrain, avec quelques volontaires qui l'auraient suivi jusque dans la mort. C'est l'un d'eux qui a pu s'échapper de l'enfer qui vient de rendre compte. Tout avait bien marché : le pont avait sauté à l'heure et dans les conditions prévues. La mission de Jean T. était terminée. Il aurait pu, sans trahir sa charge ni son honneur de soldat, revenir à notre P. C... Il ne l'a pas voulu. Constatant que les Allemands commençaient à combler la brèche sans que ni l'infanterie, ni l'artillerie, ni l'aviation entravent le moins du monde leur action, il a groupé ses hommes à la sortie du pont, a établi trois postes de mitrailleuses dont l'un était servi par lui-même et a tenu l'ennemi en échec pendant près d'une heure. Bien entendu, cela ne pouvait pas durer. Bientôt son petit peloton était arrosé par l'artillerie allemande. Les servants des deux mitrailleuses, grièvement blessés, furent emportés par des camarades plus légèrement touchés. Puis la mitrailleuse de Jean T. s'enraya. Alors, il sortit son revolver et, debout, a continué à tirer jusqu'à ce qu'une rafale de fusil mitrailleur le couche sur le sol... »

L'officier s'arrêta comme à bout de souffle. Geneviève s'était dressée : « Où est Jean? Où qu'il soit, je vous en supplie, faites que je le voie. » Une véritable détresse passa dans les yeux de l'officier. Son regard allait du commandant à Geneviève, comme s'il implorait du secours. C'est encore Geneviève, plus blanche que sa robe d'été, qui rompit le silence. « Monsieur, je peux tout entendre, car je ne suis pas seulement sa fiancée, je suis sa femme. Je porte son enfant. Par pitié, je vous le répète, où qu'il soit et quel que soit son état, laissez-moi aller vers lui. »

L'officier se laissa tomber sur une chaise près de Geneviève et, lui prenant les mains, articula doucement : « Il vous faut beaucoup de courage. Jean T. est mort. Son corps est resté, sur sa demande, sur la terre qu'il a arrosée de son sang. Le sapeur qui nous a rapporté la chose est là. Voulez-vous l'entendre? » Geneviève fit oui de la tête et le messager fut introduit. Très jeune, presque un enfant, le regard vif de gavroche mais le masque mûri par la lourde épreuve de la nuit, il enchaîna aussitôt : « Oui, le sous-lieutenant était bien touché. Quand j'ai voulu le relever pour le traîner vers l'arrière, il m'a dit : J'ai mon compte, inutile de m'emmener. Je préfère que tu m'enterres ici avant que les Allemands n'arrivent. Tu donneras ce portefeuille à la personne dont tu trouveras la photo et l'adresse... » Il aurait voulu encore dire d'autres paroles, mais ses yeux ne me regardaient déjà plus. Il est devenu tout pâle, tout blanc et m'est tombé des bras. Alors, avec un camarade, on a vite creusé un trou sur la berge et on l'a couché dedans. On a récité les prières qu'on savait. Puis on a fait une croix avec deux tiges de roseaux entrecroisés et, sur une carte du portefeuille, j'ai écrit son nom avec quelques mots pour qu'on sache... Voilà, conclut-il, mais c'était un chic type. » Et comme si cette évocation du chef aimé avait brisé le masque d'insensibilité qu'il s'était imposé jusque-là, le gamin fondit en pleurs. Geneviève s'était levée; et tandis que de grosses larmes coulaient sur ses joues, sans sanglots, elle avait entouré la tête du gosse de ses bras et elle avait posé ses lèvres sur ses cheveux ébouriffés.

Un grand silence s'était fait dans la salle. C'est la voix blanche de Geneviève qui le rompit. « Messieurs, dit-elle, je vous remercie de votre accueil, mais je suis de trop ici. J'imagine que vous avez autre chose à faire que de vous occuper de moi. Je vous demande la permission de me retirer. » Et elle sortit sans que personne osât la retenir.

Le soir tombait, un beau soir de juin avec des chants d'oiseaux dans les arbres, des bruits de source dans la vallée et une lumière d'or dans le ciel. Geneviève demanda au premier soldat rencontré la route d'Orléans. Il lui donna le renseignement, puis, à distance, lui cria : « Attention, la petite dame, il ne doit pas faire bon par là-haut. » Mais Geneviève était déjà loin. Les Allemands avaient déjà franchi la Loire et la bataille s'était déplacée loin d'Orléans. Une heure après elle comprit qu'elle approchait de la ville, car quelques cyclistes civils et même quelques réfugiés à pied ou dans des

carrioles tentaient de regagner Orléans. Elle parvint ainsi à l'entrée du pont de pierre et son regard fut immédiatement attiré par la croix de roseaux qu'avait décrite le petit sapeur. Son cœur battait à coups précipités. Elle sentit que son regard se brouillait mais elle rassembla tout son courage et s'approcha de la tombe d'un pas ferme. Elle alla vers le petit carton maladroitement inséré entre les bras de la croix et lut : « Ici repose le sous-lieutenant T., tué héroïquement en défendant seul l'accès du grand pont contre un bataillon. C'était un bien chic type. » Il y avait quelques fautes d'orthographe et ce n'en était que plus bouleversant. Geneviève sentit alors que ses forces l'abandonnaient. Elle tomba d'abord à genoux, puis elle s'écroula les bras en croix le long de la tombe.

Un régiment de tanks débouchait à ce moment du pont hâtivement réparé : il passa dans un bruit de tonnerre et en soulevant un nuage de poussière noire. Et les soldats qui les montaient se demandèrent au passage si ce corps de très jeune fille, couchée face au ciel, dans sa robe claire, était vaincu par le sommeil ou par la mort.

MERCVRIALE

LETTRES

Les Portes d'Ivoire, Nèrval, Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé, par *Alice Coléno* (in-8° écu, 247 p., prix : 330 fr., collection « l'Epi », Plon). — Une grande aventure spirituelle (dans laquelle la poésie et plus généralement l'esthétique contemporaine restent à demi engagées) a été vécue par quatre poètes du XIXe siècle : Nerval, Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé : la recherche de la connaissance par la vision poétique.

« Entre la poésie qui les précède et la leur, nous dit Alice Coléno, il y a la différence du masque au visage. » Dédaignant, en effet, de décrire ou de chanter ce monde d'apparences, ces quatre poètes ont cherché, en se séparant de lui, au prix d'efforts inouïs, à découvrir « en de mortels éclairs » l'autre monde, et tenté de nous exprimer leur vision.

C'est leur commune expérience mystique qu'étudie ici Alice Coléno. La passion qu'elle met à suivre cette tentative (elle s'identifie, on le devine, aux poètes qui la vivent), si elle la porte à quelque lyrisme, ne trouble point sa lucidité. Le chapitre « Expression » est remarquable. S'appuyant toujours sur les textes, elle arrive, tout en soulignant les caractères particuliers de chacun des quatre poètes, à dégager la conformité profonde de leur recherche, de leur victoire sur la matière et sur le temps, et la classique perfection de leur art, sommet du lyrisme, qu'on ne pourra sans doute dépasser. « Mon œuvre est une impasse », disait Mallarmé. — F. T.

Perceval le Gallois, ou le Conte du Graal, par *Chrétien de Troyes;* **La Vie de Marianne,** par *Marivaux;* **Le Père Perdrix,** par *Charles-Louis Philippe;* in-8 (14×20), XXXIV-224 p., 600 p., XXXIV-190 p., 2.200 ex. sur vélin chiffon du Marais, chaque vol. 550 fr. (Coll. « Cent Romans français », Stock). — Cent romans français, et de cent auteurs différents : tel est le programme de la collection qu'inaugurent les éditions Stock. « Aucun pays, remarque une note des éditeurs, n'a une pareille ni si longue suite de romans de premier ordre » (les trois premiers titres parus porteront respectivement, dans la série, les numéros 1, 25 et 92). Mario Roques présente *Perceval*, Marcel Arland *Marianne*, Jean Vaudal le *Père Perdrix*. Une pointe sèche et des bandeaux décorent chaque volume. Une présentation soignée, aimable à l'œil, un beau papier, un choix de textes qui s'annonce comme d'un goût sûr, feront de cette série une charmante collection de bibliothèque.

(On trouvera plus loin, sous la rubrique « Histoire littéraire », un compte rendu de *Perceval* qui, sauf erreur, est publié ici pour la première fois en français moderne.)

S.

Le Trésor des Contes, I, par *Henri Pourrat;* in-16, 324 p., 310 fr. (Gallimard). — Folklore? Oui, par l'esprit de fidélité; non, parce que, dit Pourrat dans sa *Note* de présentation, « une fidélité littérale tue la fidélité littéraire ». La tendance serait dangereuse peut-être, — s'il s'agissait d'un autre que Pourrat. La cinquantaine de contes ici réunis sont recueillis directement de la tradition populaire, non pas transcrits mais *exprimés* avec la ferveur, la piété, l'exactitude profonde dont Pourrat probablement était seul capable; le livre restera un des bons livres de son œuvre.

S. P.

De notre envoyé spécial Claude Blanchard (Ed. Défense de la France). — En réunissant ici quelques-uns des « papiers » de Claude Blanchard, ses amis n'ont pas seulement satisfait à un sentiment de fidélité légitime. Ils ont fait la preuve que, dans certaines conditions tout au moins, ce qui avait

été écrit au débotté et pour l'immédiat mérite d'être relu bien après.

Dans certaines conditions : le « grand reportage », pour être réussi, ce qui est fort rare, exige la rapidité du coup d'œil, l'art de la « chose vue » et le secours d'une langue précise, colorée, nerveuse. Claude Blanchard possédait éminemment ces qualités et je crois qu'on ira longtemps encore demander à ce témoin la « vision » instantanée et unique d'événements historiques comme le couronnement du Négus, la bataille de Bastogne, ou, beaucoup moins historiques, comme une promenade en ballon au-dessus de Billancourt.

ROGER PAYET-BURIN.

Pogrom, par *Serge Groussard* (Ed. Ferenczi). — L'auteur est parti d'un de ces faits qu'on appelle divers, banalité qui ne fait qu'ajouter au tragique de la chose : *en mai* 1946, *à Tripoli de Tripolitaine, il y eut effectivement un pogrom...* Le livre est le récit de ce pogrom.

Il en est le récit détaillé, minutieux, impitoyable, sans grâce d'un détail et d'une précision. C'est, bien plus qu'un roman, un reportage, et il n'est pas douteux qu'à la longue on ne soit pris par cette atmosphère d'angoisse, par cette horreur grandissante dès l'instant où les Arabes ont envahi la boutique de Nataf. A vrai dire, on se doute un peu de ce qui va arriver et la lente progression du récit, pour envoûtante qu'elle soit, apparaît dès lors un procédé assez facile. N'est-ce pas spéculer sur des sentiments peu honorables que de susciter cette attente? Ce qui corroborerait l'impression que laisse l'auteur, de tenir dans un mépris égal l'humanité misérable qui grouille dans son livre, bourreaux et victimes aussi bien.

R. P.-B.

La Maison des Amis, par *Benoit Blihau* (in-8, 270 p., Bibliothèque Charpentier, Fasquelle). — Une ville ancienne, une jeunesse privilégiée, ses divertissements et ses amours, un meneur de jeu inquiétant à souhait, Julien, un château magique dont les habitants ne vieillissent point et où Julien parviendra à entraîner tous ses amis, même Niclo, l'amoureux, le soir de ses noces... Le talent d'André Blihau, son style nuancé, le dosage ingénieux qu'il fait du réel et de l'imaginaire (mais il ne parvient pas à oublier Alain Fournier...) suffiront-ils à nous distraire de « notre » monde âprement concret? Il y faudrait, je le crains, un appel autrement impérieux et les puissantes suggestions d'une véritable imagination créatrice. Nous restons, avec André Blihau, dans le domaine de la fiction littéraire. Il a bien ses charmes. — F. T.

La Fin des Bauduin, II : La victoire sans ailes, par *O.-P. Gilbert;* in-16, 304 p., 165 fr. (Plon). — Avec ce sixième volume s'achève la série des Bauduin. Des êtres rudes, des événements forts; un romanesque et une technique bruts. En même temps, les Editions Plon font entrer à leur catalogue *Bauduin des Mines*, premier volume de cette fresque d'une houillère du Nord.

S. P.

Hernando de Bengoechea ou l'âme d'un poète, par *Léon-Paul Fargue;* in-16, 324 p. (Amiot-Dumont). — Les cent pages de Fargue, datées de novembre 1947, sont bien décevantes. Le reste du volume est fait d'œuvres choisies, en prose et en vers, du jeune Colombien, amoureux de Paris, qui, s'étant engagé dans la Légion étrangère, fut mortellement touché sur le front de l'Artois en 1915, à 26 ans. Un livre de piété. — S. P.

Il était une fois..., 80 contes de tous les temps et de tous les pays, présentés par *Henry Poulaille* et *René Poirier;* in-8 carré, 608 p. (Librairie Gründ). — De Jacques de Voragine à Alphonse Allais, de Paul-Louis Courier à Oscar Wilde, 80 auteurs, 80 contes ou anecdotes. Livre « bien gros et bien plein », comme dit Poulaille dans sa préface, sans classement, merveilleusement fait pour que des enfants y cherchent eux-mêmes leur propre nourriture, à leur façon. — S. P.

POESIE

AU SOUVENIR DE DEUX POETES, HEROS DE LA GUERRE DE 1914-1918. — Le hasard des circonstances m'a mis entre les mains, ces temps derniers, deux ouvrages apologétiques dédiés au souvenir de deux poètes bien différents entre eux; l'un à peu

près inconnu, l'autre, au contraire, jouissant d'une renommée certaine, et déjà consacrée par le temps.

Le premier, qui s'appelle Paul Gavarry, « est mort subitement le vendredi 14 janvier 1944, à 10 heures du matin, dans son cabinet de travail du *Radical* de Marseille, où il se rendait chaque jour. Ses collaborateurs eurent la douloureuse stupeur de voir soudain sans vie l'homme que, l'instant d'avant, ils avaient vu plein d'alacrité et d'entrain ».

...« Pour le premier anniversaire de sa mort, le 14 janvier 1945, tous les journaux marseillais nés de la Libération s'accordèrent pour rendre hommage à la mémoire de Paul Gavarry, rappeler ses brillantes qualités d'écrivain, de journaliste et célébrer son patriotisme. »

Enfin, par les soins pieux de sa jeune veuve et de ses amis les plus accrédités, un admirable monument commémoratif vient de lui être dédié. C'est, en quelque deux cent cinquante pages, sans nul autre titre que son nom, *Paul Gavarry*, le recueil qui se compose de son œuvre, à peu près insoupçonnée, de poète, précédée d'une préface d'un de ses aînés qui l'estimait profondément et qui eût aimé le connaître plus intimement, du récit de sa carrière militaire : il avait dix-neuf ans lorsqu'en 1909, il s'engagea dans l'armée d'Afrique; et d'une troisième partie, *l'Homme, l'Ecrivain*, rassemblant d'incisives, vives ou profondes *pensées* sur des sujets littéraires ou d'art, des fragments divers et quelques remarquables *écrits critiques* d'une valeur toute particulière par la sûreté surprenante de ses visions et la toute simple et naturelle franchise de ses jugements.

On lira, émerveillé, l'évocation de sa vie de soldat. Pendant quatre ans, il prend part à l'héroïque aventure marocaine. « Mince gradé, il saura, quand il le faut, empoigner la décision et engager sa responsabilité. En 1914, il se trouve à Lunéville, participe aux premières escarmouches de frontière, et, dès le 6 août, il gagne sa première citation. Son camarade de lutte, Claude Farrère, écrit, dans la présentation qu'il fait du soldat (qui, déjà, à cette époque, porte le galon de sous-lieutenant) : « Le 23 octobre 1917, champ de bataille de la Malmaison — champ de victoire! — j'étais cité à l'ordre, moi, pour la première fois. Et lui, le lieutenant Paul Gavarry, l'était pour la troisième. Il ne devait pas d'ailleurs s'en tenir à si peu. » Et, en effet, il obtient une quatrième citation le 4 septembre 1918 : « Officier d'une bravoure splendide, précédant à pied ses chars d'assaut sous le tir des mitrailleuses, a enthousiasmé par sa superbe aisance sous le feu les gradés et les hommes sous ses ordres... », et, cinquième citation, qui lui est décernée le 18 novembre 1918 : « A fait preuve une fois de plus, pendant le combat du 30 septembre, d'un courage remarquable. Bien que grièvement blessé à la tête, a refusé d'abandonner son poste, a continué à mener le combat avec un entrain superbe,

enthousiasmant les hommes sous ses ordres. » En 1919, il est fait chevalier, et promu, le 24 décembre 1938, officier de la Légion d'Honneur. — Et Claude Farrère peut s'en enorgueillir à juste titre : « Je l'ai connu, je l'ai aimé, je l'ai admiré. Il était brave. Il était beau. Il était jeune. » Et tel il m'apparut aussi, tel je le retrouve dans le souvenir des trop rares rencontres que j'ai eues avec lui, tel le livre où se résume l'héroïsme de sa vie et de son œuvre me le dépeint.

Je n'ai droit à envisager ici que le prestige de son existence d'écrivain et particulièrement de poète.

Par quel excès de scrupule n'a-t-il jamais, à une exception près, rien publié des admirables vers qu'il composait sans aucun souci de sa réputation, de jour en jour, et dont il emplissait les feuillets des cahiers de poche qu'il portait sans cesse sur lui? Je ne parviens pas à m'en rendre compte. Que d'autres, moins doués, se fussent trouvés fiers d'arriver, sans y songer d'ailleurs, à donner une fermeté si personnelle et d'un accent aussi pur ou harmonieux, à la moindre de ses improvisations. Quelque chose en lui de voluptueux, de sincère et de hautain, qui lui confère une indéniable parenté avec l'aisance et la naturelle magnificence de ton de Pierre Louys. Voici, par exemple, un sizain sur *Narcisse* qui aurait plu à Louys et aurait fait sourire Paul Valéry :

Ce visage miré sans trêve avec amour,
Narcisse, tu n'en sais qu'un indécis contour,
Que des teintes au gré d'une fluente moire.
Et si souvent baisés dans la feinte de boire,
Ces lèvres, jamais vues pures de tout halo,
Leur sais-tu d'autre goût que la saveur de l'eau?

Cela, si l'on veut, jusqu'à un certain point de finesse secrète, demeure peut-être facile. Je l'admets. Passons, du moins, à un poème d'adolescence et d'amour triomphants, duquel, splendidement, il fait hommage, annonce-t-il, à

ELLE

Qu'elle était belle et fraîche et fine et grave, et douce
La vierge presque enfant par qui j'ai su l'amour!
Ses yeux étaient plus clairs et plus purs qu'un beau jour
Et son âme, à mon âme, était un nid de mousse.

Par Elle, j'ai connu l'orgueil suprême et fort,
D'avoir, aux soirs mauvais, un inviolable asile,
J'ai renié le doute et le bonheur facile,
Car, par Elle, l'Amour est plus fort que la Mort.

A ta jeune candeur, éprise de droiture,
J'ai retrempé mon cœur déjà veule et lassé,
Et j'ai lavé ma chair de toute sa souillure

Et brûlé les faux dieux qui hantaient mon Passé,
Sur le bûcher de ton amour, aux hautes flammes,
Ma femme, sois bénie entre toutes les femmes!

Ce n'est pas le lieu de chicaner sur la discutable disposition des décision de ses aperçus et le ton net de son style que le poète. cupations subalternes n'ont inquiété nulle part Paul Gavarry. Le sentiment d'une force et d'une fierté viriles en reconnaissance du bienfait de l'apaisement sacré et de la foi reconnaissante apporté à l'homme par la rencontre sacrée de la vraie et de la purifiante épouse. J'aurais pu, j'aurais dû détacher de son poème le plus achevé, le plus complet, quelque passage, mais c'est le poème qu'a publié de lui autrefois le *Mercure*; on le peut retrouver dans la collection de la revue.

Le critique n'est pas moins, chez Gavarry, remarquable par la décision de ses aperçus et le ton net de son style, que le poète. Ai-je besoin d'ajouter qu'il révère et comprend par-dessus tout les poètes? Son *hommage à Maurice du Plessys* révèle une admirable compréhension des points de vue propres à ceux dont les inspirations s'éloignent le plus de ses tendances personnelles; il en est de même lorsqu'il parle de Verhaeren, de Gustave Kahn, ou, ce qui se rapproche davantage de sa conception personnelle de la poésie, lorsqu'il consacre un bel article à l'éloge de Paul Valéry, lors de sa réception à l'Académie. Mais, en dehors des études consacrées aux poètes ou à la poésie, j'aurais mauvaise grâce à ne pas signaler tout au moins ses pertinentes et sagaces études de la *Céramique*, de *Tannhaüser*, de *Monticelli*, d'*Orange ou la leçon du Mur*. Et j'aurais bien plus mauvaise grâce encore à ne pas proclamer mon admiration pour l'étude biographique, si nette, vibrante, discrète à la fois et émouvante du meilleur ami qu'ait compté Paul Gavarry, et qui est signée André Régis. Elle est d'une pondération où s'intègre à tant de véracité la vibration concentrée d'une émotion fraternelle; elle est écrite avec autant de maîtrise que de parfaite netteté.

Le poète, plus connu, à qui j'ai résolu de rendre hommage également, n'est autre que Guillaume Apollinaire, qui a eu la bonne fortune de se lier d'amitié avec une grande fervente de poésie, plus spécialement de sa poésie, Mme Louise Faure-Favier. Elle a publié ses *Souvenirs sur Apollinaire* en 1945, chez Grasset; elle ne l'a pas oublié dans ses alertes poèmes de *Notre Ile Saint-Louis* parus plus récemment; elle ne l'oubliera point, je gage, dans ceux qu'elle se propose de faire paraître prochainement. On n'ignore pas le prestige que le poète Apollinaire exerçait sur les écrivains et les peintres de sa génération. Il était recherché, loué, aimé; son influence perdue sur l'esprit de ceux qui l'ont connu se propage et se maintient chez les nouveaux venus. D'esprit indépendant et frondeur, il rompait avec les disciplines auxquelles ses aînés et certains des poètes du même âge

que lui se conformaient; dans le monde des peintres, on l'écoutait comme un oracle. Et comme c'était un homme primesautier autant qu'il était charmant, il était partout très bien accueilli. Déjà il était célèbre au début de la guerre de 1914. Il y prit part, il y fut simple et naturel, je veux dire héroïque, il en sortit avec à la tête une blessure très grave, à laquelle il finit par succomber, à la veille même, ou le jour de l'armistice. Mme Faure-Favier sait mettre un ton d'émotion profonde à rappeler ses exploits, à dépeindre les attitudes dont il s'amusait à surprendre ceux qui le connaissaient mal, les vertus profondes de son âme affectueuse et dévouée. Ainsi par elle, et en narrant force anecdotes familières et intimes, elle excelle, selon son dessein, à le faire apparaître authentique tant dans son activité d'ordre littéraire et artistique, que dans sa vie affective, dont souvent il cachait les élans chaleureux. Au fond, en toutes choses, dans sa vie « quotidienne », comme dans son existence livrée aux regards de la foule, il agissait au gré contrôlé d'une spontanéité foncière réglée de près par l'adhésion d'une volonté en éveil.

Les qualités de son art ne sont pas d'une nature différente. A-t-il donné, n'a-t-il pas donné tout ce qu'il aurait pu? Comment répondre à cela? Il fut merveilleusement doué; il ne manquait, certes, de savoir ni d'érudition; narquoisement, en quelque sorte, et néanmoins épris jusqu'à la plus désinvolte hardiesse de nouveautés ou même de bizarreries, il fait usage en maître des ressources dont il disposait. Ses *Calligrammes* ont étonné le public lettré; ce n'est cependant qu'une adaptation habile et toujours appropriée des recherches étranges, au XVII[e] siècle, de Robert Angot de l'Eperonnière : cette forme contournée du poème représentatif d'un objet lui était devenue si naturelle qu'il m'adressa, un jour, une carte postale dont la teneur était conformée de cette façon! Mais dans *Alcools*, en *Calligrammes*, en *Il y a...* (poèmes publiés après sa mort), que d'indiscutables merveilles de rythme, de sentiment, d'élan et de tendresse, mêlée parfois d'ironie, et l'on se répétera toujours les beaux vers, purs et sensibles, de tels de ses billets impromptus lorsqu'il était « artiflot, à la guerre », *La Chanson du Mal Aimé* et le *Pont-Mirabeau*.

André Fontainas.

Notre Ile Saint-Louis, par *Louise Faure-Favier* (Librairie Montjoie, en l'Ile St-Louis, Paris). — Ce petit livre, luxueusement présenté par la librairie Montjoie en un élégant emboitage, est illustré d'une manière ravissante par Jacques Ferrand qui s'avère un artiste discret et plein de talent. Il nous donne les images les plus sensibles et les plus émouvantes de l'Ile Saint-Louis avec une simplicité de moyens qui touche au prodige.

Les poèmes que tresse en guirlandes harmonieuses et fraîches Mme Louise Faure-Favier en l'honneur de « Notre île Saint-Louis », sont dignes en tous points de ces lieux historiques où souffle l'esprit et qui sont hantés par les grandes ombres de Baudelaire et d'Apollinaire.

Ces maîtres revivent, grands, familiers, glorieux et humains, avec une intensité profondément émouvante dans les belles évocations de

Mme Louise Faure-Favier. Avec quel art secret, quelle grâce subtile, la poétesse sensible nous conte les fastes amoureux, héroïques, tendres ou sacrés, de ce vaisseau de terre, de pierre et d'arbres, ancré au milieu de la Seine et au cœur de Paris. Jamais une faute de goût, mais une simple touche de couleur placée au bon endroit et le paysage s'éclaire pour nous de toute la lumière spirituelle qu'y répandent à profusion le cœur et l'intelligence de l'artiste. Ces vers simples, souples, d'une incomparable aisance, chantent doucement une mélodie pure qui nous berce et nous ravit aux songes les plus bleus.

Rarement tant de talent et tant d'âme ont assemblé les mots magiques qui nous ouvrent les portes d'azur du rêve et d'un idéal à la fois si noble et si familier.

Des yeux qui s'ouvrent aux yeux qui se ferment, par *Maurice Canu-Tassilly* (Editions du Rocher, Monaco). — La distinction du sentiment, l'élégance du dire, l'aisance d'une technique savante qui trouve dans la rigoureuse application des règles de la prosodie classique un ressort, une raison nouvelle d'exprimer très personnellement des émotions singulières et les songes d'une âme vouée à la difficile recherche de la pure beauté, sont les caractères éminemment généraux du livre nombreux de M. Maurice Canu-Tassilly. Poésie dont la signification humaine est universelle et partant éternelle, chaque lecteur y trouvera le miroir où se développeront ses propres songes dans des perspectives mystérieusement ouvertes vers l'au-delà secret que chacun porte en soi. Un ordre souverain de l'esprit y établit une hiérarchie des valeurs poétiques sensibles et la science des rythmes et des timbres, une juste économie des parties du discours en assureront la transmission perpétuelle. Tant d'habileté, une connaissance si précise des ressources d'un art quasi immatériel, hors de toute pédanterie, n'en ternissent jamais la fraîcheur d'inspiration. Le vers coule de source et son chant s'accorde merveilleusement à l'universelle symphonie.

Romances à trois, par *Jean Lazare* (Debresse). — Ce petit livre, pour lequel Maurice Fombeure a écrit une préface sensible et forte où il situe exactement le poète dans la société : ni Dieu, ni Mage, mais avant tout un homme, et où il s'élève justement contre cette attitude à la mode d'un poète « engagé » dans un parti, — la politique n'ayant jamais eu rien à faire avec l'art, — révèle une sensibilité fine, un don merveilleux de fraîcheur et de poésie dans le sentiment. Si l'on sent que Jean Lazare n'est pas encore maître d'un métier très sûr et s'il passe du vers libre à la prose sans que la frontière entre ces deux genres paraisse bien déterminée, du moins chante-t-il juste et dans un ton personnel. Nous préférons, de ces poèmes, ceux qui s'apparentent plus directement au rythme familier de la chanson. Il y met toute la grâce d'un cœur jeune et spontané que vient parfois troubler en sa pureté native l'éclat rauque d'un sanglot retenu. Il n'y a de vraie poésie que dans le chant et Jean Lazare chante tout naturellement.

L'Arbre et l'Ange, par *Charles Massonne* (Collection des Iles de Lérins, Journal des Poètes, Antibes-Bruxelles). — Dans la vaillante collection des Iles de Lérins, fondée par Henri de Lescoët et naguère Guillaume Gauline — cela remonte loin dans nos souvenirs, lorsque le poète Marcel Ormoy vivait encore et groupait autour de lui, à Nice ou à Cannes, de jeunes et robustes talents, — paraît aujourd'hui cette intéressante plaquette de Charles Massonne. Si la rime, l'assonance ou la contre-assonance se rencontrent quelquefois dans les poèmes de Charles Massonne, ce n'est pas préméditation mais rencontre hasardeuse. D'ailleurs, si nous préférons personnellement les normes classiques de la prosodie, nous n'en sommes pas moins sensible aux beautés qui leur sont étrangères. La rime n'est d'ailleurs pas une condition essentielle de l'excellence des vers, si elle y contribue souvent. Il n'en reste pas moins que les vers de Charles Massonne chantent une mélodie un peu secrète, mais d'un dessin toujours ferme et que l'analyse parvient toujours à définir. Le rythme est nettement caractérisé en ses retours métriques. En tout cas, Charles Massonne a quelque chose à dire et il le dit bien et c'est là l'essentiel. Sentiments fortement pensés, expression toujours juste du mouvement intérieur, nous sommes en présence d'un poète authentique et qui ne pratique pas le lieu commun et ne se veut prisonnier d'aucune formule. Le sentiment de la nature y est fort émouvant et se spiritualise en offrande au créateur. Il y a dans ces chants beaucoup de noblesse, de détachement et de pureté.

J. POURTAL DE LADEVÈZE.

HISTOIRE LITTERAIRE

UN NOUVEAU CORNEILLE. — La thèse de doctorat de M. Octave Nadal tient beaucoup plus qu'elle ne promet (1). Elle traite bien, comme l'annonce le titre, de l'amour dans le théâtre de Corneille. Elle le fait avec assez d'érudition pour que les techniciens doivent désormais voir en elle un ouvrage de base. Mais elle atteindra aussi le public. D'abord parce que les considérations historiques et critiques y restent toujours dominées par le sentiment des valeurs proprement humaines, et très hautement humaines, qui sont en jeu (le ton même de l'auteur est celui d'un moraliste, qui entretient avec ses personnages un colloque d'honnêtes gens : ils n'y sont pas dépaysés). Et aussi parce que le livre, sous son titre restrictif, en réalité bouleverse toute l'idée qu'on se fait communément de Corneille. En la renouvelant, il présente un système de sentiments ou, mieux, un style de vie parfaitement propre à toucher des hommes d'aujourd'hui au vif d'eux-mêmes. C'est une épreuve dont le vieux tragique sort non seulement rajeuni, mais éclatant de jeunesse, insolent de fraîcheur, inquiétant d'exigence.

Des signes, depuis quelques années, laissaient prévoir cette révision, comme le *Plaisir à Corneille* de Jean Schlumberger, paru en 1936, ou la reprise de l'*Illusion* à la Comédie-Française. Nous continuons néanmoins à vivre sur des conventions dont M. Nadal rappelle qu'elles remontent à Voltaire (mais Voltaire lui-même ne suivait-il pas déjà une tradition?). Elles consistent essentiellement à lire Corneille selon les normes de Louis XIV. Nous oublions encore, malgré tant de travaux récents et importants, que le XVII^e^ siècle ne se confond pas avec le « siècle » de Louis XIV, lequel diffère autant du « siècle » de Louis XIII que du XVIII^e^. Or le classicisme n'héberge Corneille qu'en rechignant, — si l'on entend par classicisme cette éthique et cette esthétique de Versailles dont Voltaire, plus encore que Boileau, s'est fait le héraut; de toute l'œuvre il ne retient, il n'avalise que la demi-douzaine de tragédies qu'il peut, tant bien que mal, s'assimiler (les mêmes auxquelles s'arrêtent encore de nos jours les éditions scolaires). Corneille, d'ailleurs, ne fait pas école; c'est sur le cadavre de Racine que pullule le Campistron, et La Harpe lui accorde deux fois et demie moins de pages qu'à Racine. Réservée, soupçonneuse, la tradition ne l'a laissé passer qu'après censure.

(1) Octave Nadal : *Le Sentiment de l'Amour dans l'Œuvre de Pierre Corneille*. 1 vol. in-8° carré de la Bibliothèque des Idées, 420 p., 680 fr., librairie Gallimard, 1948. — Cet article était écrit quand a paru, chez le même éditeur et dans la même collection, un essai de M. Paul Bénichou, *Morales du Grand Siècle*, dont le premier chapitre est consacré au héros cornélien. La ligne générale de l'étude correspond parfaitement à celle du livre de M. Nadal. M. Bénichou marque que la vertu cornélienne est non pas répression mais sublimation de mouvements profondément passionnés; il la rattache d'ailleurs à l'honneur féodal, élargissant encore la coupure établie par M. Nadal entre Corneille et la morale du temps de Louis XIV.

Il faut donc se défaire d'habitudes bien invétérées si l'on veut le rejoindre lui-même. A cet effet M. Nadal, en historien, revient en arrière, avant la dictature classique, avant Louis XIV, avant la Fronde même, à l'époque où Corneille commence à se détacher sur le fond de la société contemporaine, à prendre sa figure propre parmi les traits de mœurs et de dramaturgie où il plonge toutes ses racines d'homme et d'artiste. Le livre s'ouvre sur la date de 1630 : Corneille a vingt-quatre ans, il a déjà donné *Mélite*, son destin hésite encore mais s'oriente déjà. Ce nouvel éclairage suffit à tout changer.

N'essayons pas de résumer en quelques lignes les analyses et les exposés de M. Nadal, si nourris (et parfois peut-être un peu entremêlés). Mieux vaut ne retenir qu'un détail, si ce détail peut faire sentir le potentiel de rénovation dont tout le livre est chargé. Cherchons-le vers la fin de l'ouvrage, dans une sorte d'appendice intitulé modestement « Etude conjointe », qui réunit des études de vocabulaire apparemment accessoires.

De tragédie en tragédie, le héros cornélien fait sonner à travers le siècle quelques mots qui lui sont propres, mérite, estime, devoir, vertu, générosité. gloire. En répertoriant l'usage qui en est fait de *Mélite* à *Suréna*, M. Nadal a découvert dans ces mots une sorte de langage convenu dont le secret est le secret même de Corneille. Et c'est sans doute celui de *gloire* qui livre la clef de tout le code.

Il est souvent précédé du possessif : « Je m'immole à ma gloire » (*Horace*), « Rien ne m'est sensible à l'égal de ma gloire » (*Attila*). Il peut désigner une gloire en quelque sorte commune — celle que manifeste la louange des hommes — ou encore la puissance du héros, c'est-à-dire « son courage et ses passions » inscrits « dans le texte des événements et des hommes ». Mais la plus haute gloire, celle, écrit M. Nadal, « qui répond à une exigence de la nature profonde de l'homme cornélien », est libérée de toute référence aux hommes ou aux choses, aux honneurs ou au pouvoir : « Ce qui compte pour le héros c'est de ne point trahir l'ordre de la loi intime. Il s'agit d'affirmer cette valeur qu'il sent précieuse entre toutes, dans une épreuve qui ne peut que s'appuyer sur l'événement du dehors mais dont le succès ou l'échec ne décide plus de la louange ou du blâme (...) Ne pas accomplir ce qu'il s'est juré à soi-même reviendrait à se nier, à vivre sa mort. C'est le parti de remplir toute son humanité qui l'isole du reste des hommes, son amour même de la vie qui l'en fait sortir ».

L'éclat du *Moi!* de *Médée* — « Moi, Moi, dis-je, et c'est assez » — résume déjà non seulement l'éthologie mais l'éthique de Corneille. « L'énergie est puisée aux sources de la sensibilité, haine, vengeance, ambition, enthousiasme, amour de la patrie, amour du trône. Ces passions « mâles », « nobles », « dominantes », sont les vertus cornéliennes par excellence. (...) On s'explique donc que la gloire dans ce théâtre puisse avoir ses hauts moments de

moralité comme ses moments démoniaques; le principe qui engendre les uns et les autres est le même. Les glorieux n'hésitent pas pour conquérir la gloire à faire appel au crime, aux vertus « sans honneur », à proposer des actes « sans exemple ». Un grand nombre d'entre eux confondent la gloire avec les prestiges de l'autorité et du trône, les jouissances de l'amour-propre, de l'orgueil, du Moi victorieux ».

Nous voilà loin de la tradition, celle que n'exprime pas mal le vieux sujet de dissertation dont furent nourries tant de générations : « Racine peint les hommes tels qu'ils sont, Corneille tels qu'ils devraient être. » C'est « se tromper du tout au tout », dit M. Nadal, que de « prendre la « vertu » du glorieux pour une disposition de l'âme à faire le bien, le « devoir » du héros, du roi ou du politique, pour les obligations de la conscience et de la raison, les « mérites » pour ce qui est estimable du point de vue moral ». Confondre le « plan cornélien avec celui de la morale commune ou encore avec celui de la religion » fut précisément l'erreur du classicisme — erreur qu'il ne pouvait pas ne pas commettre, tant la morale héroïque lui était devenue inconcevable, — et l'origine du malentendu qui s'est prolongé jusqu'à nous. En réalité, « dans ce théâtre qui, dans son ensemble, ignore le christianisme et, dans une même mesure, la morale laïque, il n'est faute ni remords qui troublent l'âme du héros. Le sentiment du péché, ni celui du drame n'y enfantent de drame. Dieu, ni la conscience morale, n'orientent le cornélien. Seule la gloire est le principe et la fin, la loi et la *foi* de cette morale particulière », — même s'il s'agit de *Polyeucte*, pièce aberrante et mal explicable en suivant l'interprétation traditionnelle, claire dès que la foi du héros apparaît comme l'instrument de sa « gloire ».

Ces recherches de vocabulaire conduiront plus loin. M. Nadal prépare un travail sur *La Notion sociologique de Gloire sous Louis XIII :* il faut en attendre beaucoup si ses analyses cornéliennes permettent d'en préjuger. Peut-être lui devrons-nous des lumières nouvelles sur les hommes et les événements de la Fronde, encore si mal éclairés. Qui sait, par exemple, quelle figure se dessinera lorsqu'on appliquera à l'énigme Retz une grille analogue à celle qui révèle aujourdhui dans les héros cornéliens ces jeunes lionceaux aux crocs luisants?

S. de Sacy.

Dictionnaire d'ancien français, par *R. Grandsaignes d'Hauterive;* 13,5×20 cm, relié, XII-592 p. (Larousse). — Une vingtaine de milliers de mots du moyen âge et de la renaissance, soit disparus, soit survivants avec un nouveau sens (on trouve p. ex. la *librairie* de Montaigne mais non sa *suffisance*). Pour chaque mot : l'étymologie, les variantes orthographiques, le siècle d'apparition et de disparition, la filiation et la succession des sens. Sans être un ouvrage savant qui ne conviendrait qu'aux spécialistes, ce dictionnaire est donc un instrument de travail précis, suffisant à la plupart des usages, clair, maniable et pratique.

Anthologie des poètes français : XV^e-XVI^e siècle (1 vol.), **XVII^e siècle** (1 vol.), **XVIII^e siècle** (1 vol.), par *Ferdinand Duviard;* 11×17, 200, 232 et 224 p., chaque vol. avec 8 hors-texte, 190 fr. (Larousse). — Ce recueil n'est écrit ni pour les écoliers ni pour les érudits mais pour le public cultivé. Les grands noms y occupent le premier rang, mais laissent place aux mineurs et aux méconnus. Chaque poème est cité, le plus souvent possible, in extenso. Des notices, peu de notes, un lexique historique et géographique. Bien conçu, agréablement et soigneusement présenté, cet ensemble (que compléteront deux volumes pour le XIX^e siècle) paraît répondre fort bien à son objet, et devoir être recommandé. Dans chaque volume, environ 150 pièces de 40 à 50 poètes, d'Eustache Deschamps à Bertaut, de Malherbe à Racine et de Chaulieu à Arnault.

Perceval le Gallois, ou le Conte du Graal, par *Chrétien de Troyes*, mis en français moderne par Lucien Foulet, préface de Mario Roques; in-8° (14×20), XXXIV-224 p., 2.200 ex. sur vélin chiffon du Marais, 550 fr. (Coll. « Cent Romans français », Stock). — Il fallait que cette collection s'ouvrît par une œuvre du poète du XII^e siècle qui fut le créateur du genre romanesque, — et par la première traduction en français moderne de ce *Perceval* pourtant si célèbre. Sur le mot même de roman, sur l'auteur, sur l'œuvre, la préface de Mario Roques fait le point des connaissances et interprétations actuelles. Chrétien de Troyes est mort avant d'avoir achevé *Perceval* : il l'a laissé à 9.200 vers, que ses continuateurs ont portés à 60.000 (ce qui, fait observer M. Roques, ne dépasse pas la longueur de *Vingt ans après*); la traduction de M. Foulet s'en tient au texte original; peut-être une pointe d'archaïsme l'eût-elle mieux servi encore.

Le Printemps — L'Hécatombe à Diane, par *Agrippa d'Aubigné*, introduction de Bernard Gagnebin; in-16, XXVIII-160 p. (Coll. « Textes littéraires français », Giard à Lille, Droz à Genève). — Le *Printemps* contient trois parties : cent sonnets, des stances, des odes. Les sonnets forment l'*Hécatombe;* c'est eux dont M. Gagnebin donne une édition critique. Inédits jusqu'en 1874, et restés fort peu connus, ils datent de 1570 à 1573 (d'Aubigné était né en 1552); ils expriment le grand amour de l'auteur des *Tragiques*, amour heureux d'abord, puis déçu, qu'il n'oublia jamais et qui humanise étrangement sa figure.

La Préciosité et les Précieux (de Thibaut de Champagne à Jean Giraudoux), par *René Bray;* in-8° écu (13×20,5), 408 p., 390 fr. (Albin Michel). — Très excitant, un peu décevant. On n'a pas oublié la petite anthologie de la poésie précieuse que M. René Bray a donnée en 1946 (cf. *Mercure*, 1-12-47, p. 714) : ce gros livre en est le commentaire. C'est une suite d'études critiques, non une histoire de la préciosité; les grandes époques précieuses y sont étudiées en leurs représentants et courants principaux : analyses fines, pénétrantes, élégantes, qui dépassent souvent les limites de leur objet lorsqu'il s'agit d'un Scève, d'un Gongora, d'un Mallarmé. Cette continuité dans nos lettres, depuis Thibaut de Champagne jusqu'à Eluard, d'un courant courtois et raffiné dont on ne considère le plus souvent que l'épanouissement du XVII^e siècle, apparaît sans aucun doute comme une révélation. A quel besoin profond de l'esprit répond la persistance d'une tendance apparemment aussi superficielle? C'est ici que M. Bray nous laisse insatisfaits. Mais ne chicanons pas sur le plaisir et sur les lumières nouvelles que nous apporte déjà ce livre très remarqué.

Poésies diverses de *Paul Scarron*, textes originaux publiés avec notes et variantes par Maurice Cauchie, t. I; in-16, XX-546 p., 975 fr. (Société des Textes français modernes, Librairie Marcel Didier). — Première édition complète — et correcte — qui ait jamais été entreprise, même du temps de Scarron. M. Cauchie, dont on connaît l'érudition nette et exigeante, réunit ici, chronologiquement, tout ce que Scarron écrivit en vers, sauf ses épopées burlesques, ses gazettes, son théâtre et les passages rimés de ses lettres. On y trouve des choses assez surprenantes, narquoises et spirituelles, fortes parfois, traduisant, à travers le ton de l'époque, une personnalité vraiment originale qui semble par moments annoncer Tailhade ou Ponchon. Signalons, par exemple, un sonnet *Sur les affaires du temps* (1650), curieusement frappé, ou encore une *Chanson à boire* d'un rythme extraordinairement ardent où Scarron usa avec virtuosité des vers de treize pieds.

Courrier littéraire : XIX^e siècle, par *Emile Henriot;* in-16 (14×19), 2 vol., 328 et 296 p., chacun 330 fr. (La Renaissance du Livre, Editions

Marcel Daubin). — M. Emile Henriot occupe dans nos lettres une situation singulière et enviable : homme de cabinet, mais romancier et grand voyageur; érudit fort strict, mais homme de goût et de sensibilité. Le courrier littéraire qu'il donna si longtemps au *Temps* reste une réussite unique; et l'on a toujours un plaisir de qualité à voir paraître les livres qui le recueillent. Voici les deux premiers des quatre volumes qui seront consacrés au XIXe siècle; l'un s'ordonne, fort souplement d'ailleurs, autour de Chateaubriand, de sa génération, de sa famille spirituelle, et l'autre autour de Stendhal, de Mérimée et de leurs amis.

René Dollot : **Stendhal journaliste**, in-16, 210 fr. (Mercure de France); **Autour de Stendhal**, in-8 (15,5×21,5), XVI-306 p., 4 hors-texte (Coll. « La Cultura », Istituto Editoriale Italiano, Milan; dépôt à la Librairie du Divan, Paris). — S'il n'y a guère écrit, Stendhal a toujours suivi de près les journaux parisiens de son temps : ses relations avec eux, ses réactions devant eux forment la matière de la première partie de *Stendhal journaliste*. Il a donné en revanche beaucoup de chroniques, de 1822 à 1829, à des revues anglaises; M. Henri Martineau, le grand maître des stendhaliens, entre cent autres travaux de premier plan, a eu l'idée de recueillir ces articles; sous le nom de *Courrier anglais*, ils n'occupent pas moins de cinq volumes dans son excellente et précieuse édition des *Œuvres*, qui reste la seule complète. M. Dollot, dans la suite de son livre, les dépouille et les étudie méthodiquement : c'est un tableau politique, social, littéraire, artistique que Stendhal y a donné de son temps, non pas en boutades comme il peut faire ailleurs, mais par exposés moins elliptiques, plus accessibles au lecteur étranger. Pas de révélations peut-être — sinon celle d'une réflexion politique beaucoup plus poussée et cohérente qu'on ne le croit parfois, et d'une attention très éveillée et constante donnée par Stendhal aux formes de la vie contemporaine. Et c'est en ceci surtout qu'il peut être dit journaliste.

Un éditeur de Milan, qui fait beaucoup pour le rapprochement intellectuel franco-italien, réunit en même temps, en français, dans un volume particulièrement soigné, les précédents écrits stendhaliens de M. Dollot (à l'exception des recherches de pure érudition). On aime y retrouver notamment les études que l'ancien consul a composées sur les traces de Beyle à Trieste, Venise et Milan, ainsi que les pièces d'archives qu'il a publiées sur Stendhal consul et auditeur au Conseil d'Etat.

Mémoires d'un Bourgeois de Paris, par le *Docteur Véron;* textes choisis et présentés par Pierre Josserand; in-16, 2 vol., 248 et 256 p. (Coll. « Jadis et Naguère », Guy Le Prat, 1945). — Véron mourut en 1867, à 69 ans. Il avait dirigé l'Opéra, la *Revue de Paris*, le *Constitutionnel*, et mené une vie qui ne dut pas être trop scrupuleuse dans le Paris du journalisme, du théâtre, de la politique, de la galanterie et des affaires. Il publia ses *Mémoires* lui-même, donc avec quelque prudence et sans trop d'indiscrétions; néanmoins, et particulièrement dans ces deux volumes d'extraits, ils restent remarquablement vivants. Les chapitres sur les tripots et les cafés, sur les « demoiselles de l'Opéra », les coulisses du théâtre et les petits métiers qui en vivent, en particulier, pleins d'anecdotes, sont pittoresques et plaisants.

Lamartine, Barbey d'Aurevilly et Paul de Saint-Victor en 1848, par *Bernard d'Harcourt;* in-16 13×19), 264 p., 2.000 ex., 550 fr. (Calmann-Lévy). — M. B. d'Harcourt, qui possède la correspondance inédite de Barbey avec Saint-Victor, et qui a recueilli de la bouche de la fille du critique mille souvenirs directs, centre sur trois hommes et sur trois ou quatre années un livre à la fois solide, aimable, et, sur bien des points, neuf. Saint-Victor a vingt ans, Barbey quarante, Lamartine soixante; il est encore, il va cesser d'être le secrétaire de celui-ci (et l'amant de sa nièce Alix); à l'égard de Barbey il est le disciple, puis l'ami, puis, simplement, le confrère. Ce ne sont pas seulement trois carrières littéraires mais trois destinées qui se croisent alors en Saint-Victor; cette rencontre, qui fait l'unité du livre, donne une résonance particulière à la documentation qu'il apporte.

Livres reçus. — *Marcel Proust*, par Pierre Chardon (Coll. « Expliquez-moi... », Foucher); cette plaquette est conçue comme un aide-mémoire à l'usage des candidats au baccalauréat; les pages documentaires y sont, en effet, documentaires et utiles; quant au reste, on y trouve des sujets de dissertation, mais on n'y rencontre guère Proust.

Au secours de la langue française, par André Moufflet (Denoël); un tel

livre en France a toujours des lecteurs : l'auteur y échenille la langue de ses contemporains; le chapitre « sottises, naïvetés, cocasseries » réunit, comme d'usage, de plaisantes trouvailles.

La vie et la mort d'Eugénie de Guérin, par Geneviève Duhamelet (Bloud et Gay) : réédition, à l'occasion de la mort d'Eugénie de Guérin, d'un livre paru en 1925, enrichi de documents iconographiques et d'une lettre inédite.

CINEMA

SACHA GUITRY ET PRESTON STURGES.

— Je suis peut-être un mauvais comédien. Mais je suis un convaincu.

— Vous aurez votre revanche.

C'est un mot de Sacha Guitry. Il en est là. N'allez pas croire que j'épingle ce trait par malveillance pure, ni que ce déplorable écart dépareille à peine un feu d'artifice continu. Tel est, au contraire, le ton général. Que dis-je? Telles sont les plus brillantes saillies, et dont, pour achever de me faire comprendre, il me faut donner au moins un second exemple :

— Qu'est ce que tu fais?
— Je suis dans les savons de Marseille.
— Oui?
— Oui. Et j'habite à Bordeaux.
— Ah?
— Oh, mais j'ai de la famille à Marseille.
— Tiens. Dans les vins de Bordeaux sans doute?
— Non, dans les camemberts.

A croire que cet homme d'esprit est habité par le *Répertoire du bout-en-train*. Ou peut-être a-t-il acheté en solde un lot complet de plaisanteries intemporelles sur les belles-mères et les cloches à melon, les culs-de-sac et les sous-culs, les pompoms et les pompiers, les perruques et les barbes postiches, les facteurs bègues et les sous-préfets cocus. Chez cet auteur de vingt comédies mousseuses, c'est naturellement l'indigence du calembour qui confond en premier lieu. Mais son film, *Le Comédien*, par quoi il prétend à honorer son père Lucien, est un désastre absolu, et qui s'explique encore par deux autres raisons.

La première tient à la pauvreté de son vocabulaire cinématographique. Il faut toutefois se garder soigneusement de tout malentendu sur ce point. Car Sacha Guitry, comme mon camarade Denis Marion en a fait la juste remarque, n'est pas un metteur en scène malhabile. Il a su tirer naguère de savoureux effets d'une caméra primaire. Qu'on se souvienne de la séquence initiale du *Roman d'un tricheur*. Les images illustraient le commentaire, selon la technique qu'il a arrêtée une fois pour toutes, et qui est sans doute la mieux appropriée à ses moyens. Il disait qu'il était le seul rescapé d'une famille de neuf enfants (je dis neuf, mais il se peut que ma mémoire me trahisse, comme pour le petit détail du

morceau entier) : les autres avaient succombé à un empoisonnement de champignons :

— Il y eut donc, y compris mes parents, dix cadavres, exposait-il, dix cadavres et dix corbillards.

L'image montrait l'enlèvement, un par un, des dix corbillards, et le trait visuel ornait efficacement le propos du commentateur, et lui procurait même sa plus grande saveur. En somme, l'auteur avait attrapé le ton et le trait qui justifiaient sa pauvre méthode, dont nul dès lors n'eût songé à lui faire le reproche. C'est dans cet esprit encore qu'il présentait les *Perles de la Couronne*, où était rassemblée (au moins sur l'affiche) une distribution éclatante, et qui comprenait, outre Moi-Je-Sacha, Raimu, Cécile Sorel, Arletty, Jacqueline Delubac, Claude Dauphin, Dalio, Simone Renant, Lisette Lanvin et Renée Saint-Cyr. C'était une chronique mondaine, historique, cocasse, racontée avec une assez souveraine aisance. La matière, bien entendu, apparaissait mince à la réflexion, comme apparaissait pauvre la technique à l'œil le moins exercé. Mais il émanait un indiscutable charme boulevardier de ces sketches, de ces deux ou trois idées paresseusement mises bout à bout, de ce texte amusant sinon ailé, et même de ce défilé d'images. Or, quand il entreprend de nous raconter la vie de son père, comme c'est le cas ici, toute inspiration paraît se retirer de lui. Il ne trouve plus ni le ton ni le trait, il n'est plus porté par une histoire, il paraît comme paralysé par la nécessité de respecter la biographie, ce qu'il ne fait guère pourtant que d'une manière négative, car le spectateur de bonne volonté demeure gêné constamment par le manque de noms, de dates et de points de repère de tous ordres. Reste un essai sur le comédien, mais si banal et si plat, ainsi qu'illustré d'une si outrecuidante manière par l'interprétation de l'auteur qu'il dessert la mémoire de Lucien Guitry, et qu'il attire sur cet essai du fils le mépris de l'honnête homme. Je ne désire pas forcer le ton. Mais j'aurai dit l'essentiel là-dessus, je le crains bien, en signalant que le mot de congédiement par quoi le grand comédien renvoie à ses apprentissages son collègue moins doué, ce mot peu croyable de vulgarité que je cite en début de chronique, c'est un mot que l'auteur place dans la bouche de son père. Il y a pourtant deux assez bons moments dans ce film. La fin, qui est marquée de respect filial et qui est d'une noble venue; et l'épisode de la jeune fille dépourvue du métier comme de l'instinct de la scène, qui partage la couche d'un acteur, son père par l'âge, à la première suggestion qui lui en est faite, dans le seul but et le seul espoir de devenir vedette à son tour : le visage fermé, elle guette sa chance.

La seconde raison de mon accablement, c'est l'épouvantable impudeur de M. Sacha Guitry, qui fait photographier en gros plans les tombes de ses ascendants, qui étale les aventures de son père, et qui confond tout, son père et son moi, son public et son pays, sans parler des justifications par la bande dont il achève d'écœurer l'auditeur.

Si la veine et la verve de M. Sacha Guitry sont à jamais épuisées, je ne le sais pas, bien entendu, et c'est à lui d'apporter la réponse, et de prendre, s'il le peut, sa revanche; mais, de même qu'il a acquis le droit à une petite mention marginale dans les futures histoires du cinéma, de même, je le crains bien, il n'a fait qu'ouvrir un sillon sans issue, et qui se refermera derrière lui.

Preston Sturges, en revanche, me paraît avoir renouvelé un genre comique, et s'il n'a pas suscité de disciples, du moins peut-on lui ouvrir le crédit d'une longue et belle carrière. Voilà d'abord un nouvel auteur, ensemble scénariste et metteur en scène, et dont les premiers essais — *Chrismas in July*, *Palm Beach Story*, *Lady Eve* — ont révélé un tempérament original, fait de joie, d'humanité et d'intelligence. Les *Voyages de Sullivan* tiennent les promesses des œuvres antérieures, et renouvellent la comédie américaine en assimilant le drame social, ce qui ne va pas naturellement sans quelque ambiguïté.

Il s'agit d'un scénariste d'Hollywood qui décide de renoncer au registre aimable qui lui est habituel; au lieu de quoi, il veut explorer la misère sociale en reporter honnête. Ce qu'il obtient de faire, mais suivi, malgré qu'il en ait, par un camion moderne où des subalternes ont pris place. C'est le ton de la comédie. Puis le héros part enfin à la recherche de son sujet, dans la compagnie d'une jeune fille. C'est le ton du reportage, mêlé d'une note sentimentale. Puis il est, par l'effet d'une articulation dramatique objectivement peu plausible (bagarre, substitution d'identités, amnésie), condamné à cinq ans de travaux forcés, et le reportage gagne en âpreté. Puis il se rémémore son nom et son passé, s'accuse d'avoir tué le scénariste (qu'il est lui-même) et, par cette supercherie de vaudeville, gagne d'être reconnu sur les photographies des journaux, et libéré. Puis on retrouve le ton de la comédie, et voici la fin heureuse (il se mariera à la jeune fille aventureuse qui l'accompagna dans son expédition), et voici enfin l'apologue. Le rire fait oublier. Hmm!

Joignez que le style narratif visuel épouse ces registres successifs avec une sûreté et une virtuosité rares : le début de comédie se corse d'une poursuite automobile d'un effet comique pour ainsi dire impitoyable, et réalisée dans un mouvement crescendo grâce à un montage étourdissant; les passages sentimentaux sont traités avec la légèreté de touche qui les intègre au récit mieux que des situations minutieusement élaborées; le reportage social est, par lui-même, magniquement exempt de concessions, d'une observation drue et d'une saine philosophie, et il est au moins une scène, dans une espèce d'Armée du Salut, scène muette d'ailleurs, qui est du bon Charlot; le vaudeville est bien incroyable, mais on ne s'y arrête pas, tant la cocasserie et le rythme anesthésient la réflexion.

Essentiellement, l'ambiguïté demeure, et le compromis est omniprésent. L'auteur n'opte pas. Son véritable porte-parole, il m'a semblé, c'est ce valet de chambre qui déclare au héros, son maître :

« Monsieur, ne vous occupez pas des pauvres. Leur état n'est pas qu'une négation, ce ne sont pas des non-riches. La pauvreté est un bouillon de culture. C'est le terrain où prennent naissance la misère, le vice et le crime. Il faut abolir la pauvreté — ou ne pas se mêler des affaires des pauvres. » Il est rare d'entendre au cinéma ces hautes et dures vérités : pourtant Preston Sturges, à défaut d'abolir la pauvreté, conclut qu'il faut faire rire les pauvres pour qu'ils oublient, ne serait-ce qu'une heure. Disney contre Marx. Avant d'accuser l'auteur de s'en tirer à si bon compte, il convient, je le crois, de replacer l'œuvre dans l'univers américain où il est né : l'humour est l'armure des Anglo-Saxons.

La qualité suprême de ce film, ce qui rend son ambiguïté supportable, ce qui la fait excuser, ce qui risque, à la limite, de la faire passer inaperçue, c'est la qualité même qui manque, qui manque effrontément, au film de Sacha Guitry, je veux dire le tact. Preston Sturges n'est jamais offensant, il n'offense ni la vérité des êtres, ni les êtres eux-mêmes — ni les nègres, ni les forçats, ni les geôliers. Certains de mes amis ont réagi d'autre manière. Pour moi, je le confesse avec naïveté, Sullivan et ses découvertes m'ont fait du bien.

Jean Quéval.

Gentleman Jim. — C'est presque une gageure que d'ajouter un film sur la boxe à tant d'autres. Tous pour ainsi dire ont été ratés jusqu'à celui-ci, par la nécessité commerciale d'introduire une anecdote amoureuse dans la carrière du champion, et donc de jouer sur deux registres, en sacrifiant à tous les poncifs. Or, *Gentleman Jim* gagne la partie, grâce à la rétrospective des milieux de la boxe à San Francisco, bien intégrée à la rétrospective des modes du temps; grâce à l'humour qui sauve quelques situations conventionnelles; grâce au talent du couple amoureux; grâce à l'esprit du dialogue; et surtout grâce au sport lui-même, qu'on voit entrer dans son second âge. Celui, veux-je dire, des « scientifiques ». Le héros, en fait, gagne le championnat du monde en vingt et un rounds et cinq cents esquives, aux dépens d'un cogneur qui s'essouffle contre un adversaire pareillement évasif. Je veux bien qu'il y ait plus d'humour, peut-être, que de vérité, dans ce combat. Mais il est raconté par une caméra magistrale, par deux boxeurs qui sont des comédiens, et par deux comédiens dont un au moins fut boxeur (Errol Flynn).

Clochemerle. — De *Clochemerle*, le livre, qui est à mi-chemin entre Clément Vautel et Marcel Aymé, un film est tiré, où l'on devine partout la patte de Pierre Laroche, l'auteur, selon le générique, des « dialogues additionnels ». Que pourrait-on faire à l'écran de ce médiocre roman rural où le picaresque bonhomme broche sur des demi-vérités et sur les moyennes de la caricature, et où il n'y a pas d'histoire? Les auteurs, et, j'imagine, Pierre Laroche en tête, en ont fait une grosse pochade anarchiste.

Voilà qui pose plusieurs questions. On peut se demander d'abord s'il était impérieux, sauf à exploiter le succès d'un titre, de porter *Clochemerle* à l'écran. Puis on peut se demander s'il était impérieux de faire du sous-Prévert, et je suis méchant pour Prévert, avec Gabriel Chevallier. Il n'y a malheureusement pas de preuve par quatre. Je ne doute pas qu'il fallait, en l'absence d'argument et de minutie naturaliste, s'emparer de prétexte, et transposer en farce et en guignol. Si l'on veut, c'est bien ainsi que s'y sont pris nos auteurs. Du village de Bourgogne, il ne subsiste qu'un décor stylisé; du roman, il ne subsiste que la pochade et l'on pense à une autre pochade, l'*Homme*, de Margaritis, tissu d'énormes plaisanteries en contrepoint : « Ce qui distingue l'Homme des autres animaux », prononçait le commentateur, « c'est qu'il pense » : l'on voyait l'Homme s'éplucher les orteils dans une cuvette. Ainsi de *Clochemerle :* la différence tient à

l'ampleur matérielle et non au registre : le film a dix-huit cents mètres et non plus deux cents, il ne s'agit plus de l'Homme mais de la Société. Il y a là un premier principe d'erreur; sa longueur même rend le film grinçant. Puis il lasse encore parce que, délibérément, tous les comédiens chargent, comme l'exigeaient, il me semble, les « dialogues additionnels », et la volonté de transposition du metteur en scène Pierre Chenal : mais il n'y a plus nulle part de réalité. La farce se développe autour du thème de l'Edicule, et défilent l'Armée, l'Administration, l'Aristocratie, l'Eglise, les Enfants de Marie, la Gauche, les Gandins, les Rombières, tout le Guignol. Mais nous ne sommes ni à Clochemerle, ni en France. Nous sommes au banquet des calicots surréalistes. C'est affligeant. Pierre Laroche a fait beaucoup mieux, et aussi Pierre Chenal, qui a fait *Crime et Châtiment*, et, mon Dieu, même aussi Gabriel Chevallier, quand il a écrit *Clochemerle*. Mon excuse de rendre compte de ce film ici est double. Il y a qu'on y trouve des indications, pour et contre, sur une pochade anarchiste qui reste à faire. Il y a qu'on y trouve un témoignage sur la convention et l'infantilisme sociaux qui régissent le cinéma : car il ne s'en est pas fallu de beaucoup que cette épaisse plaisanterie d'après boire soit interdite par la censure. — J. Q.

MUSIQUE

LE CARROSSE DU SAINT-SACREMENT **(Opéra-Comique). — Reprise des *MAITRES CHANTEURS DE NUREMBERG* (*Opéra*). — Deux opéras américains *THE TELEPHONE* et *THE MEDIUM* (Renaissance). — *QUATUOR EN SOL DIESE*, de Florent Schmitt (*Festival de Strasbourg*).** — Le besoin de renouveler le répertoire se fait sentir plus encore à l'Opéra-Comique qu'à l'Opéra, et cela tient surtout à ce que le public des deux théâtres lyriques n'est pas le même. Il y a fort à faire pour parvenir à élever la clientèle de la salle Favart au niveau des grands ouvrages, et *Pelléas*, par exemple, n'assure pas des recettes comparables à celles que les œuvres véristes font encaisser. Le temps est loin où l'Opéra-Comique pouvait être regardé comme le théâtre d'avant-garde de la musique. C'est un fait, hélas! : il faut l'admettre tout en essayant de lutter contre le courant, et c'est ce qu'on vient de faire en créant *Le Carrosse du Saint-Sacrement*.

Le nouvel ouvrage de M. Henri Büsser est en effet de ceux qui peuvent plaire au grand public tout en satisfaisant les plus délicats : écrit avec élégance, avec raffinement même, il est attrayant aussi bien par la qualité du livret que par le brio, l'allant d'une musique limpide, d'une orchestration savante, mais nullement « agressive » et qui a le grand mérite de ne jamais couvrir les voix. Ce sont là qualités assez rares pour qu'on les salue quand on les rencontre. Professeur de composition au Conservatoire, M. Henri Büsser est un musicien de théâtre qui n'ignore rien de ce qu'il est chargé d'enseigner, qui sait même beaucoup de choses qui ne s'enseignent pas, ou du moins dont l'exemple demeure lettre morte pour ceux qui n'ont pas le don. Lui le possède, incontestablement, ce don d'invention mélodique qui fait d'un air le complément du texte et ne l'alourdit point. En choisissant dans le *Théâtre de Clara Gazul* le *Carrosse du Saint-Sacrement*, il a joué la difficulté, et il a gagné la partie. J'écrivais à l'instant le

mot : air, et sauf en un court moment, il n'y a point d'airs dans *le Carrosse*, mais une mélodie continue sur la prose même de Mérimée, adroitement, respectueusement condensée par le musicien qui s'est contenté de supprimer quelques tirades ou quelques mots ici et là pour donner au dialogue plus de rapidité. Il n'a rien ajouté qu'un bref couplet pour Camilla Perichole et qu'un finale en forme de quatuor, indispensable d'ailleurs pour terminer musicalement l'ouvrage. M. Büsser n'encourra donc point le blâme des mériméens si l'on veut bien admettre qu'il soit légitime — et comment le contester sans renier les *Noces de Figaro* et le *Barbier de Séville* — de tirer un ouvrage lyrique d'une comédie.

Le Carrosse est monté avec un soin qui mérite toutes louanges : un ravissant décor de Mlle Declauzade, évocateur de l'art colonial espagnol; une interprétation excellente, surtout avec M. Louis Noguera, aussi bon comédien que chanteur remarquable, et qui donne du vice-roi une image parfaite, avec Mlle Marthe Lucciani, douée d'une fort jolie voix, avec MM. Hivert et Smati qui sont le licencié et l'évêque. Et sous l'habile direction de M. André Cluytens, l'orchestre fait merveille.

L'Opéra, à défaut de création, a repris *Les Maîtres chanteurs de Nuremberg*, disparus de l'affiche depuis plus de dix ans. Reprise honorable : il est vain de déplorer la disparition des chanteurs wagnériens, introuvables aujourd'hui. Mais il serait injuste de contester le mérite de MM. Froumenty, Verdière, Beckmans, Giraudeau, de Mlles Ségala et Bouvier. Le premier est un Hans Sachs plein de bonhomie et de noblesse, et si le rôle de Walther est bien lourd pour M. Verdière, du moins y montre-t-il de la vaillance; Beckmesser convient fort bien à M. Beckmans, comédien adroit qui tire le meilleur parti des scènes bouffonnes, et M. Giraudeau est un David dont la jeunesse et l'entrain s'expriment avec une jolie voix. Mlle Ségala a toute la grâce pudique d'Eva, et Mlle Bouvier est une des meilleures Madeleine que nous ayons entendues. Si, à la première, la scène de la bastonnade a paru assez confuse, ce défaut s'est effacé par la suite. La tâche de M. Louis Fourestier qui dirigeait la représentation était lourde. Il s'est acquitté de sa mission avec le zèle le plus louable.

On a discuté l'opportunité de cette reprise : il est incontestable que Wagner soit à sa place à l'Opéra, et il est non moins certain que dans l'œuvre de Wagner, *les Maîtres* viennent au premier rang, auprès de *Tristan* qui va bientôt reparaître sur l'affiche, de *Parsifal* et de l'*Anneau*. Sous prétexte qu'on ne peut aujourd'hui trouver des interprètes exceptionnels, ou, comme on dit maintenant, d'une classe internationale, faut-il donc condamner les jeunes à ne connaître de ces ouvrages que les fragments joués au concert? J'entends bien l'objection : elle ne mériterait, je crois, d'être retenue que si l'exécution était vraiment inférieure, et ce n'est pas le cas. Si la reprise n'est pas aussi brillante que le furent beaucoup

de représentations d'autrefois, au moins est-elle suffisante dans son ensemble pour que l'on sache gré à l'Opéra de l'avoir faite. Et le public, en tout cas, n'a point manqué de l'applaudir.

La Renaissance redevenue pour la saison de printemps théâtre lyrique a donné asile à une troupe américaine débarquée à Paris pour faire entendre deux opéras de M. Gian Carlo Menotti. Celui-ci est d'ailleurs Italien, et c'est en Italie qu'il a fait ses études, ne s'étant fixé aux Etats-Unis qu'après les avoir dûment achevées. Cela se devine de reste : sa musique, fort bien écrite, dénonce son origine, et l'influence du vérisme y est manifeste, au moins dans *The Medium*. L'opéra bouffe qui a pour titre *The Telephone* est plus personnel, sans prétendre pour cela à une originalité éclatante. Et puis le sujet est neuf, amusant. Que demander de plus?

Ben est amoureux de Lucy. Il a un rival, et fort encombrant, sans cesse présent quand Ben se voudrait seul avec Lucy — d'où le sous-titre : *l'Amour à trois*. Et Lucy, qui aime Ben, est pourtant esclave de l'importun. C'est le téléphone, qui toujours sonne, carillonne, au moment précis où Ben va déclarer son amour, prendre une main qui s'échappe pour saisir le maudit appareil. Et Ben part en voyage sans avoir pu dire ce qu'il tenait si fort à faire entendre : rassurez-vous, en arrivant à la gare, il entrera dans une cabine téléphonique et pourra, tout à l'aise, jusqu'au moment de gagner sa place dans le train, dire et redire les mots qui lui brûlaient les lèvres, et qui, passant par le fil, trouveront Lucy toute prête à leur répondre par d'autres mots, tout pareils, tout aussi brûlants.

La partition de cette brève saynète bien troussée, ne quitte point les chemins battus — et même rebattus, mais elle est plaisante, rapide, exempte de fautes de goût. Et c'est quelque chose. Quelque chose qui suffit si l'on n'en demande pas plus, si l'on se plaît à retrouver chez un musicien de notre temps, ce que ses devanciers nous ont déjà donné... *The Medium* a les mêmes qualités et les mêmes défauts, ceux-ci aggravés terriblement par le sujet lui-même. Mme Flora — le médium — use d'un subterfuge ingénieux autant que malhonnête pour tirer de l'argent des mères qui ont perdu leur enfant, des veuves inconsolées. Sa fille, drapée dans un suaire, apparaît sous un éclairage lugubre. Un muet, recueilli par charité, dévoué comme un chien, et au surplus amoureux de la fille, tire les ficelles qui font grimper jusqu'au plafond la suspension, osciller la table, et suscitent chez les clients un trouble suffisant pour leur faire croire à la réalité de leurs visions. Alors Mme Flora feint d'entrer en transes, et la comédie macabre se déroule. Mais un beau soir, tandis qu'elle opère, Mme Flora croit sentir une main qui l'étrangle. Et cette sensation se reproduit, devient une hantise. Les esprits se vengeraient-ils de l'incrédule qui a vécu d'eux? Elle hésite, elle doute, demande à l'alcool une fermeté d'âme qu'elle n'a déjà plus, imagine de

détromper ses victimes qui refusent d'ailleurs de la croire — et puis, dans une hallucination affreuse, se persuade que c'est la main du muet qui la saisit à la gorge. Elle le cravache, le chasse; mais celui-ci ne peut quitter la jeune fille et revient tandis que Flora s'est endormie. Elle se réveille alors; lui, s'abrite derrière le rideau d'où il manœuvrait ses ficelles. Et elle tire sur le fantôme trop bien vivant hélas! qui tombe, sanglant, percé de plusieurs balles.

Ce drame pénible et malsain, digne du Grand Guignol, a la musique qui lui convient. Une jolie mélopée, que l'on dirait détachée d'un album de folklore (et pourquoi pas), ne sauve pas la partition : moins brutale pourtant, que le Mascagni, moins vulgaire que le Leoncavallo, beaucoup plus raffinée que les chefs-d'œuvre du vérisme, elle est aussi bien moins originale. Ce travail bien fait, et qui n'exige qu'une vingtaine de musiciens dans la fosse d'orchestre pour produire à leur maximum tous les effets attendus, manque beaucoup plus encore de personnalité que *The Telephone.* Il en eût fallu davantage pour qu'on lui pardonnât ce qu'il a de déplaisant; mais ce n'est pas la faute de Mmes Powers et Evelyn Keller, cantatrices de rare mérite, de M. Coleman, mime remarquable, s'il en est ainsi. Combien auprès de leurs rôles paraissent aimables ceux de Mlle Maria d'Attili et de M. George Irving qui interprètent *The Telephone!*

Je me propose de revenir sur le Festival de Strasbourg pour tirer les conclusions qui se dégageront de cette belle manifestation de l'art français point encore achevée au moment où j'écris. Mais je veux sans plus attendre saluer la naissance d'une œuvre admirable de Florent Schmitt, le *Quatuor en sol dièse,* dont les pèlerins de Strasbourg ont eu la primeur, au cours de la seconde séance de musique de chambre. Portant le numéro d'opus 112, ce nouvel ouvrage atteste la jeunesse, la puissance créatrice du maître auquel nous devons le *Psaume XLVII, la Tragédie de Salomé,* le *Quintette,* la *Sonate libre* pour piano et violon, *Oriane,* et, tout récemment encore, le *Trio à cordes* : magnifique floraison, étendue sans aucune faiblesse sur toute une vie de production dont la richesse et la diversité nous étonnent.

Construit — et avec quelle sûreté — sur le plan classique, le *Quatuor en sol dièse* se divise en quatre mouvements. Le premier, « modéré », est une rêverie traversée d'éclairs, de soubresauts passionnés, et qui s'achève par une explosion dont la violence s'éteint en un *diminuendo* d'une suavité exquise. Le scherzo qui suit, exprime la joie : au motif initial répondent des pizzicati qui reviendront tout au long de ce mouvement, ironiques, légers, jusqu'à la conclusion précédée d'un passage en sourdine dont la tendresse sera brusquement interrompue, comme par un éclat de rire. Le « lent », tout rempli de mélancolie, mais agité lui aussi de traits fulgurants, d'appels stridents des violons auxquels

s'opposent de larges phrases confiées à l'alto et au violoncelle, se développe pour aboutir à une conclusion apaisée. Le finale, *eroïco-giocoso*, court vivement sur des rythmes animés dont le heurt harmonieux ne laisse aucun répit aux quatre archets jusqu'à la coda qui, après un silence, s'achève elle-même par une série d'accords précipités. L'effet est irrésistible : jamais les sonorités des quatre instruments n'ont été utilisées avec plus de science, plus d'adresse; jamais non plus on ne leur a confié la traduction de phrases musicales plus expressives. Si le terme de musique pure a besoin d'être expliqué, c'est dans ce *Quatuor* qu'on en trouvera l'un des meilleurs exemples. Toute glose est inutile : il suffit d'écouter. L'ouvrage s'édifie rigoureusement, et cette architecture savante laisse apparaître la clarté de son plan à travers le détail luxuriant de ses complications, dont aucune n'est vaine.

Le Quatuor Joseph Calvet s'est surpassé dans l'exécution de cet ouvrage difficile : il semble impossible d'imaginer perfection plus achevée, mise en place plus soigneuse, élan plus chaleureux. L'enthousiasme du public a récompensé cet effort en associant les interprètes au succès triomphal de l'auteur, et rarement manifestation plus spontanée, plus vibrante, a salué la création d'un ouvrage. L'école française vient d'affirmer à Strasbourg sa splendide continuité.

Un événement d'importance a marqué ce mois de juin, au moment même où se déroulait le festival de Strasbourg : la troupe du Covent Garden Opera est venue à Paris, et, sur la scène de notre Académie nationale de musique, a fait entendre le *Peter Grimes* de Benjamin Britten. L'ouvrage est magnifique; l'exécution fut exemplaire. Je me borne aujourd'hui à enregistrer son succès, remettant à ma prochaine chronique l'agréable soin d'en parler à loisir.

René Dumesnil.

Paul Dukas, par *Georges Favre* (Paris, La Colombe, Collection « Euterpe », dirigée par Norbert Dufourcq). — Nous ne possédions d'autre étude sur Paul Dukas que celle de Gustave Samazeuilh, publiée chez Durand en 1936, et récemment réimprimée. Le volume de M. Georges Favre, conçu sur un plan beaucoup plus développé, abonde en détails précieux sur l'homme et sur l'œuvre. Paul Dukas voit grandir sa gloire à mesure que les années passent, parce que l'on mesure mieux aujourd'hui, avec le recul du temps, l'importance de son apport à l'école française, de la leçon que l'on peut tirer de son exemple. La première partie de l'ouvrage retrace la vie du maître, si noble, si digne, si féconde, si l'on tient compte de la valeur, de l'originalité, et non point du nombre des productions. Auprès de Debussy, de Ravel, de Schmitt, Dukas apparaît comme l'un des chefs de file non seulement de sa génération, mais de celle qui suivit. Mais parler de Dukas, c'est en même temps évoquer toute la vie artistique de notre pays depuis la dernière décade du XIXe siècle jusqu'à nos jours. La seconde partie donne les analyses des œuvres, et les illustre d'exemples musicaux bien choisis; une étude sur le style de Dukas la complète. On trouve encore dans ces pages une synthèse des chroniques publiées par le maître dans les revues et les journaux de son temps, et dont le choix est judicieux. Enfin, dans un appendice, on peut lire « quelques propos de Paul Dukas recueillis à sa classe de composition du Conservatoire. » Il en est de savoureux, il

n'en est pas d'indifférents, et de cette vingtaine de citations se dégage une philosophie de l'art musical plus solide, plus complète, certes, que maint prétentieux traité d'esthétique.

Un romantique sous Louis-Philippe : Hector Berlioz (1831-1842), par *Adolphe Boschot* (Plon, 1948). — En réimprimant le second volume de sa monumentale biographie de Berlioz (et qui est aussi une étude critique fort pénétrante de l'œuvre), M. Adolphe Boschot l'a refondu et complété. Le succès rencontré par les premières éditions rendait nécessaires ces retouches qui, si elles ne changent rien au fond même du livre, ajoutent encore à l'intérêt qu'on y trouve : la sûreté de la documentation, la scrupuleuse minutie de l'exposé de cette vie tumultueuse, « volcanique » même, mais féconde, se cachent sous l'aisance d'un style direct, limpide et vivant. Il semble, à lire Adolphe Boschot, qu'il ait vécu lui-même dans l'intimité de son héros, qu'il l'ait suivi pas à pas dans ses voyages, et qu'il ait reçu ses confidences les plus secrètes : positivement, rien de ce qui touche Berlioz, de ce qu'il a aimé, souffert, espéré ou craint, n'est étranger à son biographe. Et cependant ce ne sont point des déductions aventureuses qu'il nous propose : chaque phrase du livre s'appuie sur un document. Il est rédigé selon la méthode historique la plus rigoureuse; mais c'est la vie elle-même de Berlioz qui lui imprime ce caractère et qui le fait lire avec la même fièvre que l'on éprouve à la lecture du plus émouvant des romans. Un tableau chronologique et analytique précède la table des matières. Il constitue un instrument de travail infiniment précieux pour quiconque doit parler de Berlioz — ou simplement veut se renseigner sur l'homme ou sur les œuvres en s'épargnant de longues recherches, trop souvent incertaines. Ici, tout est sûr et précis.

RADIO

LA RADIO EDUCATIVE. — M. Roger Clausse, une des têtes de la Radio belge, a consacré une étude brève, mais substantielle (1), au problème de la radio éducative.

Le titre n'est pas fort heureux. Il se pare d'un terme à la mode. On aurait bien affligé l'auteur du *Contrat social* de lui prédire que les lointains descendants du bambin du tonnelier de Clignancourt et de la petite marchande de pommes de la Chevrette ne seraient plus que les éléments d'une *masse*. Mais surtout, quoi de moins massif que le public de la radio? N'est-il pas, après celui du livre, le plus dispersé et compartimenté? La famille ne fait-elle pas communément la limite de l'écoute collective? Bien plus, M. Clausse oppose lui-même le spectateur à l'auditeur : le premier « est pris dans un réseau infernal de forces centrifuges », le second « dans un réseau serré de forces centripètes ». Il y voit très justement une des plus graves faiblesses de la radio. Faut-il en déduire que la « force pénétrante » de la radio est inversement proportionnelle à l'étendue du cercle de famille? Le meilleur écoutant, ce serait le solitaire.

On entrevoit que l'auteur ne hait pas de parler savamment, et même pédamment, fût-ce des choses les plus simples. (Il nous parle à la page 10 d'un moyen d'introduire dans un milieu l'écho des valeurs qui font la trame d'un destin.) Ce n'est pas le ton qui convient dans une matière qui intéresse les *masses.*

Il y a des émissions spécialement destinées aux écoliers et aux

(1) *La Radio et l'Education des Masses* (Edité par l'*Organisation Internationale de Radiodiffusion*).

étudiants. La radio ne peut-elle entreprendre d'éduquer méthodiquement ceux qui ne sont plus écoliers et qui ne sont pas étudiants? Le foyer familial est défavorable à une écoute appliquée. En outre, les émissions proprement éducatives appellent une préparation, des commentaires, une discussion : en un mot, un « moniteur ». M. Clausse recommande d'organiser des « cercles d'écoute ». Si de tels cercles, écoles du soir nouvelle formule, existent en Belgique ou ailleurs, il faut s'en réjouir. C'est qu'il est encore des hommes et des femmes de bonne volonté. Mais, parvînt-on à les multiplier, quelle disproportion avec l'immense virtualité de la radio!

Au reste, l'auteur convient que la radio est plutôt un instrument de suggestion que de formation. Elle est plus propre à allumer la soif qu'à la satisfaire. Il la définit une « éveilleuse d'intérêt ». Cela peut s'éclairer par un exemple facile. Dans les commencements, les informations de la radio ont inquiété la presse imprimée. Elle a quitté ce souci, elle en a bien d'autres. La radio ne saurait suppléer le journal, et l'expression « journal parlé » est injuste. Elle doit arriver la première, mais se borner à l'essentiel. Elle nous met en appétit du quotidien qui nous donnera des détails.

La radio vole. Elle doit voler vite, car elle ne peut tenir l'attention de l'auditeur en éveil que si elle combine ses trois éléments (parlé, musique et bruit) sur un rythme rapide. Or l'éducation va à pied, *musa pedestris*, et même à petits pas.

L'éducation radiophonique peut se faire indirectement, et même par surprise. La plupart des émissions de variétés mêlent l'utile à l'agréable, ou relèvent leur programme par quelques éléments sérieux. Mais surtout la diversité des émissions qui se succèdent entraîne des écoutes à demi involontaires et fort heureuses. Combien d'esprits ont été ainsi éveillés par hasard à des plaisirs nobles! Voici un auditeur qui ne veut que divertissement. Le programme terminé, un coup de gong, et Mozart ouvre un concert symphonique. Inattention passagère ou paresse de chercher aussitôt un autre poste, l'amateur de variétés reçoit la nouvelle émission. Cette grande musique, comme il l'appelle, il la craignait, il l'essuie avec indifférence, et bientôt il l'accueille. Que l'aventure se renouvelle, et la grâce est en marche.

On nous annonce que, selon le vœu formulé depuis de longues années par une partie de la presse et tout récemment par l'Académie des Beaux-Arts, les deux chaînes de la Radio française diffuseront à partir de l'automne prochain deux programmes nettement différents : l'une, des programmes « hautement artistiques, musicaux ou littéraires », et l'autre des « productions récréatives ». On ne mélangera plus les genres. Chacun pourra se cantonner dans son goût. Celui qui n'aime que les amusettes ne risquera plus d'en sortir. Adieu l'élévation par surprise, adieu les conversions!

A. Dubois La Chartre.

ARCHEOLOGIE ORIENTALE

LES ANTIQUITES EGYPTIENNES AU MUSEE DU LOUVRE. — Le département des Antiquités égyptiennes du Louvre, lors des inaugurations qui ont suivi l'armistice, n'avait été rendu aux visiteurs qu'en partie. Le rez-de-chaussée avec les monuments de sculpture et d'architecture était ouvert; l'accès aux collections du premier étage, comprenant principalement les petits monuments, demeurait encore fermé. Une nouvelle présentation vient d'en être faite au cours du mois de mai, présentation répondant aux exigences actuelles : clarté de l'exposition, limitation et mise en valeur des objets. Cette mise en place a cependant conservé, et il faut l'en louer, le cadre somptueux et plus que centenaire qui fut toujours le sien depuis l'inauguration du Musée égyptien, cadre qui a acquis le droit, par son ancienneté, d'être respecté.

Ces antiquités provenant de fouilles régulières, d'achats ou de donations, constituent un des plus riches ensembles qui soient. Elles sont réparties chronologiquement et le plus souvent par catégories, depuis l'entrée située au-dessus du grand escalier qui mène aux grands monuments du rez-de-chaussée. C'est dire qu'on retrouve dans les œuvres des premières salles, la grandeur, l'impression de puissance qui caractérisent l'art des hautes époques.

Tout d'abord les monuments de la période préhistorique et de l'époque thinite où se décèlent de nombreux échanges d'influences avec les premières périodes de la civilisation mésopotamienne. Influences d'ailleurs inégalement réparties; si les poteries préhistoriques ne peuvent être, dans leur ensemble, comparées à celles de même époque en Mésopotamie, les vases en pierre dure des deux régions peuvent être rapprochés pour les formes et l'excellence de la technique. Même remarque pour de nombreux motifs décoratifs depuis longtemps observés isolément et dont on a compris les rapports lors des grandes fouilles mésopotamiennes qui ont eu lieu depuis environ 1920; entre autres, même goût pour les représentations de monstres à cous de girafe entrecroisés et pour les vases miniatures. C'est la période où l'écriture se développe indépendamment dans les deux régions, mais en suivant un principe commun : la représentation des objets. En Egypte, les hiéroglyphes persisteront; en Mésopotamie, les signes pictographiques primitifs s'altéreront et deviendront l'écriture cunéiforme. A cette haute époque appartient le manche de couteau de Gébel et Arak où tant de particularités, représentations de barques et d'un personnage qu'attaquent deux lions, rappellent l'Asie.

Puis vient l'Ancien Empire qui paraît bien, quoique au début de l'art égyptien, en avoir atteint l'apogée. Têtes et statuettes en pierre, petites statues et bas-reliefs en bois gardent, malgré leurs mutilations, le caractère de majesté calme inséparable de l'époque.

Au Moyen Empire l'idéalisme de la période précédente fait place à un réalisme qui s'attache volontiers à faire ressortir l'expression tourmentée, même tragique qu'il peut trouver dans ses modèles. Puis au Nouvel Empire, combinaison des deux tendances et surtout, ce qui sera le souci constant de l'art de l'Egypte, recherche d'une élégance, d'un charme que la Mésopotamie ne connaîtra jamais. Il est à peine besoin de rappeler la statuette en bois de la dame Toui, supérieure du harem du dieu Min, les cuillers à fard du type « nageuse », œuvres de préciosité. De cette date, une somptueuse vitrine de bijoux avec tête de pâte de verre en divers tons de bleu, coupe en or donnée au général Thoutii par son souverain (XVe siècle), pectoraux dont l'un appartint à Ramsès II (XIIIe siècle), bracelets et bagues ouvragés dont le Louvre possède une riche collection. Terres émaillées, plaques d'incrustation, en fleurs de lotus, en œil oudjat prophylactique, en représentations de prisonniers asiatiques, chouabtis (on les nommait autrefois oushebti), serviteurs du mort dans l'au-delà, peints ou glacés, emplissent des vitrines, ainsi que les scarabées votifs. On remarquera notamment ceux d'Aménophis III où le roi se vante d'avoir tué cent deux lions durant ses dix premières années de règne, et où il commémore son mariage avec la princesse Tiy, et les scarabées dits « du cœur » placés sur la poitrine de la momie; le mort supplie son cœur de ne pas témoigner contre lui au jour du Jugement.

Nous touchons alors la salle centrale, dite « des Colonnes », où sont exposées des œuvres de l'époque amarnienne; le joyau en est le prestigieux buste en calcaire d'Aménophis IV (1370-1352). On a beaucoup écrit sur l'art d'Amarna et sur son réalisme. N'est-ce pas plutôt une formule nouvelle, un art de cour? La déformation cranienne qui affecte princes, princesses et courtisans, ne peut avoir été générale, tout au plus l'exagération du type physique de quelque personnage marquant (on a pensé aux déformations craniennes de certaines hautes classes asiatiques); en tout cas les effigies d'Aménophis IV d'avant la réforme religieuse suivent le canon habituel. Notre époque est particulièrement bien placée pour comprendre l'engouement possible à l'égard d'une école dont les modèles ne seraient traités qu'en rapports lointains avec la réalité. Ceci dit, les œuvres de cette époque, lorsqu'elles ne dépassent pas la mesure, gardent la distinction qui est l'apanage de tout l'art de l'Egypte (la tête de princesse en calcaire peint, la tête en bois ornement de harpe de la même salle).

Et cet intermède conduit aux basses époques, aux époques présaïte et saïte encore d'une vigueur étonnante dans leurs têtes-portraits. Les bronzes deviennent fréquents. Le visiteur retrouvera la statue de la reine Karomama (IXe siècle), riche de sa damasquine, et l'Horus libateur d'un si beau modelé, des sistres votifs et de multiples statuettes divines. Le matériel magique est particulière-

ment abondant, depuis les statues « guérisseuses » (Horus sur le crocodile), aspergées d'une eau que l'on faisait boire aux malades, jusqu'aux amulettes les plus variées, symboles divins, hiéroglyphes dont le sens était propitiatoire (accessoires du culte et animaux sacrés).

L'époque ptolémaïque, comme celle d'Amarna, adopte un type humain particulier, à musculature boursoufflée, mais certaines œuvres sans exagération restent très élégantes. L'art copte qui vient ensuite en a appelé du dédain qu'on lui témoignait jadis; il est largement représenté au Louvre, au rez-de-chaussée et au premier étage, et explique bien des types qu'adoptera l'iconographie chrétienne.

Quelle fête pour les yeux lorsqu'on aura parcouru ces salles où sur les parois luisent dans l'ombre ou éclatent sous la lumière les ors ternis des somptueuses boîtes à momies en usage depuis le moyen Empire et dont les portraits à l'époque alexandrine appartiennent à une école de peinture de haut intérêt.

Dr G. Contenau.

Antiquités orientales. — Fin du même mois de mai, les collections orientales ont ouvert les quelques salles encore fermées, ou garni les vitrines restées vides par suite du manque de matériel de présentation. Nous signalerons principalement les vitrines de Suse consacrées à la céramique et aux vases de pierre de la haute époque, celles des antiquités chypriotes formant lien avec l'Egée et la Grèce archaïque, les verres phéniciens dont les irisations sont, surtout à la lumière du jour, d'une variété admirable.

Voici maintenant le département des Antiquités orientales complètement accessible au public. Bien qu'il lui ait été alloué une moitié des salles prenant jour sur la Cour Carrée, il s'en faut que cette place soit suffisante pour exposer les richesses dont il dispose. Pour éviter la pléthore et la satiété des visiteurs, il a fallu se borner à ce qui constitue l'essentiel. Si les bâtiments voisins du Louvre, qui ont été si souvent promis au Musée, lui sont un jour accordés, des remaniements généraux seront alors possibles; ils achèveront de prouver que la collection des Antiquités orientales est, malgré les découvertes étrangères de ces dernières années, la première du monde.

ALLEMAGNE

JACOB BURCKHARDT ET L'HUMANISME BALOIS. — Parmi les lieux où souffle l'esprit il faut certainement compter le promontoire bâlois, duquel, à l'ombre de la cathédrale, on domine le coude du Rhin; le regard se porte vers l'Allemagne et vers l'Alsace, tandis que l'imagination s'adosse pour ainsi dire à ce pays suisse, Europe occidentale en miniature prolongée par l'Italie et la Méditerranée. Bâle a vu naître les mathématiciens Bernoulli, le géomètre Euler et le peintre Bocklin, pour ne citer que les plus célèbres. Les Holbein y vécurent, Erasme y enseigna, puis, au XIXe siècle, Nietzsche, et le philosophe Jaspers vient de quitter Heidelberg pour occuper cette chaire célèbre. Il y a là une tradition qui impose le respect et l'on comprend que l'historien

Werner Kaegi veuille lui rester fidèle en consacrant une biographie monumentale (1) à Jacob Burckhardt, le collègue et le maître, l'ami et le guide du jeune philologue qui allait publier le fameux *Geburt der Tragödie aus dem Geist der Musik.* M. Kaegi avait pensé donner à son livre un sous-titre : « Contribution à l'histoire de l'humanisme contemporain en Suisse ». En effet, ce premier volume est encore plus important pour l'étude de l'humanisme bâlois que pour la connaissance de Burckhardt.

Le futur historien y naquit, le 25 mai 1818, de parents qui avaient uni les Schorndorff et les Burckhardt, familles relativement peu anciennes, nous dit avec un humour sérieux M. Kaegi, puisque les premiers étaient bourgeois de Bâle seulement depuis 1461, les seconds depuis 1523. Ceux-ci avaient compensé cette jeunesse par une ascension rapide; vers 1600 ils constituaient une des familles les plus puissantes de la cité, dont l'histoire se confondait avec la leur, et Jacob Burckhardt l'Ancien (1583-1661) allait devenir le fondateur d'une dynastie de professeurs éminents. Nulle alliance avec la noblesse ou avec le peuple, une pure bourgeoisie, telle est l'ascendance de notre historien, et, peut-on dire, de la société bâloise, puisque Nietzsche créait pour elle le terme intraduisible d' « aristocratisches Pfahlbürgertum », c'est-à-dire de bourgeoisie aristocratique attachée à son pieu.

La grande crise révolutionnaire épargne la cité, qui pourtant abolit le servage en 1798; elle subit tour à tour l'occupation française et celle des Alliés, accueille également Bonaparte en 1799 et, en 1814, l'empereur d'Autriche, le tzar de Russie et le roi de Prusse. Mais un grave conflit oppose en 1831 citadins et campagnards; ceux-ci obtiennent leur indépendance et ainsi se trouve renforcé le caractère bourgeois d'une ville qui forme à elle seule un canton sans « Hinterland », supporte la charge d'une grande Université, dont elle veut aujourd'hui encore conserver la haute valeur et se trouve plus franchement orientée vers son rôle de métropole intellectuelle.

Telle est l'atmosphère dans laquelle grandit le jeune Burckhardt; son père était « Antistes » (premier pasteur), c'est-à-dire à peu près évêque de Bâle, et il avait étudié l'histoire et la philologie avant de se consacrer à la théologie. Il n'est pendant longtemps qu'un élève moyen et devra même redoubler une classe; pourtant il termine brillamment ses études secondaires pour faire ensuite, à la demande de son père, trois années de théologie, qu'il ne regrettera jamais. M. Kaegi, qui n'ignore rien de son illustre prédécesseur, nous fait assister à la maturation lente d'un jeune homme tourné vers l'humanisme, la poésie, l'Italie et l'histoire. Ce théologien sérieux suit jusqu'à neuf conférences littéraires,

(1) Elle doit comprendre trois volumes; le premier (582 pages in-8°), très bien présenté et enrichi de 27 illustrations, parut en 1947 chez Benno Schwabe à Bâle.

philologiques ou philosophiques, en particulier celles de Wackernagel; à la fin de son séjour il suit même une interprétation d'*Agamemnon* par Vischer et son cours sur l'évolution historique de la tragédie grecque, dont il pourra transmettre les idées maîtresses à Nietzsche. De très bonne heure, il a composé des poèmes; il est un poète abondant et honorable, préoccupé par le thème de la mort. Pendant les vacances il fait de longs voyages, surtout en Italie, et se prépare ainsi à entreprendre ses travaux sur la civilisation de la Renaissance. Mais dès sa quinzième année, il avait révélé son goût du passé en collectionnant des documents qui avaient la valeur d'un témoignage historique; plus tard il s'est lié avec Heinrich Schreiber, qu'il a même aidé dans ses travaux d'historien; maintenant il suit les cours de Brommel sur la Grèce et sur Rome, prend contact avec la conception de Niebuhr, procède pour Schreiber à des recherches sur la Réforme à Bâle et il publie des « Remarques sur les cathédrales suisses », où l'historien se met au service de l'art.

Les études théologiques n'ont été qu'une épreuve; l'histoire l'emporte et le jeune étudiant prend le chemin de l'université de Berlin, où professent Ranke et Kugler. C'est là que M. Kaegi le suivra dans son deuxième volume. Ses efforts érudits et fervents ont rapproché de nous une ville qui est un grand carrefour intellectuel, un historien et un penseur dont le nom revit dans l'humanisme d'aujourd'hui grâce à l'éminent ministre de Suisse à Paris.

J.-F. Angelloz.

LIVRES

Hermann Hesse, par *Hugo Ball* (continué par Anni Carlsson et Otto Basler). Fretz et Wasmuth-Verlag, Zurich. Nouvelle édition, 1947; 351 p. — Hugo Ball avait été l'ami de Hesse, auquel, peu de temps avant sa mort, il consacra une monographie importante, la première en date (1927); non seulement il connaissait intimement son héros, mais il put consulter aussi des papiers de famille. Cela explique la richesse de la documentation et aussi le ton lyrique et familier, parfois jusqu'à l'agacement, d'une œuvre maintenant dépassée, mais toujours utile. Elle a été complétée ensuite par Anni Rebenwurzel, puis, pour l'édition actuelle, par deux spécialistes de Hesse, Anni Carlsson et Otto Basler, auxquels sont dus les deux derniers chapitres intitulés : « Du *loup des steppes* au *Voyage en Orient* » et « Le chemin qui conduit au *Jeu des perles de verre* ». Le volume est complété par d'intéressantes photographies de famille.

Hermann Hesse, par *Max Schmid*. Fretz et Wasmuth, Zurich, 1947. 288 p. — Si Hugo Ball avait jeté les bases d'une biographie détaillée, M. Schmid, placé au terme de l'évolution spirituelle du romancier-poète, en fait l'objet d'une véritable étude déjà plus révélatrice. Il montre l'effort de Hesse pour vaincre les puissances ennemies, trouver le chemin de son Moi profond et le réaliser dans l'harmonie du *Jeu des perles de verre;* avec lui nous pénétrons dans le monde intérieur du poète. Ajoutons que son étude est complétée par une importante bibliographie de Hesse, due à M. Armin Lemp.

Hermann Hesse in Montagnola, par *Richard B. Matzig*. Amerbach-Verlag, Bâle, 1947. 119 p. in-8, 10 fr. suisses. — Voici un livre qui va beaucoup plus loin que son titre et justifie pleinement son sous-titre : « Etudes sur l'œuvre et le monde intérieur du poète ». Il s'agit en effet d'études séparées, dont la première, intitulée précisément « Hermann Hesse à Montagnola » exagère peut-être l'importance du paysage tessinois où Hesse s'est retiré; celles qui le suivent, en particulier celles que l'auteur consacre à *Demian* et

Narziss und Goldmund, sont remarquables et révèlent un fin psychologue.

Hermann Hesse zum 2. Juli 1947, par *Horst Kliemann* et *Karl H. Salomon*. 96 p. — Pour le soixante-dixième anniversaire du poète, deux de ses admirateurs ont publié une « étude bibliographique » qui est à la fois un beau travail de savant et une œuvre d'art. Cinq parties sont consacrées aux œuvres de Hesse, à celles qu'il édita en leur adjoignant d'importantes études, aux ouvrages pour lesquels il a fourni une contribution, aux livres et articles qui lui furent consacrés, à ses poésies, aux compositions musicales qu'elles inspirèrent, enfin à Hesse peintre; des textes de l'auteur lui-même nous renseignent sur sa foi religieuse. Dix-neuf belles illustrations ornent cette bibliographie, parmi elles plusieurs reproductions en couleurs d'aquarelles de Hesse. Un travail remarquable, indispensable à ceux qui voudront étudier le Sage de Montagnola.

Pour l'article que nous consacrerons à Hesse dans un des prochains numéros du *Mercure de France*, nous avons utilisé ces ouvrages, comme aussi des articles ou études qui nous ont été fort aimablement fournis par le poète ou par ses amis.

Initiation à l'étude de la langue et de la littérature allemandes modernes, par *A. Fuchs*. Les Belles Lettres, Paris. 1948. 2e éd., 480 p. — Peu avant 1939, M. Fuchs, très érudit germaniste de Strasbourg, avait publié son *Initiation*, au grand bonheur des spécialistes; vinrent la guerre, l'exode, les exécutions et déportations, qui frappèrent douloureusement l'Université repliée à Clermont, en particulier l'auteur de ce livre. Plus heureux que tant d'autres, il revint et nous donne aujourd'hui une deuxième édition considérablement augmentée. Sans doute, c'est un ouvrage pour les spécialistes, qu'il veut initier à l'étude de la littérature allemande en leur fournissant à la fois préceptes théoriques et exemples pratiques. Mais c'est aussi une initiation au monde germanique et un répertoire extrêmement riche, que l'on consulte toujours avec fruit.

Richard Beer-Hofmann, par *Otto Oberholzer*. Francke-Verlag, Berne, 1947, 272 p. in-8, 15 fr. suisses. — Beer-Hofmann, poète autrichien d'origine israélite, est à peu près inconnu en France et le restera sans doute, car son œuvre n'a pas la valeur de celle d'un Hofmannsthal; elle n'en est pas moins un témoignage précieux de la « décadence » viennoise, en donnant à ce terme la valeur positive qu'on lui refuse généralement en France. M. Oberholzer l'étudie au seul point de vue de la symbolique et quiconque s'intéresse à ces questions aura intérêt à consulter son travail. Mais puisqu'il exprime l'intention de s'attaquer à la poésie allemande contemporaine, nous voudrions lui donner deux conseils indispensables : qu'il fasse d'abord du symbole et de tout ce qui gravite autour de lui une étude plus approfondie, en se méfiant de la systématisation à outrance dans laquelle il est tombé, comme le prouve le répertoire des symboles qu'il publie à la fin de son livre; en deuxième lieu, qu'il n'oublie pas l'existence d'une école symboliste française et de travaux français essentiels, comme ceux de M. Bachelard; sa bibliographie révèle qu'il ignore complètement l'apport de la France dans ce domaine, apport dont nul chercheur sérieux ne contestera l'importance. Quand il aura complété sa documentation de base et mis au point sa méthode, M. Oberholzer pourra devenir un des bons spécialistes de la symbolique.

Die freien Rhythmen in der deutschen Lyrik, par *A. Closs*. Francke-Verlag, Berne, 1947. 198 p. in-8. — M. Closs, professeur de langue et littérature allemandes à l'Université de Bristol, est un des plus productifs parmi les germanistes anglais et son registre scientifique est très étendu puisqu'il a publié, entre autres, une bonne édition du *Tristan et Yseult* de Gottfried de Strasbourg (Blackwell, Oxford), un choix de poètes allemands du XVIIe siècle et un choix de Hölderlin (Duckworth, Londres), sans compter son grand ouvrage : *The genius of the german lyric* (Allen et Unwin, Londres). Il a eu la coquetterie d'écrire en allemand son dernier livre sur « les rythmes libres dans le lyrisme allemand », genre particulièrement important, car il semble que cette forme s'impose volontiers aux poètes d'Allemagne désireux d'exprimer une âme dyonisienne. M. Closs commence, ainsi qu'il se doit, par étudier ce vers libre, avant de présenter, dans l'ordre chronologique, ceux qui l'employèrent, depuis les essais de l'époque baroque et de Klopstock jusqu'aux réalisations expressionnistes, en passant par Goethe, Hölderlin, Novalis, Heine, Nietzsche, Rilke, etc... On en pourrait ajouter,

certes, et M. Closs sait très bien qu'il n'épuise pas le sujet; il n'en a pas moins fourni une contribution importante à l'étude de la poésie allemande, que l'on est loin d'avoir scrutée à fond.

Hier ist das Wort, par *Joseph Weinheber*. Otto Müller-Verlag, Salzbourg, 176 p. (Dépositaire : M. Gelber, 73, rue de l'Abbé-Groult, Paris-15e). — Weinheber, né en 1892 et qui se suicida lors de l'entrée des troupes russes à Vienne, était le plus richement doué des poètes contemporains de langue allemande. Un éditeur autrichien bien inspiré publie sa dernière œuvre sous un titre symbolique qu'on pourrait traduire : « Voici le Verbe ». Weinheber avait le sens et le respect du langage; aussi une partie de ces poèmes consiste-t-elle en exercices poétiques, par exemple celui qui porte le titre « Sans e » et qui effectivement n'en comporte pas, ou bien ceux qui sont formés uniquement de trochées ou d'iambes, de dactyles ou d'anapestes, etc...; ou encore des traductions; la virtuosité en est grande. Mais il en est d'autres que l'inspiration enfle de son souffle et qui s'élèvent à une grande beauté, tel « l'hymne à la noblesse du corps ». Nous souhaitons une édition complète des poésies de Weinhaber.

Die Silberdistelklause (68 p.) et **Das Weinberghaus** (63 p.), par *Friedrich Georg Jünger*. Éditeur : Hans Dulk, Hambourg. — Bien moins connu que son frère Ernst, Fr. G. Jünger est un moraliste et un poète de grand talent; il vient de publier deux petits recueils très agréablement présentés et qui forment un tout. Le premier s'intitule : « L'ermitage des chardons argentés », l'autre, « la maison dans la vigne »; c'est dire que ces poèmes furent composés au sein de la nature, les uns dans un chalet de bois du Vorarlberg d'où la vue s'étendait sur les chardons des alpages, les autres dans une maisonnette près du lac de Constance, paysage cher entre tous au poète; tous sont formés de quatrains écrits sur un rythme trochaïque et témoignent d'une contrainte volontaire, particulièrement nécessaire dans une période trouble. A une époque où « le vent plie la hutte », écrit Jünger, où la base chancelle, la base s'accroît et c'est dans l'incertitude que la dureté de l'homme s'affirme. Aussi ces recueils échappent-ils consciemment à la métaphysique, qui marque presque toute la poésie allemande; le chant des oiseaux les traverse et l'odeur du vin; la joie de vivre parmi les fleurs et la lumière, dans la montagne ou au bord de l'eau, les emplit d'une richesse discrète, qui attire et retient le lecteur.

Atlantische Fahrt, par *Ernst Jünger*. Verlag der Arche, Zurich, 1948. 102 p. — En 1936, Jünger entreprit un voyage qui devait le conduire dans l'Amérique du Sud; son journal est publié sous le titre : « Voyage atlantique ». Il s'y révèle avant tout comme un écrivain pour qui le monde extérieur existe. Véritable chasseur d'images, ainsi que se caractérisait Jules Renard, il happe d'un regard incisif les êtres et les choses, les poissons, les serpents, les arbres, les roches, les maisons; s'il sait voir en homme de science, il sait aussi décrire en peintre et son livre est un ruissellement de couleurs somptueuses. Une absence presque totale de lectures et peu de méditations; pourtant une belle page sur son goût pour les îles et les falaises, qui explique *Falaises de marbre;* et comment ne pas être troublé par cette phrase : « La haute perfection corporelle du serpent correspond à la luciférienne dans le spirituel » ? (p. 44, phrase que nous traduisons mot à mot). Il y a dans le livre un peu de la fascination du serpent.

La paix, par *Ernst Jünger*, traduit par Banine et Armand Petitjean. La Table ronde, Paris, 1948, 154 p. — Sauf erreur, les œuvres de Jünger sont interdites en Allemagne, spécialement son petit livre sur la paix, qu'il écrivit à Paris dans l'hiver de 1941-1942 et en 1943; un hasard nous avait permis de le lire et dès le mois de mai 1946 (1) nous l'avions signalé et sévèrement condamné, tant il nous heurtait et choquait. En Allemagne, il circule sous le manteau, ce qui enchante l'auteur, ainsi qu'il le confiait à un Suisse (2); en France, il paraît librement, ce qui est au moins une preuve de notre tolérance démocratique. Peut-être cela vaut-il mieux, car on le lira et discutera. Mais nous continuons à penser qu'un homme né de la guerre comme Jünger et dont l'exemple ou le silence a contribué à orienter vers la guerre nationale-socialiste la jeunesse allemande, n'avait pas qualité pour prêcher la paix à la jeunesse d'Europe et du monde, c'est à elles

(1) Voir *Etudes Germaniques*, n° 3, p. 280-286.
(2) Voir l'article de M. Rothenhäusler dans la *Weltwoche* du 14 mai 1948.

qu'il dédie son livre), alors qu'Hitler venait d'engager la lutte contre la Russie, c'est-à-dire — et beaucoup d'Allemands le pensaient — de signer la défaite de l'Allemagne. En janvier 1927, Jünger lui-même écrivait à Mme Banine Petit-jean qu'il n'aurait plus « le cœur de tenter de se placer ainsi par-dessus la mêlée, comme à cette époque où l'on pouvait encore procéder à des débats d'idées, du moins en théorie ». L'interview qu'il accorda à M. Rothenhäusler montre d'ailleurs que ses idées ont évolué au moins en ce qui concerne le rôle des Eglises. Les Français qui, en 1941 et 1943, ne pouvaient ni en théorie, ni en pratique, procéder aux mêmes « débats d'idées », penseront sans doute que la paix ne doit pas dépendre, malgré l'intérêt présenté par certaines de ses idées, des variations orgueilleuses d'un ex-belliciste.

REVUES

La Table ronde a publié dans son numéro de mai une conférence inédite de Charles du Bos sur Nietzsche; il faut la rapprocher des pages révélatrices contenues dans le tome II du *Journal* pour comprendre l'intérêt permanent que le grand critique portait au philosophe.

Trivium, Atlantis-Verlag, Zurich. Le n° 2 de la 6e année vient de paraître; il est important et divers avec des observations de Käthe Hamburger sur le style des épopées primitives, un article d'Irène Morriss sur la « Weltanschauung » de Trakl, des recherches d'Erich Bröck sur l'œuvre de Ramuz, des considérations de Remo Fasani « per una lezione di poesia »; enfin quelques pages qui nous avaient été demandées sur les études germaniques en France.

Atlantis, Atlantis-Verlag, Zurich. Toujours aussi bien présenté et illustré, le numéro de mars 1948 nous conduit à Berlin, dans l'Orient; quant à celui d'avril, c'est un véritable numéro spécial sur l'Inde, celle d'hier et celle d'aujourd'hui, on est tenté de dire : l'Inde millénaire et éternelle, mais en pensant à l'avenir.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

T. S. ELIOT, MILTON ET LA POESIE ANGLAISE (1). — La révolution poétique accomplie en Angleterre depuis une trentaine d'années a fait pâlir des réputations d'hier : un Milton par exemple, et un Tennyson (pour des raisons de forme), un Kipling (pour des raisons de fond). Eliot, qui est l'un des chefs de cette révolution, a contribué à ce discrédit en même temps qu'il contribuait à remettre en honneur des poètes plus éloignés dans le passé. Depuis lors, il a parlé avec éloge de Tennyson, de Kipling et de Milton. Aussi l'accuse-t-on parfois d'avoir varié dans ses opinions. C'est mal l'entendre. Il n'a jamais été sommairement *pour* ni *contre* aucun d'entre ces trois écrivains. Il a, de les admirer, des raisons qui n'ont pas changé. Il n'est pas aveugle à ce qu'il estime être leurs manques ou leurs faiblesses. S'il a varié, comme particulièrement dans le cas de Milton, c'est en estimant leur influence moins souhaitable dans certains états de la littérature contemporaine, plus souhaitable à une époque plus

(1) *The Use of Poetry and the Use of Criticism* (London, Faber, 156 p., 6 s.); *Selected Essays* (*Ib.*, *Id.*, 468 p., 12 s. 6 d.); *The Classics and the Man of Letters* (Oxford University Press, 27 p.); *Milton* (*Id.*, 1947, 19 p., 2 s. 6 d.), by T. S. Eliot. — *T. S. Eliot, a Study of his Writings by Several Hands* (London, Dobson, 1947, 153 p., 7 s. 6 d.), utile suite d'explications des principaux poèmes d'Eliot, avec quelques essais critiques sur ses thèmes philosophiques, sa méthode critique et son langage poétique, et 15 pages de bibliographie.

récente. Pour quelles raisons, on le verra plus bas; et on s'apercevra qu'il n'y a pas d'incohérence fondamentale dans son attitude.

Jamais il n'a méconnu la grandeur de Milton. En 1933, dans *The Use of Poetry*, il ne veut pas que la poésie anglaise, depuis ce poète et longtemps après lui, ait été « un malheureux intermède » : « Quand un poète a fait œuvre aussi grande que Milton, est-il bien utile de suggérer qu'il n'a fait qu'aboutir au fond d'une impasse? »

En 1919 (*Selected Essays*, p. 160), il juge que la forme du *Comus* de Milton ne correspondait pas aux besoins de son temps, et que Milton n'a pas « le sens de l'art vivant ». En 1921 (*Id.*, 287-290), tout en l'estimant avec Dryden le plus puissant écrivain de son siècle, il lui attribue une influence néfaste pour avoir dissocié du langage, de la pure éloquence, la sensibilité; celle-ci y aurait perdu en finesse; chez ses successeurs le fond, la réflexion, aurait existé en dehors de la forme, l'idée en dehors de la sensation, alors qu'avant lui tous ces éléments de la poésie étaient mêlés. Chez nous, Racine et Baudelaire, grands maîtres de la forme, le sont aussi de la psychologie; alors que Milton et Dryden triomphent dans le langage « avec un dédain éblouissant de l'âme ». « Grand par l'emphase », dit-il encore de Milton en 1921 (*Id.*, p. 301), mais déséquilibré dans le sens de ses qualités.

Ces qualités, Eliot ne les a jamais niées. Il y a vingt-sept ans, il était plus sensible au déséquilibre qu'aujourd'hui. En 1942 (*The Classics and the Man of Letters)*, il estime encore le style de Milton « fatal à ses imitateurs », mais dans le sens où peut l'être celui de James ou de Joyce. En 1947, dans sa conférence sur *Milton*, sa position n'a pas changé sur le fond. Il a seulement modifié son point de vue.

Faut-il attribuer sa « critique destructive » de Milton, malgré les éloges qu'il est obligé de lui décerner, à une incompatibilité de tempérament (*T. S. Eliot... by Several Hands*, p. 125)? Je ne le crois pas. Il y aurait plutôt lieu de la rattacher à l'idée contingente qu'il se fait de la poésie, et qu'il développe surtout dans *The Use of Poetry*. Elle revient à dire que les poètes du passé ne constituent pas un exemple et une nourriture propres indistinctement à leurs successeurs de toutes les époques. L'attitude d'Eliot vis-à-vis de Milton est une application capitale de cette théorie. Il n'était donc pas oiseux d'en retracer les étapes.

« De quoi sert » sa poésie aux poètes d'aujourd'hui? « Est-elle, ou peut-elle devenir une force vivante pour la poésie anglaise encore à écrire?... Comment doit-on écrire la poésie aujourd'hui? et quelle place la réponse à cette question donne-t-elle à Milton?... Nos réponses à ces questions peuvent différer à présent des réponses qui convenaient il y a vingt-cinq ans. »

A ce moment on pouvait soutenir — Eliot n'est pas le seul à l'avoir fait — que l'influence technique de Milton était funeste. Aujourd'hui, l'étude de ses vers « pourrait *enfin* (je souligne) profiter aux poètes ».

L'influence de Milton ne pouvait que gêner un poète engagé, durant le premier quart de notre siècle, dans la rénovation de l'idiome poétique et de la versification. « Milton représente la poésie à l'extrême opposé de la prose; et l'un de nos principes était que le vers doit avoir les vertus de la prose; que son langage doit s'assimiler au discours d'un contemporain cultivé avant d'aspirer à l'élévation de la poésie. Un autre de ces principes était que le sujet et les images de la poésie doivent s'étendre aux thèmes et aux objets rattachés à la vie de l'homme et de la femme modernes; que nous devions rechercher les éléments non-poétiques... et des mots et des tours qui n'eussent jamais servi en poésie. »

Aujourd'hui la situation est différente. On ne saurait vivre dans une perpétuelle révolution. La poésie doit servir, non seulement à renouveler le langage, mais « à l'empêcher de changer trop vite ». Dans ses expériences futures, la poésie pourra trouver chez Milton de quoi se garder contre l'esclavage d'une langue trop familière, ainsi que le plus haut exemple qu'on ait donné en anglais de la liberté dans les limites de la forme; l'idée que « la monotonie de vers impossibles à scander fatigue l'attention encore plus vite que la monotonie d'un pied vigoureux; la capacité d'apprécier une irrégularité légitime, et une mise en garde contre l'irrégularité sans raison ». Bref, il paraît maintenant à Eliot « que nos poètes sont assez éloignés de Milton et assez libérés de sa réputation pour se mettre sans danger à l'étude de son œuvre et pour en faire profiter leur poésie et la langue anglaise ».

Les attitudes sucessives d'Eliot à l'égard de Milton montrent, en somme, que notre contemporain, retranché sur le roc d'une théorie relativiste, sait compenser l'audace par l'esprit de conservation, et réciproquement; que le sens de l'évolution gouverne chez lui l'attachement à des principes naturellement issus de besoins momentanés; et que, en poésie, sa position n'est pas si loin de celle qu'un autre esprit plus étroitement conservateur, Burke, appliquait à la politique où il prétendait « à la fois changer et conserver ».

Jacques Vallette.

The History of Impressionism, by *J. Rewald* (N.-York Museum of Modern Art, 474 p., 407 illustrations dont 22 en couleurs, beaucoup hors texte, 10 $). — Magnifique réussite à tous égards. Texte pris à toutes les sources possibles (peintres, témoins, critiques), citations commentées, légendes détruites, vaste bibliographie critique, tables annuelles de concordance entre les événements contemporains et la vie des artistes entre 1855 et 1886 (des racines du mouvement à son éclatement); rigueur scientifique et art d'un exposé qui combine avec souplesse le point de vue individuel et le collectif, la ligne générale et les jalons, les vicissitudes du groupe (entendu très largement) et des

théories, le rôle joué par les peintres, le public, les critiques et les marchands de tableaux. Rien d'aussi autorisé, ample et cohérent à la fois n'existait. Illustrations caractéristiques, de préférence peu connues et prises en Amérique.

Pierre Bonnard, by *J. Rewald* (N.-Y. Mus. of Mod. Art, 50 p. plus quelque 100 reproductions, la plupart hors texte, 6 en couleurs). — Même caractère historique que le précédent; entre autres résumé chrono-biographique, bibliographie complète, catalogue de la récente exposition Bonnard en Amérique. La magistrale introduction situe Bonnard dans l'art post-impressionniste, en même temps qu'elle raconte sa vie et le définit comme artiste.

Gabo-Pevsner (N.-Y. Mus. of Mod. Art, 83 p.). — Essais biographiques, catalogues, bibliographies, abondante illustration hors texte à propos de deux artistes « constructivistes ». Cet art d'avant-garde est encore mal connu. Circonstancié, lucide, raisonné, l'essai de H. Read qui ouvre le livre en est une explication historique, philosophique et esthétique qui va jusqu'aux bases de tout l'art de notre temps.

The Development of the Theatre, by *A. Nicoll* (London, Harrap, 1948, 318 p., 315 illustr., 36 s.). — Livre savant et captivant. Histoire de la scène et du décor de Sophocle jusqu'à nous, avec coups d'œil sur l'interprétation. Documents italiens capitaux en appendice. Copieuse bibliographie. Illustration variée : masques, personnages, plans, décors, mise en scène (notamment de nos jours) — tirée de trésors peu connus, p. ex. les beaux dessins de Buontalenti et de Juvarra.

Outline of European Architecture, by *N. Pevsner* (London, Murray, 1948, xxi-238 p., plus de 100 fig. et plans, 104 planches hors texte, 25 s.). — Avec quelques coups d'œil en arrière, c'est une vue générale de l'architecture occidentale entre le IXe et le XIXe siècles. Une conception à la fois fonctionnelle et esthétique y préside, et l'idée que cet art exprime toujours par excellence une civilisation. Information à jour (tient compte des découvertes récentes à Saint-Denis). Les analyses explicatives, p. exemple celle du baroque allemand, sont un modèle d'ingéniosité lucide. Photos irréprochables.

History of English Literature, by *E. Legouis and L. Cazamian* (London, Dent, 1948, xxi-1401 p., 15 s.). — Voici le dernier état de ce manuel classique. Il n'existe actuellement qu'en anglais augmenté du post-scriptum de R. Church, lequel présente avec autorité le panorama des dix dernières années.

Les marchands de courants d'air, par *F. Wakeman*, trad. Duhamel et Weil (Paris, Michel, 1948, 394 p., 330 fr.). — Amusante satire de la radio publicitaire et de son public aux Etats-Unis.

De nos jours, par *J. Gordon*, trad. Mayoux et Gillois, introd. de J. Mayoux (Paris, Nouv. Ed. latines, 1948, 211 p.). — Deux histoires d'amour parallèles. L'une pleine de bienséance; l'autre, la principale, sordide et catastrophique : l'envoûtement d'un pauvre homme, esclave malgré ses révoltes, par une petite fille indigne de lui. Ce sujet, s'il n'est pas nouveau, est traité avec une puissante sobriété; les personnages sont remarquablement vivants. Retenez le nom de J. Gordon.

Moustiques, par *W. Faulkner* (Paris, Ed. de Minuit, 1948, 388 p., 345 fr.). — L'un des premiers romans de Faulkner. On y distingue déjà certains de ses idées et thèmes familiers, mais l'histoire est traitée en farce. Livre d'excellente qualité, et très drôle.

Le colosse de Maroussi, par *H. Miller* (Paris, Ed. du Chêne, 1948, 329 p.). — Miller en Grèce s'amuse. Livre rafraîchissant comme les glaces qu'il déguste au lieu de visiter le Parthénon. Le colosse n'est pas une antiquaille, mais un homme très en chair. Détente, sympathie, « sagesse du cœur ».

La dame du lac, par *R. Chandler*, trad. Vian (Paris, Gallimard, 1948, 270 p.). — Roman policier fort bien fait, horrifique et divertissant.

Mère Angleterre, par *G. Greene*, trad. de Tonnac (Paris, Laffont, 300 p., 275 fr.). — Le titre implique une amère satire de l'éducation anglaise dans la peinture de ses sous-produits échoués à l'étranger. Dans ce domaine, Greene est ici comme toujours grand créateur de caractères et d'atmosphères.

L'agent secret, par *G. Greene*, trad. Sibon (Paris, Ed. du Seuil, 1948, 271 p.). — Histoire d'un intérêt haletant : mission secrète à Londres d'un homme traqué. Le conte se suffit à lui-même : soulagement de pouvoir lire Greene sans arrière-pensée symbolique plus ou moins forcée, et sachant de lui-même qu'il n'a pas voulu faire, si

l'on peut dire, Kafka. Du fantastique quotidien, dans une atmosphère sombrement réaliste justifiée par tels passages ironiques qui me semblent importants pour l'interprétation de ce grand écrivain.

Aldous Huxley, par *P. Jouguelet* (Paris, Temps présent, 1948, 237 p.). — La première étude sérieuse et aussi longue parue en français sur Huxley, pleine de bonnes formules et aux points de vue bien ordonnés. Reproche : l'auteur n'a pas compris dans son examen *The Perennial Philosophy*, depuis longtemps paru.

Les marionnettes du souvenir, par *M. Baring*, trad. Prigent (Paris, Ed. de Flore, 1948, VI-305 p.). — Il faut lire cette délicieuse autobiographie, augmentée d'une importante introduction de Maurois, et qui devrait être depuis longtemps traduite.

Reflets dans un miroir, 2e série, par *C. Morgan*, trad. Lalou (Paris, Stock, 1948, 269 p.). — A plusieurs romans de Morgan, je préfère ces essais écrits « à la recherche des vraies valeurs » pour l'homme de notre temps, gravement et profondément réfléchis.

Livres reçus. — Le manque de place oblige à citer ici, pour en parler dès aujourd'hui, des livres sur plusieurs desquels je me réserve de revenir. *Byron*, by C. E. Vulliamy (London, M. Joseph, 1948, 336 p., 15 s.), biographie bien informée et agréable à lire. — De H. M. S. O. : *A Record of the Work done by the Military Authorities for the Protection of the Treasures of Art and History in War Areas* (1947, 72 p., 2 s. 6 d.), relevé officiel avec belles photos; *Plain Words, a Guide to the Use of English*, by Sir E. Gowers, indispensable à qui veut bien écrire l'anglais dans tout ses emplois (1948, 94 p., 2 s.). — De Blackwell, à Oxford : *Leviathan*, by T. Hobbes (LXVII p. d'introd. 468 p., 9 s. 6 d.); *The Second Treatise of Civil Government and A Letter Concerning Toleration*, by J. Locke (XXXIX p. d'introd. 165 p., 9 s. 6 d.) : 2 classiques de la philosophie politique, très actuels comme le montrent les introd. dues à d'éminents spécialistes, dernier état de l'information et de la critique. — De la Turnstile Press : *Turnstile One* (x-253 p., 10 s. 6 d.), recueil de poèmes, de nouvelles, d'essais publiés depuis vingt ans surtout dans le *New Statesman*, d'une valeur permanente et dus à des écrivains pour la plupart illustres. — De l'Oxford Univ. Press, deux importants essais sur le poète Hopkins : *G. M. Hopkins, Priest and Poet, by J. Pick* (1946, x-169 p., 10 s. 6 d.) insiste sur le rôle de la religion dans son évolution littéraire; *G. M. Hopkins, A. Critical Essay Towards the Understanding of his Poetry, by W. A. M. Peters* (1948, XVIII-213 p., 15 s.) étudie surtout son langage poétique et montre, comme le précédent, l'influence de Duns Scot sur Hopkins. — De la Grey Walls Press : *Selected Poems*, by C. Smart and R. Bloomfield (1947, 3 s. 6 d., respectivement 58 et 62 p., bonnes introd. de R. Todd et R. Gant), poètes du XVIIIe siècle, trop peu connus et dont le second atteint à la grandeur du mystique. — De la Falcon Press : *Some Poems of Hölderlin*, transl. by F. Prokosch, belle trad., et secourable à qui n'entend pas bien l'original; *A. House in the Uplands* (1947, 176 p., 8 s. 6 d.) et *Georgia Boy* (1947, 139 p., 6 s.), by E. Caldwell — son dernier roman, sobre et attachant, et un recueil de nouvelles semi-vécues. — Chez Plon, trois additions à l'excellente collection « Feux croisés » : *Rose Deeprose*, par S. Kaye-Smith, trad. Nouguier (1947, 501 p.); *La Cité des cloches*, par E. Goudge, trad. Girault (1948, 309 p.); *L'héritage des Whiteoaks*, par M. de la Roche, trad. Audouin - Dubreuil (1948, 327 p., 210 fr.). — Chez P. Seghers : *Walt Whitman* (1948, 238 p. dont 131 d'introd. de Jamati; dessins, portraits; 240 fr.). — Chez Didier, *Daisy Miller*, by H. James, introd. et notes de M. et L. Rocher (1948, 89-46 p.). — Chez Charlot, 1947 : *Les guerres que j'ai vues*, par G. Stein, trad. Seillère (350 p.); *La maison de la mort certaine*, par A. Cossery, jeune romancier de talent dont j'ai déjà signalé un livre ici (211 p.). — Chez Stock : *Pendennis*, par W. M. Thackeray, trad. Lalou (1948, 1.008 p., 450 fr.).

Le juge Gaskony, par *Ch. Morgan*, trad. Delamain (Paris, Stock, 1948, 255 p., 150 fr.). — Roman examiné dans la chronique de notre N° 1015.

REVUES

The New Statesman and Nation, 22 et 29-5; 5 et 12-6 1948. — Questions actuelles : Allemagne (22-5 et 12-6); Egypte (29-5); Finlande et Russie (Id.); communisme et Amérique latine (5-6); Truman (12-6); ressorts de la diplomatie soviétique (22-5); essai sur C. G. Jung et les événements contemporains (29-5). Essais sur la cruauté en littérature (22-5) et la jeunesse de Newman (12-6).

Our Time, June 1948. — Lettre du Mexique. Article sur Anna Karénine. C. r. du film américain *Le rideau de fer*. Poèmes. Nouvelles.

Life and Letters, June 1948. — On a plaisir à saluer cette revue de belle tenue. Excellent éditorial sur *Hamlet* vu récemment à la scène et par la critique. Important essai sur Byron et E. Brontë. Deux poèmes. Une nouvelle. Un radio-script de Ribemont-Dessaignes, traduit. Revues de livres.

The Modern Quarterly, Summer 1948. — Articles sur : Marx et les amateurs de platitudes; la science et l'art de la musique; la grandeur de Conrad; la nature et le développement de nos idées relativement à elle.

Poetry London, June-July 1948. — Traductions de poèmes indiens et chinois. Poèmes de L. Mc Neice, S. Coates, P. Anderson, D. Wright, F. Scarfe, G. S. Fraser, L. Durrell, W. S. Graham, K. Douglas. Etudes sur l'actualité littéraire, dont une lettre de Paris de D. Gascoyne. La revue poétique le plus « à la page ». J. V.

ETHNOGRAPHIE-FOLKLORE

Jean Dupont : *Anatole Le Braz et le Folklore breton*, Nouvelle Revue de Bretagne, Rennes, t. II, 1948, p. 16-26 et 114-124. — J.-P. Seguin : *Légendes traditionnelles de la Normandie*, Saint-Brieuc, Aubert, in-16, 176 p. — Mathilde Mir : *Vieilles choses d'Angoumois*, Angoulême, Coquemard, in-16 carré, 177 p. — Ulysse Rouchon : *Contes et Légendes de la Haute-Loire*, Moulins, Crépin-Leblond, in-16 carré, 118 p. — Louis Martin : *Légendes de Franche-Comté*, Besançon, Camponovo, in-8°, 213 p. — Horace Chauvet : *Traditions populaires du Roussillon*, Perpignan, Impr. du Midi, in-16 carré, 247 p. — François Martini et Solange Bernard : *Contes populaires inédits du Cambodge*, P.-G. Maisonneuve, in-16, 292 p. — Marius Barbeau, *L'Arbre des Rêves*, Montréal, Canada, Ed. Lumen, in-16 carré, 192 p.; ill. de bois gravés. — François Raynal : *Au Jardin des Adages*, Clermont-Ferrand, Ed. Auvergne littéraire, in-8°, 140 p., ill. de Victor Fonfreide, Paule Marie, Emile Rollier. — Jean et Raymonde Tricoire : *Folklore du Pays de Montségur*, Paris, G.-P. Maisonneuve et Toulouse, Institut d'Etudes occitanes, in-8°, 110 p. — Luc Lacourcière : *Comptines canadiennes*, Archives de Folklore, Université Laval, Québec, Fasc. 3, p. 109-157.

A petits coups de griffe, Jean Dupont diminue, s'il ne l'anéantit pas, la renommée d'Anatole Le Braz comme folkloriste digne de créance et montre par quels procédés, d'un texte primitif, vraiment populaire, obtenu par lui ou d'autres, surtout par Luzel, sur place et de forme ingénue, l'écrivain qui se voulait littérateur a amplifié, malaxé, déformé, truqué; et transposé les données d'un pays breton à l'autre, d'un siècle à l'autre aussi; et surtout donné l'impression de véracité en dénommant ses personnages et les lieux de l'action. D'autres Bretons avaient déjà signalé des cas précis de truquage, celui, par exemple, d'une croix jouant un rôle important dans un récit situé par Le Braz en un certain lieu où il n'y en jamais eu, alors qu'en un autre lieu il en avait vu cinq; critiqué, il répondit qu'en sa mémoire il avait fait confusion et qu'à tout prendre, une croix sur cinq lui suffisait. Par juxtaposition des textes, Jean Dupont donne d'autres preuves. Et j'en suis désolé, car j'avais cru vraie, dans le *Sang de la Sirène*, la description, avec vocéro du *broella* d'Ouessant, alors que c'est une transposition consciente à cette île des vocéros de l'autre, la Corse. De quels éléments vais-je pouvoir alors me servir dans *La Nuit des Feux*, localisée à Motreff, pour mon étude, dans le *Manuel*, des bûchers de la Saint-Pierre, avec, selon Le Braz, incantations,

pierres pour les âmes des Trépassés et autres détails dont je suppose maintenant qu'il les inventa pour faire dramatique et littéraire... Faudra-t-il même se défier des textes qu'il dit authentiques de sa *Légende de la Mort?* J'entends, des détails qu'on regarderait comme typiquement bretons, non des thèmes centraux que, même dans les truquages, on arrive, avec un certain entraînement, à dégager pour leur classement comparatif.

Le plus drôle, et Jean Dupont y insiste, est que Le Braz s'affirmait dénué d'imagination et simple reproducteur des réalités observées par lui; je l'ai entendu moi-même le dire avec véhémence chez mon professeur Léon Marillier, son beau-frère, et l'avais cru; admiré aussi. Car il est très difficile, quand on décrit, de ne pas donner ce « coup de pouce de l'artiste sournois » dont Sainte-Beuve félicita (sincèrement?) Deulin qui publia sa lettre naïvement en tête de ses *Contes d'un Buveur de Bière*, contes pour la plupart truqués aussi, mais maladroitement. Au lieu que Le Braz fut très adroit. Bien que, une fois averti, on puisse déceler le procédé d'amplification de concours général. Est-il un grand ou un bon écrivain? tout ou partie de son œuvre restera-t-il dans deux cents ans comme « littérature »? ou bien tombera-t-il dans cet oubli où sombra, en tant que pastiches, toute la collection, en quarante et un volumes, du *Cabinet des Fées*, auquel pourtant collaborèrent des écrivains dont le « style » vaut bien, ou dépasse en élégance, celui de Le Braz?

Le problème est général : depuis trois cents ans le fonds populaire narratif, et pas seulement le féerique, a été exploité, rarement avec adresse, le plus souvent avec lourdeur et prétention au « beau style », alors que la force du vrai conte folklorique est de n'en pas avoir, de n'être que dynamique et, puisque oral, musical. C'est ce qu'ont oublié, ou pas compris, les auteurs cités ensuite au début, Seguin, Mir, Rouchon et Martin. Par endroits les résultats sont lamentables. Des conteuses paysannes diraient-elles :

> Parfois Fanfan [le canard] plongeait son bec jaune dans l'eau des mares pour en retirer un long ver qu'il engloutissait d'un coup sec dans son gosier (Mir, p. 11).
>
> Quels sentiments agitèrent alors l'âme du seigneur? Sa physionomie n'en trahit aucun, mais on devine l'intensité de la lutte qui se livra alors en son esprit (Seguin, p. 63).
>
> Jeantou cette fois éclata en sanglots, mais les enfants ça se console vite et cela n'a jamais tort (Rouchon, p. 45).
>
> Jeannot obéit; il se dépouilla de la tête aux pieds; le personnage [le diable] le toucha au pectoral gauche (Martin, p. 106).

Et ces perles ne sont pas exceptionnelles; il y en a tout plein, à plaisir, dans les quatre volumes. Que si, comme Jeannot, on dépouille ces récits de la tête aux pieds de ces oripeaux, on peut réussir à dégager le thème central, l'ossature si on veut; et on fait alors des découvertes. La principale est que la plupart des légendes de Séguin et de Martin ont été publiées antérieurement et arrangées à la mode de maintenant, alors qu'elles l'étaient déjà,

surtout les légendes hagiographiques et féodales, à la mode romantique ou même médiévale écrite; que Séguin n'indique aucune source; que Martin donne un coup de chapeau global dans sa préface aux vrais collecteurs (Thuriet, Beauquier, Monnier, etc.); que Mir semble bien avoir obtenu plusieurs textes directement, mais ne cite pas ses informateurs et ne localise pas strictement; que Rouchon non plus ne localise pas, ne dit même pas si les contes proviennent du Velay, ou du Brivadois, ou du Pays de Saugues, énumérés sur la couverture, ni ne cite le nom d'aucun témoin; et met sur le même plan des récits hagiographiques du moyen âge et la randonnée célèbre de *Biquette et du Loup*. Bref, aucun de ces recueils ne peut être utilisé sans recherches critiques préalables très serrées par les folkloristes.

Les autres ouvrages sont bons. Le livre d'Horace Chauvet donne un aperçu sommaire de la vie matérielle, des cérémonies, croyances, danses, chansons, etc., du Roussillon, avec quelques exemples bien choisis en catalan et en français. Certes, le folklore de cette région est bien plus riche, comme on peut le voir en consultant la collection de *La Tramontane*, la *Revue des Langues romanes*, la *Revue catalane*, etc.; mais Chauvet gardera le mérite d'une bonne mise au point préliminaire. De même, le recueil de contes cambodgiens, obtenus sur place, la plupart par Suzanne Karpelès, est un appoint important à la science comparée des littératures populaires. On remarquera que presque tous les héros des aventures décrites sont des pauvres. Les gestes magiques sont plus fréquents qu'en Europe comme éléments du scénario. Le conte VII rappelle le *Grand Claus et le Petit Claus* de Grimm; le conte XIII, le jugement de Salomon. Dans le conte XXIV, on retrouve la *Farce du Cuvier* et l'emploi du contre-poisage. Je ne sais ce que les textes cambodgiens peuvent donner comme rythme et sonorité quand ils sont récités; mais du moins on constate que les traductions de François Martini et de Solange Bernard ont bien l'allure et les qualités des vrais contes populaires français. L'histoire des *Quatre Chauves* qui voulaient se marier est dans notre ton autant que tel fableau. On remarquera enfin que dans ces récits cambodgiens il n'y a pas non plus de fioritures, que l'action avance par bonds, que la psychologie est sous-entendue, que le scénario est dynamique et non pas statique. Mais voilà : c'est ce qui est inimitable.

Qui voudrait saisir le processus des littérarisations dont j'ai dit du mal ci-dessus trouvera des exemples précis dans le nouveau recueil de Marius Barbeau, l'*Arbre des Rêves*, où il a combiné exprès des formes stylistiques diverses en commentant à la fin du volume chacun de ses textes; il y en a qui sont à l'état brut; d'autres, passant de bouche en bouche, qui se sont enrichis, ou appauvris, ou déformés; d'autres encore qui sont de simples histoires décrivant ironiquement des mœurs locales, tel le conte

intitulé *Jos Norwess.* Des thèmes très ordinaires chez nous, comme celui des chercheurs de trésors, ont au Canada une saveur brutale. Je conseille à tous ceux qu'intéressent nos problèmes d'étudier de près chacun de ces contes où s'entremêlent des concepts très primitifs et très évolués, et tantôt français, tantôt anglo-saxons; et où notre langage édulcoré a retrouvé, ou gardé peut-être, ou plutôt même acquis nouvellement, dans d'autres conditions de vie, une force imagée non livresque mais spontanée.

Cette impression se ressent parfois quand on lit le recueil de dictons et proverbes obtenus par François Raynal dans divers coins de l'Auvergne, surtout dans le Cantal. Il donne le patois et la traduction. En français ils sont mous; en auvergnat ils ont une sonorité brutale qui a dû contribuer à leur maintien de génération en génération. Ainsi *Celui qui demeure sur son communal, s'il ne gagne rien, il ne perd rien*, ne vaut pas : *Aquel que damora sus son coderc, se rè ne ganha, rè ne perd*; et prononcez fort le *c* et le *d*. Le deuxième chapitre donne d'ailleurs des indications sur la graphie et la prononciation. Les dictons sont classés selon la nature, la famille, les animaux, l'argent, le vin, le travail; un « fond de tiroir » comprend les « divers ».

En dialecte aussi, et avec traduction, sont publiés les contes et les chansons obtenus par Mme Tricoire dans la région de Montségur (Ariège). La brochure donne en outre des détails précis sur les coutumes et cérémonies, sur les métiers locaux, la transhumance, la médecine populaire. C'est une très bonne monographie.

Enfin je ne puis que signaler brièvement la riche collection de comptines canadiennes, la première, publiée par Luc Lacourcière. Il y en a 300, classées par sujets, avec commentaires explicatifs et comparatifs, et description des jeux connexes. Plusieurs sont très anciennes, quelques-unes non encore relevées en France. Même l'empro dit genevois a été retrouvé au Canada; très riche est la série *Inne minne manémo.* Toutes d'ailleurs sont à étudier de près et fournissent des matériaux précieux à la théorie générale de cette littérature enfantine.

A. Van Gennep.

INSTITUT ET SOCIETES SAVANTES

UNE DES TROIS « GLORIEUSES ». — La Société de l'Histoire de France, dont M. Charles Samaran, directeur des Archives de France, assume le secrétariat, a mis au programme de l'année du centenaire de la Révolution de 1848 un cycle de conférences sur *Quelques aspects des Révolutions françaises.* Un souci relatif et sans doute opportun de l'actualité s'est donc fait jour dans les préoccupations de cette société savante, qui a demandé à des spécialistes d'apporter leur point de vue sur les causes des différents bouleversements populaires et les développements de ceux-ci, avec l'espoir

de dégager de ces études des notions sur la technique des émeutes. C'est peut-être beaucoup en attendre, et nous ne pensons pas que la complète et vivante communication de M. Jean Vidalenc, professeur au lycée Lakanal, la dernière en date, apportera sur cette technique de grandes clartés.

M. Jean Vidalenc avait à traiter de la Révolution de 1830 et devait étudier, à l'instar de ses devanciers, une journée. Il a choisi celle du 28 juillet, qui lui a paru décisive. Des quatre ordonnances rendues par Charles X, sur la proposition du ministère présidé par le prince de Polignac, la première, on le sait, suspendait la liberté de la presse périodique, soumettant à une autorisation préalable, renouvelable chaque trimestre, la réapparition des journaux, ce qui réduisait au chômage journalistes et typographes. Le 26 juillet, la réaction populaire s'était bornée à des discours prononcés dans les jardins du Palais-Royal, et à quelques formations de colonnes de manifestants vite dispersées.

Le 27, l'agitation s'était un peu accentuée, des bagarres avaient éclaté au Palais-Royal, et des barricades avaient été détruites au fur et à mesure de leur construction par la troupe. Marmont, nommé le matin même au commandement des forces de répression, déclarait à neuf heures du soir qu'il était suffisamment maître de la situation pour ramener ses régiments dans leurs casernes, et l'on remettait à plus tard la proclamation de l'état de siège. Mais le 28, dès neuf heures du matin, il avait changé d'avis, et renouvelait à Charles X, retiré au château de Saint-Cloud, l'avertissement fameux : « Ce n'est plus une émeute, c'est une révolution ». Grâce au retrait des soldats dans leurs casernes, la veille au soir, les insurgés avaient détruit les réverbères afin de travailler sans être dérangés à la construction des barricades, monté des matériaux aux étages des maisons et sur les toits pour les faire pleuvoir sur la troupe.

Aux oisifs et aux éléments douteux de la veille s'étaient joints les travailleurs en chômage, encadrés par les membres des sociétés secrètes républicaines, et des Polytechniciens chassés de leur école fermée le matin même. Les trois quarts de la capitale se trouvaient isolés, mais sans plan bien défini.

Il n'existait aucun plan défini, aucune organisation tactique, et les insurgés n'avaient d'autre projet que d'essayer de repousser les troupes et de se reformer derrière elles si elles réussissaient à passer.

Marmont avait-il un plan moins passif? Le roi étant à Saint-Cloud, loin de l'émeute, le duc de Raguse avait installé son quartier général aux Tuileries, où se réunissaient les ministres : il fut vaguement question de l'arrestation de certaines notabilités d'opposition et de la constitution d'un conseil de guerre. Les moyens d'action de l'armée étaient faibles : un tiers des troupes se trouvait autour d'Alger ou concentré dans le midi de la France; deux camps avaient

été constitués à Saint-Omer et à Lunéville en prévision d'une intervention prussienne en Belgique; une partie de la Garde était dans l'ouest de la Normandie. Ce qui restait à Paris ou dans la banlieue se révélait insuffisant à cause des nombreuses permissions données ou des indisponibilités causées par l'excessive chaleur; la répartition des forces, au surplus, était défectueuse.

Champagny, qui suppléait le ministre de la guerre Bourmont parti en Afrique, était absent, et le général Coutard, commandant la subdivision de la Seine, sur qui Marmont se déchargeait de l'essentiel de son commandement, prenait les eaux. Lorsque Marmont se décida à appeler en renfort les troupes des camps de Lunéville et de Saint-Omer, les insurgés s'étaient emparés du télégraphe optique, et c'est d'un invalide à la jambe de bois qu'on fit choix pour porter la dépêche à travers les quartiers en insurrection jusqu'au premier poste, celui d'Ecouen! Marmont ne mit pas plus d'empressement à utiliser les bonnes volontés : officiers en congé, ouvriers royalistes, gardes nationaux des quartiers de l'ouest. On prétend que ce chef aussi prudent que suspect demanda un code pour savoir quels étaient les pouvoirs de l'autorité militaire pendant l'état de siège.

Le commandant des forces de répression semblait d'ailleurs avoir aussi peu de confiance dans ses moyens d'action que de suite dans les idées. Et cependant, note M. Jean Vidalenc, il ne s'agissait pas d'un chef physiquement usé : le duc de Raguse, maréchal d'Empire, avait alors cinquante-six ans seulement et devait vivre encore vingt-deux ans. Le 28 au matin il enjoignit aux régiments de ne pas bouger de leurs casernes et, adoptant un plan encore plus strictement défensif, il les ramena des Champs-Elysées au Louvre, avec quelques postes avancés au Palais-Royal, à l'Hôtel de Ville, au Palais de Justice, et plus à l'écart au Palais de Justice, au Panthéon, à l'Ecole militaire ou rue de Babylone.

Cependant, vers midi, alors que les insurgés avaient pu se renforcer et s'organiser à loisir, il passa à l'offensive et lança dans Paris quatre colonnes insuffisamment pourvues d'artillerie, mal ravitaillées en munitions et en vivres, et dont les missions tactiques, très inégales, se révélèrent parfois écrasantes. Leur esprit offensif n'était pas moins inégal. La prise par les insurgés de la manutention de la rue du Cherche-Midi, puis de la poudrerie du faubourg Saint-Marceau, contribuèrent à la démoralisation des défenseurs de l'ordre, si bien que Marmont reprit ses plans défensifs en concentrant ses troupes vers les Tuileries (qui n'étaient point mises en état de défense) et où il se faisait fort, assurait-il, de tenir trois semaines.

Le lendemain 29 juillet, l'abandon de l'Hôtel de Ville à l'émeute donnait à celle-ci un essor nouveau et déterminait dans l'autre camp la panique. Mais tout était consommé dès le 28, journée décisive, par les hésitations de Marmont, les contradictions de ses plans, ses imprévisions peut-être calculées, en tout cas bien singulières, et son

refus persistant d'employer l'artillerie laissée en grande partie à Vincennes, comme pour se ménager l'indulgence de l'adversaire en cas d'échec.

Révolution confuse et anonyme, sans chef véritable, faite au bénéfice de profiteurs qui ne se manifestèrent que le dernier jour. Telles apparaissent au jugement de M. Jean Vidalenc ces « Trois Glorieuses » qui n'eurent aucun écho en province, et d'où il serait aussi vain de chercher à dégager une technique de l'émeute, que de demander des leçons de stratégie aux guerres russo-turques de la fin du XVIII^{e} siècle. Réserve faite du courage et de la conviction des insurgés et de certaines troupes de l'ordre, ces « Trois Glorieuses » apparaissent dans l'ensemble, assez caricaturales.

Robert Laulan.

Le roman de Hamza. — M. Charles Virolleaud, chargé de l'enseignement des religions des sémites occidentaux à l'École pratique des Hautes Etudes, dont la compétence s'étend également à la Perse ancienne, a entretenu ses confrères de l'Académie des Inscriptions d'une légende iranienne inconnue en Europe, mais célèbre en Orient. Il s'agit de Hamza, oncle de Mahomet, à qui est attribuée la conquête de tous les pays que les armées musulmanes ont occupés à partir de 632, depuis l'Inde jusqu'à l'Atlantique. L'un des épisodes les plus curieux de ce roman extrêmement touffu est celui où l'on voit Hamza détruire les trois idoles de Zoroastre et assurer ainsi le triomphe de l'Islam sur la vieille religion des Sassanides. Les aventures de Hamza constituent une sorte d'épopée populaire qui complète en un certain sens le *Livre des rois* ou *Châhnâmé* de l'illustre Firdousi (dont le millième anniversaire a été fêté dans le monde entier). Mais il y a lieu de souligner que toutes ces prétendues conquêtes de l'oncle de Mahomet sont antérieures à l'Hégire, ce qui est conforme d'ailleurs à la tradition orientale, attribuant à un seul personnage, Ninus ou Semiramis, des conquêtes nationales s'étendant sur plusieurs siècles.

Dans la discussion qui a suivi cette communication, M. Henri Massé, autre spécialiste des questions persanes, a félicité M. Virolleaud de sa persévérance dans l'étude d'un texte particulièrement rebutant, dont il a avoué n'avoir jamais eu le courage de terminer la lecture. La persévérance a déjà assez bien réussi à M. Virolleaud, avec le déchiffrement des tablettes à cunéiformes de Ras-Shamra qui a révélé la poésie phénicienne.

Basilique funéraire et chapelle mérovingienne découvertes à Lyon. — M. P. Wuilleumier, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon, connu par ses fouilles dans l'ancienne capitale des Gaules, a présenté deux découvertes archéologiques qui viennent d'avoir lieu dans cette ville. La première est une longue inscription latine attestant l'érection d'une basilique funéraire à l'emplacement de l'église Saint-Irénée, qui montre la fusion du paganisme et du christianisme dans un syncrétisme littéraire et artistique. La seconde concerne une chapelle chrétienne mise au jour dans le quartier de Choulans, et une nécropole mérovingienne, que plusieurs épitaphes, datées par le consulat de Justin, ou par le règne de Clovis II, situent entre le milieu du VI^{e} siècle et le milieu du VII^{e}. D'après les noms germaniques et les crânes dolichocéphales, cette chapelle était réservée à une colonie burgonde convertie au christianisme. Une longue intervention de M. Jérôme Carcopino, à propos de la première de ces découvertes n'a pas été le moindre intérêt de cette communication.

Vingt-trois reines d'abeilles dans une ruche. — Le Dr Maurice Mathis, de l'Institut Pasteur de Tunis, est venu à l'Académie des Sciences, avec une ruche à feuillets de Huber, modifiée par lui, contenant parmi 10.000 ouvrières 23 reines en parfaite condition, dont il a obtenu la cohabitation par un procédé fort ingénieux.

La mort de Louis Lumière, et la levée de la séance après l'éloge funèbre de l'illustre inventeur, ne lui ont pas permis de présenter ses élèves, après la lecture qui aurait dû être faite de sa note par M. Roubaud.

On sait la rivalité mortelle des reines d'abeilles, et, d'autre part,

la phobie également mortelle des ouvrières quant à la pluralité des reines dans une même ruche. La *Vie des abeilles* de Maurice Maeterlinck contient une description saisissante de l'état de détresse dans lequel tombent les ouvrières quand leur reine disparaît par enlèvement, ou de toute autre façon et que l'avenir de l'espèce n'est plus assuré. La colonie se laisse mourir. Ainsi le veut la loi de la ruche.

Le Dr Mathis est arrivé à tourner cette loi de la ruche, en provoquant deux chocs psychologiques consécutifs : la suppression de la reine et celle des cellules royales édifiées aussitôt après sa disparition, qui amènent les ouvrières à accepter toutes les reines qu'on leur présente, à les nourrir et à les soigner dans des tubes grillagés. Il faut seulement que ces reines soient *sœurs*, c'est-à-dire issues d'un même élevage royal et au même état de maturité sexuel. C'est une révolution dans les mœurs des abeilles. Pratiquement cela pourra sans doute permettre le remérage des ruches orphelines vouées à une mort certaine, et favoriser l'essaimage. — R. L.

PHILOSOPHIE

EMILE BREHIER OU L'HUMANISME STOICIEN

> « De pesants Hyperboréens appellent légers ceux qui te servent... Une *pambéotie* redoutable, une ligue de toutes les sottises étend sur le monde un couvercle de plomb sous lequel on étouffe »...
>
> RENAN (*Prière sur l'Acropole*).

Troisième volet d'un triptyque dédié au rationalisme contemporain... Il y aura bientôt un an, Emile Bréhier publia, dans la « collection Descartes », un opuscule dont je n'ai pu donner ici qu'un bref compte rendu (1). Je voudrais aujourd'hui revenir sur ce vaste sujet de *l'Humanisme* et sur les réflexions qu'il inspire au philosophe, à l'historien des idées.

Le mot *humanisme* désigne avant tout un mouvement que l'on peut dater de la Renaissance et qui se rattache à l'humanisme antique. En même temps que l'Occident chrétien prenait connaissance des textes de l'antiquité grecque dans leur entier, on vit naître un courant de pensée qui réhabilitait en quelque sorte la vie terrestre et attribuait une valeur éminente aux qualités proprement humaines.

Parallèlement, à partir du XVI[e] siècle, en Europe, on voit apparaître et se développer l'esprit de rigueur intellectuelle qui va donner aux sciences une méthode et un essor. La civilisation matérielle subira, de ce fait, une impulsion qui ne s'est point ralentie, et qui inquiète à présent maints esprits. Eternel apologue de l'Apprenti sorcier... Si l'humanisme est sagesse, équilibre, mesure, il ne saurait assister sans angoisse à ce débordement de la technique. Resterait à savoir, comme nous l'avons dit ailleurs, si le malaise ne viendrait pas d'une sorte de *décalage* entre une Economie demeurée stationnaire et un machinisme de plus en plus développé... Manque d'adaptation. Mais, sur ce point essentiel, les philosophes ou moralistes, par une touchante grâce d'aveugle-

(1) *Science et Humanisme*, un vol. de 62 p. in-12 (Albin Michel, Paris, 1947). Cf. notre compte rendu, n° d'avril 1948, p. 736.

ment, sont fort discrets. La crainte de fournir des arguments au marxisme ou de paraître s'y rallier intimide les meilleurs d'entre eux. Henri Bergson, notamment, s'est borné à réclamer ce fameux « supplément d'âme », dont on a fait quasi un slogan.

De bons apôtres réservent leurs sévérités pour la Science, cette pelée, cette galeuse dont viendrait tout le mal. Ils englobent en une même réprobation la recherche spéculative et les applications. Les travaux sur la fission atomique engendrèrent les bombes dévastatrices : c'est un lieu commun que reprennent à l'envi certains écrivains et penseurs en tous genres... Comme si, disait quelqu'un, on ne voyait d'autre application à l'électricité que l'électrocution...

Mais revenons à notre propos. Science et humanisme forment, selon Emile Bréhier, deux valeurs indépendantes. Toutefois, il n'est pas interdit de chercher à insérer l'activité scientifique dans une sagesse qui la fasse servir au bien de l'homme.

Contre cette volonté d'équilibre, se dressent, d'une part, les ennemis de la culture scientifique; d'autre part ceux qui refusent à la raison tout droit de s'exercer en dehors du domaine et des procédés des sciences positives.

Or, la Science ne peut ni absorber, ni remplacer l'humanisme. On ne saurait, soutient l'auteur, transformer les règles de la méthode scientifique en règles de conduite morale. Je citerais volontiers à ce sujet Gustave Belot, dont j'ai l'impression — mélancolique — d'être seul à me souvenir.

●

Parmi les adversaires de l'humanisme, l'auteur aperçoit plusieurs groupes distincts.

D'abord, le « naturalisme » que nous pourrions appeler Romantisme ou, dans d'autres cas, existentialisme (athée). C'est le thème du rejet de la Raison au profit du *cœur*; c'est l'antithèse du « mécanique » et du « vital »; c'est l'apologie du « subconscient » opposé au conscient... En particulier, depuis une vingtaine d'années, certains philosophes combattent la conception humaniste de l'homme, parce que cette conception leur paraît trop abstraite, trop desséchée. Heidegger parle de l'homme « jeté » dans le monde, abandonné sans aucune aide : d'où la nécessité de donner soi-même un sens à sa destinée. On nous a présenté cela comme un *nouvel* « humanisme ». Emile Bréhier y voit avec profondeur « un athéisme qui souffre d'être un athéisme, bien qu'il ne puisse y échapper »... Est-ce donc un « naturalisme »? Oui : un naturalisme pessimiste, l'effroi devant un monde auquel nous cherchons vainement un sens. « L'homme, chez Heidegger, est comme un Jésus au Mont des Oliviers, qui éprouverait le sentiment d'abandon, en oubliant le Père qui l'a délaissé. » J'ai moi-même, naguère, usé d'une comparaison plus rude, en évoquant

Job sur son fumier, grattant ses ulcères, et levant les yeux vers un ciel vide où nul Dieu n'apparaîtra jamais...

Il peut d'ailleurs y avoir quelque grandeur poignante et farouche dans l'existentialisme athée. A condition qu'il se complète par une morale. Simone de Beauvoir y prélude doucement, dans ses libres traductions — avec commentaires — de l'œuvre sartrienne. A condition aussi que ce soit vraiment une morale (dans le genre, par exemple, du stoïcisme d'un Vigny) et non pas une solution *nihiliste* du problème des valeurs. Sinon, c'est Emile Bréhier qui aura raison de dire que l'existentialisme est « aux antipodes de l'humanisme »...

Un autre danger pour l'humanisme serait certaine tendance trop *utilitaire* de l'éducation et de l'instruction. Prépondérance des sciences positives et des techniques au détriment des lettres et des arts. Esprit de géométrie sans esprit de finesse. Or, une éducation littéraire est inséparable de toute vraie culture générale. (Sous réserve, ajouterai-je, qu'elle ne soit pas, non plus, exclusive.)

Certains démocrates sourcilleux voient dans l'humanisme classique un privilège aristocratique et bourgeois. A l'époque même où Renan témoignait d'un tendre mépris pour Caliban, tel révolutionnaire célèbre sentait bien que le peuple se méfie instinctivement des « intellectuels » et de leur « culture ». Pourtant, Lénine, quand il parle de « ne point nier les conquêtes les plus précieuses de l'époque bourgeoise », et d'« assimiler, au contraire, ce qu'il y a de plus riche dans l'héritage de la pensée et de la civilisation humaine », songeait peut-être que, dans un avenir lointain, l'Economie du profit ayant fait place à une meilleure organisation du travail, un plus grand nombre d'individus pourraient accéder à la culture, parce que les loisirs leur seraient moins chichement mesurés...

C'est égal : l'humanisme classique, pour que la saveur en soit sentie, exige une lente et longue préparation. On comprend donc que, à l'heure présente, Emile Bréhier puisse citer quelques adversaires assez résolus de cet humanisme parmi les esprits attachés à la cause du prolétariat.

Le Christianisme, au moins sous certains de ses aspects, se dresse également contre l'humanisme. Cette hostilité ne date pas d'hier... Dès les premiers siècles de notre ère, puis à l'époque de la Renaissance, l'humanisme est synonyme soit de paganisme, soit d'athéisme. Même le XVII^e^ siècle qui, vu de loin, peut paraître un siècle dévot, abonde en « libertins » érudits (2) en qui se sont perpétuées les influences des Anciens, de Montaigne et des grands Italiens de la Renaissance, préparant ainsi les voies à Bayle et à Fontenelle...

Les Sages de la Grèce et leurs disciples romains attribuent, d'autre part, aux yeux de l'Eglise, trop de valeur à la puissance

(2) Cf. René Pintard, *Le libertinage érudit* (Boivin, Paris, 1943).

humaine. Ils confèrent à la volonté de l'homme l'initiative de son salut (terrestre); et leur royaume est de ce monde... C'est tout le Stoïcisme humaniste de la Renaissance qui est en jeu dans l'accusation d'*orgueil* que Pascal lance contre Epictète, au nom du Christianisme.

Ce sont là, dira-t-on, choses du passé. Non pas. « Après Pascal, pour Kierkegaard, et, après Kierkegaard pour cette nouvelle anthropologie, attentive avant tout à l'impuissance et à l'invalidité humaine », le dénigrement systématique de l'homme n'a jamais été plus répandu. S'il y a un rationalisme religieux qui fait bon ménage avec un humanisme tempéré, il n'en existe pas moins une variété de mysticisme qui se détourne presque violemment de l'humanisme...

Les adversaires de l'humanisme sont donc nombreux et variés. Toutefois, il faut remarquer, note Emile Bréhier, que l'élimination de l'humanisme n'est pas du tout leur but, mais plutôt une conséquence des valeurs nouvelles (ou anciennes!) qu'ils mettent au premier plan, et qui sont — ou paraissent — inconciliables avec l'humanisme. Leur point commun serait d'être toutes, si l'on peut dire, des *doctrines de passivité*, « comme si la volonté humaine, méfiante d'elle-même et de la réflexion, ne pouvait que recevoir du dehors les fins qui lui sont assignées ». Non qu'il faille rendre responsable telle ou telle doctrine, mais la manière dont elles sont interprétées. L'homme moderne est un homme qui *attend*. Sa vie est plus agitée qu'active. Qu'il soit rattaché à Dieu, à la Nature ou au Peuple, il en attend des impulsions. En aucun cas, il n'est en possession de lui-même. Il se perd soit par « transdescendance » en se livrant à ses passions, soit par « transascendance » en se dissolvant au sein de constellations idéales. Oui, il se fait de lui-même une image dissolvante; et la négation de sa personnalité propre est sans doute le symptôme le plus frappant de la crise de l'humanisme. On a vu s'effacer progressivement ce qui faisait le fond même de la morale antique, à savoir l'éminente dignité de l'homme en tant qu'homme.

Emile Bréhier souhaite une restauration de cet humanisme, qui est un « style de vie », et non une doctrine; appel à la liberté, à la réflexion. Sans contradiction avec des normes collectives, l'homme doit trouver en soi-même sa discipline. Et s'il existe des dissentiments sociaux, c'est peut-être que chacune des âmes individuelles manque de cet « accord avec soi », si difficile à obtenir, et qui est, selon les Stoïciens, l'essence de la sagesse. C'est pourtant cette culture intérieure du moi que nos sociétés modernes, pressées avant tout d'obtenir un conformisme utile à leurs desseins, négligent trop...

Dans cette éducation désirable, dans cette culture, les « humanités » ont à jouer un rôle important : moins par les qualités

intellectuelles qu'elles développent que par la vie morale intense qui se dégage des textes antiques...

Cette assimilation de la sagesse antique, de la vigueur stoïcienne à nos temps modernes, Emile Bréhier en est lui-même par plusieurs traits — dont un qu'il me reprocherait de rappeler ici et qui le hausse au niveau des héros légendaires — un authentique et vivant symbole.

Achille Ouy.

Kant, par *Julien Benda*. — Collection « Les classiques de la liberté ». Un vol. relié toile, de 165 p. in-16. Editions des Trois collines. Genève, 1948 (Dépositaire, France-Librairie, 35, rue de la Boëtie, Paris).

Dans cette élégante collection fondée par Bernard Groethuysen, ont déjà paru six volumes que je n'ai pas eu l'occasion de connaître, et je le regrette. D'autres sont annoncés. Je souhaite que tous aient la qualité du *Kant* de Julien Benda. Il ne s'agit point, dans l'Introduction (d'environ cinquante pages), ni dans le choix des textes, d'une présentation, pour ainsi dire, « universitaire » du grand philosophe. L'intention de Julien Benda est seulement de mettre en lumière les thèmes essentiels d'une doctrine de liberté, de justice et de raison.

Kant, c'est l'anti-Machiavel. C'est aussi, par anticipation, l'anti-Romantisme. Son génie, bien digne d'une immortalité subjective, peut fournir à notre époque et à celles qui suivront un enseignement et un idéal.

Nul n'était plus qualifié que Julien Benda pour dégager clairement cet enseignement et cet idéal.

Gabriel Marcel et Karl Jaspers, par *Paul Ricœur*. — Un vol. de 460 p., petit in-8°. Editions du Temps Présent, Paris, 1948.

Paul Ricœur a déjà, en collaboration avec Mikel Dufrenne, fourni une excellente étude sur *Karl Jaspers et la philosophie de l'existence* (avec préface de K. Jaspers), aux éditions du Seuil. Il prépare un ouvrage sur les *Ideen* de Husserl, et un autre, en plusieurs tomes, traitant d'une *Philosophie de la Volonté*.

Son livre sur Gabriel Marcel et Karl Jaspers, dans la collection « Artistes, écrivains (et penseurs) du temps présent », offre un vif intérêt, autant par la connaissance approfondie du sujet que par la manière si sobrement élégante dont il le traite.

Cette étude, nous dit-il, n'est pas à proprement parler histoire des idées. Elle a pour but d'établir une sorte de parallèle ou de « dialogue » entre les deux philosophies, sans s'attacher à examiner la genèse des doctrines. Pourtant, dans un « Post-Scriptum », l'auteur précise que Gabriel Marcel a directement accédé aux thèmes existentiels, et n'est point, par conséquent, un disciple de Karl Jaspers. On peut voir (avec preuves à l'appui) qu'il s'agit d'une *rencontre* intellectuelle, plutôt que d'une *influence* de l'un sur l'autre...

L'Existentialisme, par *R. Campbell*. Un petit vol. de 70 p. in-16, de la collection « Expliquez-moi... » (Série Philosophie). Edit. Foucher, 128, rue de Rivoli. Paris, 1948.

La formule est originale, ingénieuse. Il s'agit de présenter, sous un faible volume, non pas le sec résumé d'une philosophie, mais bien un plan d'étude comportant : définitions, notions préliminaires, thèmes de discussion, voire de dissertations...

Quelques explications très claires, bien servies par une intelligente disposition typographique; des extraits de textes essentiels (Kierkegaard, Heidegger, Jaspers, Gabriel Marcel, Sartre); un tableau des diverses branches de l'existentialisme...

Une collection de ce genre exige chez ceux à qui sera confiée la rédaction des opuscules, une solide compétence, un art (difficile) de résumer sans déformer. R. Campbell, à cet égard, pourra servir de modèle.

La mystique du surhomme, par *Michel Carrouges*. — Un vol. in-8° carré de 440 p. de la Bibliothèque des idées. Librairie Gallimard, N. R. F., 1948. Prix : 650 fr.

Au-dessus de toutes les autres formes littéraires il existe une littérature fantastique et sublime qui mérite le nom de prophétique. Nerval, Mallarmé, Baudelaire, Rimbaud, Lautréamont, Blake, Novalis, Poe,

Nietzsche, Dostoïevski. D'autres avant eux, d'autres à leur suite, ont repris à leur compte la révolte de Prométhée. Ils ont tenté de déifier l'homme...

La misère de l'homme est immense. Mais comment accepter cette misère? Un désir fanatique de s'affranchir a conduit certaines âmes à recommencer, donc, la lutte des titans contre le maître des dieux... Comment endurer avec calme et résignation notre condition de vie dans cette vallée de larmes, alors qu'Adam lui-même ne put supporter paisiblement de vivre en Eden? L'homme est insatiable, car sa liberté est infinie. Son pouvoir de chaque jour est limité, mais ses ambitions n'ont pas de limites... Cette passion qui le dévore est aussi vieille que l'humanité. Le prométhéisme moderne en est une nouvelle phase...

Michel Carrouges développe et illustre ce thème par maint exemple emprunté à la philosophie, à la littérature, à la poésie : Hegel, Nietzsche, Dostoïevski et Bataille; Feuerbach et Marx; Jean-Paul et Nerval; Mallarmé et Baudelaire; Lautréamont, Kafka et quelques autres... Dans une troisième partie, il étudie la signification de l'athéisme mystique... Sa conclusion, qui était préparée de longue main, dénonce la vanité de toute construction babélienne, le mensonge de Lucifer. L'homme ne doit pas croire en ses seules forces, mais attendre avec patience que Dieu lui-même réalise nos rêves. Collaborons plutôt avec Dieu pour cette réalisation; car s'il est vrai que l'homme seul ne peut rien, Dieu seul ne peut rien non plus, puisqu'il a voulu s'imposer le respect de la liberté humaine.

Oui, c'est un tourment terrible pour les grandes âmes que cette condition lamentable où nous sommes tombés par le fait de la chute originelle; mais c'est la pire aberration que de chercher à contenter cette grandiose espérance à l'aide d'un mirage.

...Un sermon plein d'éloquence et de lyrisme, qui n'exalte les superbes que pour les amener à l'humilité. *« Les hommes passent; mais la vérité du Seigneur demeure éternellement. »* (*Ps. CXVI*, 2)... Ainsi soit-il!

Revues. — *Revue de Psychologie des Peuples*. N° 2. Année 1948. Noté, au sommaire, Adolphe Ferrière (Introduction à l'étude du caractère des peuples); B. Le Calloch (Esquisse d'une psychologie du peuple hongrois); G. Ganier (Mariages diplomatiques et réaction des peuples)... (Boîte postale 258, Le Havre). — *Centre National de la Recherche scientifique*. Bulletin analytique. Volume I, n° 2, Hermann et Cie, éditeurs, Paris. — *Demain*. N° 17. P. Jaume : Le dilemme du dirigisme et du libéralisme (Edit. Ocia, 3, rue Cardinal Mercier, Paris). — *Bulletin mensuel de l'Ass. psychotechnique*. Articles divers sur les applications de la psychotechnique (58 *bis*, chaussée d'Antin (9e).

DANS LA PRESSE

Hebdomadaires

Stendhal, Balzac et les communistes. — A propos du film *La Chartreuse*, qu'il approuve, Aragon (« Les Lettres françaises », 3 juin) morigène les marxistes d'esprit étroit qui voudraient écarter Stendhal :

« Le procès de Stendhal se mène aujourd'hui comme il y a cent ans, de droite et de gauche (j'aimerais mieux dire d'avant et d'arrière). On lui en veut de n'être pas de bonne compagnie, on lui reproche de *dater* et de ne pas être au pas de la classe ouvrière. Je ne sais lequel de ces deux reproches est le plus stupide. Le second est assurément le plus prétentieux. Il y a quelques lignes d'Engels sur Balzac, c'est pourquoi les jeunes gens qui font dans le marxisme n'oseraient jamais s'attaquer à Rastignac ou à Rubempré. Mais Engels n'avait pas lu Stendhal : toute licence contre Fabrice! Curieux marxisme, à vrai dire, qui tient pour démodée une des images les plus saisissantes de la littérature, et qui explique mieux son temps que bien des traités historiques. Fabrice *n'émeut plus* ces Messieurs : on se demande pour qui c'est tant pis, et « la morale sociale toute neuve » dont ils se réclament a bon dos pour cacher leur simple sécheresse de cœur ».

La « Chartreuse » condensée. — Recommandons aux stendhaliens *France-Hebdo* du 8/14 juin. La *Chartreuse* s'y trouve condensée en quatre colonnes de texte, — d'un texte qui dépasse tout ce qu'on pouvait attendre.

Un mot de Reverdy, conclusion d'une interview que publie Jean

Duché dans deux numéros consécutifs du « Figaro littéraire » (5 et 12 juin) :

« — Il n'y a pas de succès injustifié.

Et comme je m'étonnais et lui demandais comment il l'entendait :

— Oui, Eugène Sue méritait sa vogue, et Balzac n'avait pas le droit de se plaindre de ce que son public demeurât étroit. On a les lecteurs que l'on mérite.

Et nous, aurions-nous les écrivains que nous méritons? Reverdy résuma en ces termes son opinion sur les poètes contemporains : *Une extraordinaire génération d'em...* »

« Salutaribus exemplis moniti... » — Les Allemands qu'a rencontrés le publiciste suisse Félix von Schumacher (*Trois semaines dans le Berlin de* 1948, « Une Semaine dans le Monde », 19 juin) n'ont rien appris, rien oublié :

« Il faudrait évidemment être naïf pour s'attendre de la part des « seigneurs » vaincus à des actes de contrition et à des déclarations de repentir. Mais je suis tout de même suffoqué de ne jamais rencontrer que le contraire. Sans cesse on les entend se lamenter et déplorer l'injustice atroce dont souffre le pauvre peuple allemand à la suite de cette guerre perdue.

« Au cours d'une soirée où je rencontre des universitaires et des acteurs allemands, une dame, qui a fait la guerre en tant que membre des troupes d'occupation allemandes à Prague, se plaint d'une manière proprement indécente de ces méchants Tchèques qui haïssent tant les Allemands. Cette dame ne comprendra jamais ce que signifie aux yeux du monde entier un nom comme Lidice. Le même soir, un médecin réputé me raconte, avec le pathos d'un discours de taverne, que sans avoir jamais été membre du parti nazi il n'a fait que son devoir en Pologne et en Russie. Selon lui les vainqueurs abusent aujourd'hui de leurs droits. Il arrive à cette conclusion : « Si nous, nous avions gagné la guerre, le monde aurait un autre aspect aujourd'hui... Voilà comment il serait! » Il plante son coude sur la table et son poing se dresse, fort et menaçant. Je ne puis m'empêcher, en face de ce geste symbolique, de penser à ces millions de victimes qui ont connu la puissance allemande dans les camps de concentration et d'extermination.

« Un officier anglais me répète ce que lui a dit une femme allemande à laquelle il rendait visite dans sa maison en ruine. Montrant les débris de sa demeure : « Tout cela est absurde. Si vous, les Anglais, vous aviez cessé le combat en 1940 on aurait pu éviter tous ces malheurs. » La plupart des Allemands me paraissent penser comme cette femme. Ils n'ont pas conscience de leur faute. Ils déplorent seulement que la fortune ne leur ait pas souri jusqu'au bout. Ils continuent à ignorer, avec le calme des innocents, que ce sont eux qui ont déclenché la catastrophe qui a ruiné la moitié de l'Europe. Ils trouvent absolument normal que leurs armées aient envahi et occupé les pays voisins et des vastes territoires de notre continent en 1870, en 1914 et encore en 1940. Quand c'est eux qui font la guerre, c'est autre chose...

« On rencontre pourtant, parmi les gens très simples surtout, des Allemands qui s'efforcent de porter un jugement objectif sur la situation où la guerre a mis l'Allemagne. Un ouvrier m'a montré toute une rue anéantie en déclarant : « Voilà, nous payons pour avoir provoqué la guerre. » Mais ce sont là des exceptions. »

Revues

Critique. Juin. Maurice Blanchot : *Lautréamont et le mirage des sources.* — Jean Wahl : *Karl Jaspers en France.* — Jean Piel : *L'économie mondiale, le don et le plan Marshall.*

Ecrits de Paris. Mai. De Michel Dacier, Louis Rougier (*L'Armistice à la lumière de documents récents*), général Héring, trois interventions pour Pétain. — Henry Lepeytre : *L'épouvantail de l'inflation.*

Esprit. Mai-Juin. Numéro spécial double publié à l'occasion du centenaire du *Manifeste communiste*, et consacré au thème : « Marxisme ouvert contre marxisme scolastique ». Ensemble d'études particulièrement important sur lequel il faudra qu'on revienne.

Etudes germaniques. Janvier-mars. La revue de la Société des Etudes germaniques paraît désormais aux éditions IAC à Lyon et à Paris, sous la direction de J.-F. Angelloz et de Fernand Mossé. Au sommaire du premier numéro de cette nouvelle série : J.-A. Bizet, *L'inscription runique d'Arguel.* — André Moret, *La nature dans le Minnesang.* — Maurice Gravier, *Strindberg en Allemagne.* — J. Dresch, *Les études germaniques en France.* — R. Dauvin, « *Le Procès* » *de Kafka.* — M. Dufresne, *La philosophie de Jaspers.* — Yvon Belaval, *Approches de Hegel.*

LAROUSSE MENSUEL. Juin. Roger Vaultier : *Coutumes de la Saint-Jean.* — Emile Bréhier : *L'Existentialisme.* — Jacques Decaux : *Le Japon moderne.* — Georges Jorré : *L'U. R. S. S. et son économie.*

LA NEF. Juin. Jacques Crépet et E. Fatou présentent et commentent des lettres inédites de Baudelaire, qui éclairent notamment ses rapports avec la *Revue contemporaine* et la *Revue européenne.* — Maximilien Rubel présente quatre textes de Karl Marx dont trois inédits en français, intéressants pour l'évolution de la pensée de Marx : mais n'est-il pas aventuré d'en conclure que Marx serait aujourd'hui anti-marxiste (ou anticommuniste), alors que le premier date de sa dix-septième année, le deuxième de ses travaux d'étudiant, le troisième de 1843, et que le dernier seulement est postérieur (1856) au *Manifeste?*

LES ŒUVRES LIBRES. N° 26 (252). Albert Kammerer : *Le meurtre de Darlan;* récit établi d'après les déclarations des principaux acteurs et témoins.

REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE. Janvier-mars. André Pézard : Figures françaises dans les Contes de Boccace. — Marcel Bataillon : L'Espagne de Mérimée d'après sa correspondance. — Georges Poulet : Théophile Gautier et le second Faust. — François Faure : John Galsworthy et les littératures étrangères.

REVUE DE PARIS. Juin. Un très émouvant *Rouen dévasté* d'André Maurois. — De Georges Manue : *Ce qui s'est passé en Indochine.*

LES TEMPS MODERNES. Mai. Simone de Beauvoir commence dans ce numéro à publier une importante étude sur *La Femme et les mythes.*

CORRESPONDANCE

UNE LETTRE DE M. GEORGES DUHAMEL, ***de l'Académie française.***

Paris, le 8 juillet 1948.

Vous m'avez, mon cher ami, demandé ce que je pensais des souvenirs de Léautaud, publiés dans le *Mercure* du 1er juillet. Eh! mais beaucoup de bien, comme toujours. Dans le genre « naturel », on ne fait pas mieux. Les écrits de cette sorte ont d'ailleurs la vertu de nous rappeler toutes sortes de chamailles et de misères dont la mémoire aurait depuis longtemps fait justice et dont elle a bien des raisons d'accueillir avec réserve l'exhumation.

Quant à cette histoire d'un texte de Léautaud proposé pour la « vedette », et que j'aurais remis à l'arrière-plan, laissez-moi rire. Léautaud a toujours joué les enfants terribles, au *Mercure;* mais il y a toujours été traité avec la plus grande indulgence. Dans une revue comme le *Mercure* il n'y a pas de première place et de dernière place. La meilleure place, c'est celle où se trouve une page excellente.

A vrai dire, et bien que mes souvenirs au sujet de Léautaud et de ce temps-là ne soient pas de nature à me tourmenter beaucoup, il me semble quand même me rappeler avoir hésité quelque temps à publier un texte de Léautaud parce que ce texte était assez riche en grossièretés ou en obscénités. Les grossièretés et obscénités ne me gênent pas le moins du monde quand je les rencontre dans un livre, surtout quand elles sont, comme chez Léautaud à « l'étage du vocabulaire », mais elles sont à surveiller

quand il s'agit d'une revue. Une revue n'est pas une maison close. Une revue peut traîner sur la table de famille, dans le salon d'un médecin, comme dans l'antichambre d'un hôtel.

J'ai dû, ce jour-là, évoquer le souvenir d'Alfred Vallette. C'était l'homme le plus libre du monde. Je le revois, pourtant, « caviardant » un texte de Louis Dumur et murmurant : « le *Mercure* ne peut quand même pas se permettre... »

Mais, vraiment, tout cela n'a pas grande importance.

En hâte et de tout cœur à vous.

G. Duhamel.

A PROPOS D'EMILE BERNARD. UNE LETTRE DE M. AURIANT.

Paris, 1er juillet 1948.

Monsieur le Directeur,

Dans les fragments de son *Journal Littéraire* que M. Paul Léautaud publie dans le *Mercure de France* (I. VII. 1948), je lis, page 428, à la date du 21 août 1937, ceci qui me concerne personnellement :

> A propos d'Emile Bernard, il a eu récemment une petite histoire. A l'Exposition, un tableau de lui, portant la signature de Gauguin. Il a commencé à (*sic*) protester par une lettre adressée à l'*Action française*. Puis, il a fait remettre au *Mercure*, par Auriant, un long article (quatre pages de la revue) signé Auriant, qui est, en réalité, de lui-même. Le mot : scandale, apparaissant dès les premières lignes, Duhamel a dit non pour la publication, bien que l'article fût déjà composé. Bien que le directeur des Beaux-Arts, Huisman, ne soit pas nommé, il a vu dans cet article une attaque contre lui. « M. Huisman est un fort honnête homme, a-t-il dit à Mandin, et qui fait tout son devoir. » Il faudra que je tâche d'avoir le texte de cet article pour le mettre dans ce *Journal*. On a rarement fait son propre éloge à ce degré.

Je n'ai jamais servi de prête-nom à qui que ce soit pour quoi que ce soit. Je n'ai jamais signé un article écrit par un autre, fût-ce pour obliger un ami, celui-ci fût-il très cher comme l'était pour moi Emile Bernard. Le *Mercure de France* était largement ouvert à Emile Bernard. L'un de ses plus anciens collaborateurs, il y avait publié, de 1894 à 1940, de belles, subtiles et savantes études sur l'art et deux romans autobiographiques, *la Danseuse persane* et l'*Esclave nue*, absolument remarquables. S'il en avait exprimé le désir, on ne lui eût certes pas refusé la satisfaction de plaider lui-même sa cause, qui était juste. Il l'avait déjà fait, au *Mercure* même, plus d'une fois. Cette fois-ci, il n'y avait pas songé. Ce fut moi qui, indigné par la façon cavalière dont ce grand peintre s'était vu traiter, m'en chargeai spontanément. Je le priai de me documenter sur ses rapports avec Gauguin. Il me remit un mémoire à ce sujet. Je m'en inspirai pour écrire ce petit article qui était intitulé : *le cas Emile Bernard*. Contraire-

ment à ce qu'affirme M. Léautaud, Emile Bernard n'y faisait point son propre éloge : c'est moi-même qui profitais de l'occasion pour témoigner publiquement à cet altissime artiste la très grande admiration que j'avais (que j'ai toujours, plus fervente que jamais) pour son très grand talent si injustement méconnu. Le mot : scandale figurait en effet dès les premières lignes de mon plaidoyer. M. Huisman, à qui je n'avais pas un seul instant songé, ni l'Administration des Beaux-Arts ne s'y trouvaient pris à partie, mais, vaguement, les organisateurs de l'*Exposition des Chefs-d'Œuvre de l'Art français contemporain* qui, en ce mois de juillet 1937, refusaient obstinément, contre toute justice, à Emile Bernard la légitime réparation à laquelle il avait droit. Cela, qui était bien anodin en somme, suffit pour indisposer M. Georges Duhamel, alors directeur de la revue, qui s'opposa à la publication de mon article pour les motifs que donne M. Léautaud... Dans mes *Souvenirs sur Emile Bernard*, parus dans le N° 7 de *Maintenant*, la revue libre d'un homme libre (Henry Poulaille), j'ai conté, sans redouter le risque d'être... interdit, cette « petite histoire » assez édifiante que M. Léautaud, fort mal renseigné, a très inexactement rapportée dans son *Journal Littéraire*. Je revendique hautement l'article qu'il a, un peu trop légèrement, attribué à Emile Bernard et qu'il a annexé comme tel dans son susdit journal. Cet article est si bien de moi, et de moi seul, que je l'ai recueilli dans celui de mes livres qui porte le titre de : *Fragments*,

Veuillez agréer, etc.

Auriant.

TABLE DES SOMMAIRES
DU TOME CCCIII

N° 1017. — 1er MAI 1948

N° 1018. — 1er JUIN 1948

N° 1019. — 1er JUILLET 1948

N° 1020. — 1er AOUT 1948

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. - MESNIL (EURE). - 6349. - 1948.
Dépôt légal : 3e trimestre 1948.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C^ie^. — MESNIL (EURE). — 1948.